

l'espace critique
collection dirigée
par paul virilio

vitesse
et
politique

DU MEME AUTEUR

L'insécurité du territoire, éd. Stock, 1976.

paul virilio

vitesse
et
politique

essai de dromologie

éditions galilée

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.

© 1977, Editions Galilée
9, rue Linné, 75005 Paris

ISBN 2-7186-0079-9

« Je ne voudrais pas être un
survivant. »

Jean MERMOZ.

première partie

la révolution
dromocratique

du droit à la rue au droit à l'état

« Cette masse d'individus que la plus petite unité militaire présente au regard, unie en un voyage commun. »

CLAUSEWITZ, 1806.

Dans toutes les révolutions, il y a la présence paradoxale de la circulation. En juin 1848, remarque Engels : « Les premiers rassemblements ont lieu sur les grands boulevards, là où la vie de Paris circule le plus intensément. » Moins d'un siècle plus tard, Weber note à propos de la disparition de Rosa Luxemburg et de K. Liebknecht, comme s'il s'agissait des conséquences d'une collision, d'un carambolage : « Ils ont fait appel à la rue et la rue les a tués. » La masse n'est pas un peuple, une société, mais la multitude des passants, le contingent révolutionnaire n'atteint pas à sa forme idéale sur les lieux de la production mais dans la rue, quand il cesse pour un temps d'être relais technique de la machine et devient lui-même moteur (machine d'assaut), c'est-à-dire *producteur de vitesse*.

Pour la foule des chômeurs, des ouvriers dé-mobilisés et sans occupation, Paris est un tapis de trajectoires, une série de rues et d'avenues où ils errent la plupart du temps, sans but, sans destination, sous le coup d'une répression policière chargée de contrôler leur vagabon-

dage. Entre les diverses bandes révolutionnaires comme pour les *apaches*¹ et autres populations interlopes des quartiers périphériques, il s'agira moins le moment venu d'occuper tel ou tel bâtiment que de *tenir la rue*.

En 1931, au cours des luttes menées par les nationaux-socialistes contre les partis marxistes dans la capitale berlinoise, Joseph Goebbels note : « Qui peut conquérir la rue conquiert aussi l'Etat !² »

L'asphalte serait-il le territoire politique ? L'Etat bourgeois, son pouvoir, est-il la rue ou dans la rue ? Sa force virtuelle et son étendue sont-elles dans les lieux d'intense circulation, sur la voie de transport rapide ?

Comme l'écrit encore Goebbels à propos des combats pour Berlin : « L'idéal militant, c'est le combattant politique dans l'Armée Brune en tant que *Mouvement...* obéissant à une loi qu'il ne connaît parfois même pas mais qu'il pourrait réciter en rêve... ainsi, nous avons *mis en marche* des êtres fanatiques... »

Il compare alors scientifiquement les sténogrammes de ses divers discours, ceux faits en province puis ultérieurement à Berlin, il constate ainsi que le « conglomerat sociologique informe » de la capitale a exigé l'invention d'un « nouveau langage de masse » :

« Le rythme de la métropole aux quatre millions d'âmes palpite comme un souffle brûlant au travers des déclamations des propagandistes... Ici a été parlée une langue nouvelle et moderne qui n'a plus rien à voir avec les formes d'expression archaïques et soi-disant populaires, ceci est le début d'un style artistique inédit, première forme d'expression *animée et galvanisante*. »

L'émeute reforme la meute (celle, originelle, des chasseurs/razzieurs), conduire les bandes de « soldats

1. La presse parisienne popularise le terme à la suite de l'agression d'un véhicule urbain, rue de Bagnole, par une troupe de malfrats dont la célèbre « casque d'or » était l'égérie.

2. *Kampf um Berlin*, publié deux ans avant la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes en 1931 et dédié par Joseph Goebbels « A la vieille Garde berlinoise du Parti ».

perdus » de l'armée ouvrière, ses DROMOMANES³, c'est pour le leader les amener, « les ramener à l'attaque comme une meute de chiens », précisait déjà Saint-Just, rythmer la trajectoire de la masse mobile par des méthodes de stimulation grossières, symphonie polémique, transmise de loin en loin, de l'un à l'autre, polyphonique et multicolore⁴ comme des signaux et des ordres routiers destinés à accélérer le télescopage, le choc de l'accident, but ultime de la manifestation de rue, du désordre urbain. « La propagande doit être directement faite par la parole et par l'image, pas par l'écrit », affirme encore Goebbels, lui-même promoteur de l'audio-visuel en Allemagne. Le temps de lecture implique celui de la réflexion, un ralenti qui détruit l'efficiencia dynamique de la masse. Si d'aventure un monument est pénétré par la meute, il sera rapidement transformé en lieu de passage où chacun entre et sort, porte et emporte, c'est la prise au tas hâtive, le pillage pour le pillage, comme on l'a vu encore en 1975, lors de la chute de Saïgon.

Il y a tout au long de l'histoire, une errance révolutionnaire non dite, non révélée, l'organisation d'un PREMIER TRANSPORT EN COMMUN qui est pourtant la révolution même. Aussi, la vieille conviction que « toute révolution se fait en ville », vient de la ville, l'expression « dictature de la commune de Paris », utilisée dès les événements de 1789, ne devraient pas tant suggérer la classique opposition ville/campagne que l'opposition station/circulation.

Malgré l'examen probant des plans urbains, la ville n'a pas été, en priorité, perçue comme habitat humain pénétré par une voie de communication rapide (fleuve, route, littoral, voie ferrée...), on a semble-t-il oublié que la rue n'est qu'une route traversant une agglomération alors que chaque jour, pourtant, les lois sur la « limitation de vitesse » des véhicules en ville nous rappellent cette

3. Dromomanes. Nom donné aux déserteurs, sous l'Ancien Régime et en psychiatrie à la manie déambulatoire.

4. Marinetti et commentaires de Giovanni Lista. « Poètes d'aujourd'hui », Seghers.

continuité du déplacement, du mouvement, que module seule la loi de la vitesse. La cité n'est qu'une halte, un point sur la voie synoptique d'une trajectoire, ancien glacis militaire, chemin de crête, frontière ou rivage, où s'associaient instrumentalement le regard et la vitesse de déplacement des véhicules, comme je l'ai dit il y a longtemps, il n'y a que de la *circulation habitable*⁵ et ceci est particulièrement évident aujourd'hui au Japon par exemple, dans ces immenses batailles révolutionnaires qui se réduisent à la simple collision, à la provocation du choc avec le service d'ordre urbain, où la masse surentraînée des militants est armée d'engins audio-visuels, caméras, magnétophones, etc. Conscients du caractère cinétique de leur action, c'est l'instantané de leur présence, eux-mêmes bientôt disparus de la rue qu'ils filment et enregistrent, eux les passants pour qui l'interdiction de stationner va avec celle de se rassembler. On a escamoté de même le slogan si révélateur des insurgés de 1848 : « Masses désespérées, écrit Engels, qui réclamaient du pain, du travail ou la mort. » En réalité, le mot d'ordre de ces « bataillons ouvriers » comme on les appelait et qui devaient être de force déportés vers la province ou enrôlés dans l'armée, était : « NOUS REST'RON ! »... nous stationnerons ! L'utopie socialiste du XIX^e siècle comme l'utopie démocratique de l'agora antique ont littéralement été ensevelies sous le vaste chantier de la construction urbaine, occultant l'aspect anthropologique fondamental de la révolution, de la prolétarianisation : le phénomène migratoire.

Le 21 septembre 1788, Arthur Young note dans son célèbre journal : « Dès mon arrivée à Nantes, je vais au théâtre qui est nouvellement construit en belle pierre blanche. C'était dimanche et par conséquent il était plein. Mon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, c'est donc vers ce spectacle-là que menaient toutes ces landes, ces déserts, ces bourniers, ces bruyères, ces fondrières traversés pendant 300 miles ? Vous passez sans grande transition de la

5. « Circulation habitable ». Avril 1966. Architecture Principe, N° 3.

mendicité à la profusion, de la misère des huttes de terre à de splendides spectacles qui coûtent 500 livres par soirée. »

La cité neuve avec sa richesse, ses aménagements techniques inédits, ses universités et ses musées, ses magasins et ses fêtes permanentes, son confort, son savoir et sa sécurité, semblait un point fixe idéal où venait s'achever un pénible voyage, un ultime débarcadère de la migration des masses et de leurs espérances après une traversée périlleuse, si bien qu'on a confondu jusqu'à ces dernières années urbain et urbanité, qu'on a pris pour un lieu d'échanges sociaux et culturels ce qui n'était qu'un échangeur routier ou ferroviaire, on a pris un carrefour pour la voie du socialisme.

Si les municipalités louent à prix d'or et couvrent de taxes les fenêtres et façades sur rues, les pas-de-portes, c'est que tous ces détails architecturaux du domicile bourgeois comportent traditionnellement possibilité de négoce et d'information, les vitrines des prostituées hollandaises reproduisent encore aujourd'hui ces anciens « bow-window » dont la saillie permettait d'étaler une vision panoramique sur ce qui arrive et ce qui s'en va, le spectacle de la rue c'est la circulation, le « pilgrims'progress » mouvement de progression, de procession, à la fois voyage et perfectionnement, marche assimilée au progrès vers quelque chose de meilleur, pèlerinage qui emplit le Moyen Age⁶. La rue est comme un nouveau littoral, le domicile un port du transport d'où l'on peut mesurer l'importance du flux social, prévoir ses débordements, les portes de la cité, ses octrois et ses douanes sont des barrages, des filtres à la fluidité des masses, à la puissance de pénétration des meutes migratrices. Les anciennes plages marécageuses et malsaines qui entouraient la ville fortifiée, les « congoplains » de l'esclave américain, les vieux fortifs, les zones, les bidonvilles et favellas mais aussi l'hospice, la caserne, la prison, résolvent moins un problème d'enfer-

6. *Pilgrim's progress* ; *La cité à travers l'histoire*, p. 353, collection Esprit. Lewis Mumford, *La cité prochaine*, Editions du Seuil, 1964.

mement ou de mise à l'écart qu'un problème de circulation, tous sont des lieux incertains parce qu'entre deux vitesses de transit, agissant comme des freins à la pénétration, à son accélération. Situés dès l'origine sur les voies de communication terrestre ou fluviale, ils sont plus tard comparés à des cloaques, à des eaux rendues stagnantes, l'arrêt de la fluidité (du progress), la brusque absence de la motricité, créant inéluctablement une corruption quasi organique des masses. « Espaces neutres, espaces sans genre, écrit Balzac, où tous les vices, tous les malheurs de Paris ont leur asile. » C'est l'origine de la ban-lieue, à la fois juridiction d'interdit et distance linéaire et horaire, c'est-à-dire dépôt et rupture de charge de la matière sociale comme des marchandises, des vivres et de ce bétail auquel le prolétariat « brassier » est assimilé depuis des millénaires, animaux plus ou moins sauvages devenus bêtes de somme, de guerre ou de bât ; les conditions d'exploitation des masses prolétariées illustre d'ailleurs parfaitement la définition que Geoffroy Saint-Hilaire donne de la domestication :

« Domestiquer un animal, c'est l'habituer à vivre et à se reproduire dans les demeures des hommes ou auprès d'elles. » Le « droit au logement » n'est pas comme on a prétendu « le droit à la ville », comme celle inorganique des animaux sauvages, la meute prolétaire porte en elle une menace, une charge d'inconnu et de férocité, elle est admise en tant que « domestique » à se regrouper et à se reproduire auprès de la demeure des hommes, sous leur regard — les problèmes de *l'habitat* humain proprement dit sont absolument différenciés de ceux du cheptel prolétaire, de son *logement* dans la basse-cour du château fort, dans les faubourgs de la place forte, à la manière de l'étable ou de l'enclosure, le logement provisoire des masses migrantes implique leur relatif éloignement de la demeure des hommes, c'est-à-dire de la cité. La bourgeoisie tirera moins son pouvoir initial et ses caractéristiques de classe du commerce et de l'industrie (qui, on le sait, ne lui étaient nullement spécifiques, on connaît le rôle capital du monachisme, de la chevalerie, etc., dans les domaines de la banque, des industries...)

que de *cette implantation stratégique établissant le « domicile fixe » comme valeur (monétaire sociale)*⁷ de la spéculation foncière en tant que vente et trafic de l'immobilier (ier), ce droit à résider derrière le rempart des villes fortes, droit à la sécurité et à la conservation au milieu de la périlleuse migration d'un monde de pèlerins, de chalands, de soldats, d'exilés, se déplaçant par millions. A partir de 1077 (la Commune de Cambrai), les « libertés urbaines » vont s'étendre peu à peu à toutes les cités commerciales, on peut les repérer aisément sur une carte, elles sont toutes logiquement installées sur les voies fluviales ou terrestres importantes alors que les régions difficiles d'accès comme la Bretagne ou le Massif central recèlent peu ou pas de communes. L'instauration du pouvoir bourgeois avec la révolution communale peut être assimilée déjà à une « guerre de libération nationale » puisqu'elle oppose sur le terrain une population autochtone à un occupant militaire venu de l'Est et qui prétend aménager sa conquête ; la garantie des libertés urbaines c'est d'abord la réorganisation de l'ancien site gallo-romain selon la formule du château fort, la construction de ces forteresses imprenables qui n'avaient rien à craindre des machines de guerre alors en usage mais tout à redouter, en permanence, des surprises et des stratagèmes venus du dehors, de l'extérieur et de loin, avec la masse nomade. Si l'aménagement de l'ancienne villa, sa transformation en château à motte par le colonisateur féodal, dressait ses palissades et ses talus de terre contre tous les dangers et fléaux naturels sans distinction, l'architecture du château fort qui lui succède, perd ce caractère rural et devient purement militaire, elle ne s'adresse plus désormais qu'à un seul ennemi : l'homme de guerre. En outre, ce qui malgré leur apparente ressemblance, différencie la forteresse antique et celle du Moyen Age européen, c'est que cette dernière grâce à l'organisation architecturale de ses espaces intérieurs⁸, *permet de prolonger*

7. *Idem.* La présence foncière considérée en soi comme suffisante avant la présence spéculative.

8. Paul Virilio, *L'insécurité du territoire*, pp. 77 et sq., collection *Monde Ouvert*, Stock, 1976.

indéfiniment le combat, avec ses trous, ses ressauts, ses chicanes, ses hauts murs... l'enceinte fortifiée du Moyen Age crée un champ artificiel, elle fait de ce champ *une scène* où la contrainte peut être administrée au plan physique comme au plan psychologique ; après Machiavel, Vauban préconisera vivement cette façon *d'éviter le carnage et de fondre l'ennemi* par la simple construction d'un univers topologique constitué « d'un ensemble de mécanismes capables de recevoir une forme définie d'énergie (en l'occurrence celle de la masse mobile des assaillants), *de la transformer et finalement de la restituer sous une forme plus appropriée...* ».

Réorganisée selon le même principe, la forteresse communale demeure un « champ de stratagèmes » tendu à l'adversaire mais ce dernier change encore une fois de nature, il est d'abord un ennemi social. Outre sa fonction militaire, le rempart de la place forte assume une fonction de classe, c'est sa conception poliorcétique qui le rend capable de prolonger indéfiniment le combat social. La bourgeoisie communale provoque un phénomène nouveau, comme une guerre prolongée et patiente qui aurait toutes les apparences de l'inertie de la paix, plus rien des effusions sanglantes de la guerre civile antique, des éclats saisonniers et des mouvements violents du champ de bataille campagnard. Le pouvoir bourgeois est militaire avant d'être économique mais il a trait plus précisément à la permanence occulte de l'état de siège, à l'apparition des places fortes, ces « *grandes machines immobiles diversement fabriquées* »⁹. De même, la décadence de la bourgeoisie enclavée, la perte de sa volonté propre, seront liées à la défaillance de sa technique militaire (en matière de conflits terrestres), à ce moment où comme le remarque Montesquieu : « Avec l'invention de la poudre, il n'y a plus eu de place imprenable. »

Clausewitz a montré admirablement les mercenaires des grandes cités italiennes puis européennes prêtant leurs services aux économies puissantes, seules capables de

9. Cours de fortification permanente de l'Ecole d'application du génie et de l'artillerie. 1888. Citation de Vauban.

fournir à l'entrepreneur militaire un budget de plus en plus considérable, des biens et des valeurs transférables qu'il pourra emporter à la fin de son contrat d'engagement (d'où « cette conjoncture évidente entre la monnaie et ce *qui semble* la fonder, sa signification militaire ». Marx à Engels, 25 septembre 1857), mais il n'a pas assez désigné celui-ci comme conseiller technique, comme ingénieur (fabricant d'engins). Or, ce sont très précisément les ingénieurs militaires qui, selon les opportunités, seront capables de protéger ou de détruire les sécurités privées à l'intérieur de la citadelle bourgeoise. La voilà bien la conjoncture non dite dont vont naître les « classes anthropophages », pas seulement la bourgeoisie mais la classe militaire permanente. La définition marxiste du capitalisme « consommateur de la vie humaine et fondateur du travail mort », s'applique bien à la bourgeoisie mais en tant qu'associée à son conseiller technique militaire, inventant en même temps les moyens de produire et de détruire ce qu'il produit, entrepreneur de guerre qui sera à l'origine des armées d'Etat et plus tard du complexe militaro-industriel. Comme le condottiere avait su rentabiliser son système de ruine en pesant sur l'orientation économique de la cité, la bourgeoisie communale porte déjà en elle la même association ambiguë de la richesse et de la production de la destruction.

La formation du fatal amalgame s'est produite sur le terrain comme une rencontre fortuite : « L'importance stratégique d'une position ne résulte pas de combinaisons plus ou moins hypothétiques mais de la configuration même du pays : ce sera un nœud important de voies de communications, le point de croisement de routes nombreuses ou le confluent de vallées. » Nous l'avons vu précédemment, partout où ces conditions sont remplies il existe des centres de population ; là où il y a circulation il y a agglomération. En résumé, les conditions qui ont présidé à la naissance des grandes cités sont toujours celles qui font les points stratégiques importants¹⁰. La solution

10. *Idem.*

s'est donc imposée d'elle-même et *jusqu'au xx^e siècle* on a presque toujours décidé de transformer les centres les plus peuplés en grandes forteresses, la Défense nationale a continué à mêler de façon quasi moyenâgeuse les militaires à des civils dont les ressources ne laissent pas l'armée indifférente (ravitaillement, main-d'œuvre, logement, armement, etc.), les données mêmes du capitalisme, l'inaction de ses richesses sont de celles qui permettent directement de soutenir l'état de siège !

Si la place forte est une machine immobile, la tâche spécifique de l'ingénieur militaire est de lutter contre son inertie. « Le but de la fortification n'est pas d'arrêter les armées, de les contenir, *mais de dominer, voire de faciliter leurs mouvements.* » Le colonel Delair note vers 1870 : « Chaque forteresse doit posséder un certain état particulier, une certaine force de résistance qui, chez les hommes, se nomme *la bonne santé*. En temps de paix, nous autres, officiers du génie, sommes chargés de maintenir les forteresses en bonne santé... » Et un peu plus loin : « L'art défensif doit être sans cesse en transformation, il n'échappe pas à la loi générale de notre monde : *le stationnement c'est la mort*¹¹. »

La forteresse communale est une ville-machine, à tel point que Cormontaigne, Fourcroy et beaucoup d'ingénieurs du xviii^e siècle dans leurs « journaux fictifs de sièges » ou leurs « moments de la fortification » font abstraction des troupes chargées de la défendre, comme si elle était capable de fonctionner toute seule et le général de Villemoisy constate au xix^e siècle sa supériorité technique : « Sur 300 sièges faits par les Européens depuis le commencement du siècle, il n'y en a eu qu'une dizaine où ce fut la fortification qui succomba la première. » Le personnel militaire apparaît donc comme dépendant de la conception générale de la place forte. Carnot y préconise la division du travail : « Il est prouvé que la bravoure et l'industrie

11. *Idem.* Là encore le propos militaire rejoint le schéma de la forteresse urbaine, dès l'origine, c'est dans la cité que se posent les problèmes de la santé, de l'évacuation du « déchet » — dès le xiv^e siècle, la pollution préoccupe le parlement anglais.

qui, prises séparément, ne sauraient suffire, peuvent lorsqu'elles sont réunies se multiplier l'une l'autre. » Les défenseurs de la place forte ne seront donc pas occasionnels après Vauban, le décret du 28 décembre 1886 assignera encore à résidence les gouverneurs des villes fortes en temps de paix comme en temps de guerre, de même la garnison sera astreinte à des tâches quotidiennes, chacun étant affecté à une fonction fixe et invariable, répétée chaque jour.

Les occupants de la Ligne Maginot, de leur côté, avaient pris l'habitude d'appeler celle-ci « l'usine ». Longtemps après le démantèlement de la vieille cité communale et jusqu'au xx^e siècle où subsistent les grandes places fortes, la classe militaire continue de trouver provende chez son ancien employeur bourgeois devenant lentement « compradores » et les intérêts de l'entrepreneur de guerre demeurent confondus avec ceux du capitalisme dans des schémas stratégiques permanents : en 1793, Barère compare la jeune République (la Commune de Paris) à *une grande ville assiégée* et il demande que *la France entière ne soit plus qu'un vaste camp*. Le triomphe politique de la révolution bourgeoise consiste à étendre à l'ensemble du territoire national, l'état de siège de la ville-machine communale, immobile au milieu de son glacis logistique, de ses logements domestiques et, en 1795, elle confiera aux nouvelles armées de Carnot le soin de repousser loin d'elle l'assaut des masses populaires venues des banlieues, de cerner le faubourg Saint-Antoine, de contraindre les ouvriers atterrés à rendre leurs armes à ses vingt mille soldats qui « ne se souvenaient plus qu'ils étaient du peuple » (Babeuf).

Le pouvoir politique de l'Etat n'est donc que secondairement « le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre », plus matériellement *il est polis, police c'est-à-dire voirie* et ceci dans la mesure où, depuis l'aube de la révolution bourgeoise, le discours politique n'est qu'une série de prises en charge plus ou moins conscientes de la vieille poliorcétique communale, confondant l'ordre social avec le contrôle de la circulation (des personnes, des marchandises) et la révolution, l'émeute avec l'embou-

teillage, le stationnement illicite, le carambolage, la collision. Les résultats des élections municipales en France ont été à ce propos exemplaires puisqu'ils ont réinscrit en 1977 sur le territoire national le vieux schéma de Barère coupant la France en deux : au centre le noyau décideur de la capitale où la droite triomphe et tout autour le *vaste camp* de la banlieue et de la province qui a voté à gauche parce qu'il a conscience de se transformer en un hinterland où les activités productrices dépérissent. *A contrario*, ces élections montrent aussi combien le discours de l'opposition est dominé par le schéma rétrograde de la poliorcétique bourgeoise, confondant l'aptitude au mouvement de la masse avec l'aptitude à l'Assaut, *l'ultra* du *pilgrim's progress*. Mais au-delà, ce schéma politico/policier, admis finalement jusqu'à ces dernières années par toutes les idéologies, pèse sur la planification urbaine comme sur l'aménagement planétaire, le passage de la « grande machine immobile » à l'Etat-machine et enfin à la planète-machine, se réalise sans difficulté, politique du progrès, du changement, mots vides de sens si derrière la mégalopole électrique, la ville qui ne connaît pas de repos, on ne sait distinguer la silhouette obscure de la vieille forteresse luttant contre son inertie et pour qui le stationnement, c'est la mort.

Sous toutes les latitudes, le logement social, cité-dortoir ou de transit, implanté à la lisière des villes, au bord des autoroutes ou des voies ferrées, les systèmes de péage autoroutier qu'avec tant d'insistance le gouvernement veut instaurer aux portes mêmes d'une capitale que la sélection dépeuple, les quartiers généraux de la gendarmerie installés à proximité, tout cet appareil n'est que la reconstitution des diverses pièces du moteur de la forteresse, avec ses flanquements, ses gorges, ses gaines-enveloppes, ses chicanes, l'admission et l'échappement de ses portes, tout ce contrôle primordial de la masse par les organes de la défense urbaine.

On a vu aussi, durant l'occupation allemande, avec quelle facilité les pseudo-logements sociaux de banlieue (Drancy par exemple) pouvaient comme l'ancien hospice se transformer en plaques tournantes vers l'au-delà d'au-

tres voyages, d'autres déportations. A quelque idéologie qu'ils appartiennent, le propre de tous les régimes totalitaires est de porter au premier plan le rôle mitigé des armées et des polices (voir leur rivalité) vis-à-vis de l'ordre méconnu de *la circulation politique* ; on peut même dire que la montée du totalitarisme est absolument assimilable au développement de l'emprise étatique sur la circulation des masses et par là, dès l'origine, facilement repérable dans l'histoire des grands corps administratifs de l'Etat : c'est Sully, lui-même grand maître de la voirie, qui sort « l'administration des fortifications » de l'ornière avec l'édit de 1604 et lui donne une forme moderne qui subsistera jusqu'au ^{xx}^e siècle, malgré toutes les apparentes révolutions. Comme le fait remarquer Tocqueville, *les intendants des fortifications cumulent, de la manière la plus ambiguë, les charges civiles de l'Etat et ses charges militaires*. Sous Louis XIV, Mesrine sera chargé de lever des compagnies permanentes de mineurs, sapeurs et bateliers qui seront à l'origine *du corps du génie* et remplaceront les ingénieurs volontaires, les inspecteurs de travaux issus du rang ou entrepreneurs civils de travaux publics comme le célèbre Tarade qui était chargé en même temps de la voirie parisienne. Ainsi, à la veille de la révolution bourgeoise de 89, le corps des ingénieurs militaires se voyait providentiellement attribuer une tâche nationale : il était chargé non seulement de la construction/destruction du rempart urbain mais de l'expansion du glacis logistique à l'ensemble du territoire (« le vaste camp de la nation » de Barère). Il ne faut donc plus s'interroger sur la vogue exceptionnelle du corps des ingénieurs à partir du ^{xvii}^e siècle, vogue qui allait se transformer au ^{xix}^e en un véritable culte, dans la philosophie, le roman. L'ingénieur est célébré comme « prêtre de la civilisation » (Saint-Simon), image pervertie dont nous reparlerons mais qui apparaît tout naturellement après celle du « castramétreur » lui-même réellement prêtre ou homme d'Eglise chargé d'enseigner « l'art de borner les camps et places fortes par des tracés géométriques ». (Mais déjà, comme le remarque le colonel Lazard, il ne s'agissait plus d'un art *spécifiquement* militaire, mais plutôt d'une sorte de

règne de la géométrie descriptive projetée sur les sites, *sur l'ensemble de la nature...*¹²⁾ La classe militaire ne naît pas des états-majors surpeuplés de l'Ancien Régime, cabinets où l'on voyait maréchaux et officiers généraux alterner parfois quotidiennement au commandement des armées traditionnelles. Celles-ci ne risquaient pas dans de telles conditions, et même si elles disposaient de budgets considérables, de présenter une quelconque unité de pensée ni beaucoup d'invention stratégique. La seule activité militaire qui alors réclame de la suite dans les idées est le projet logistique de la forteresse urbaine, c'est de cette charge logistique équivoque que naît l'amalgame de la planification des combats et de l'aménagement des territoires, baptisé « Défense nationale » par la révolution bourgeoise.

Vauban est ici précurseur. Grand lecteur de Vitruve et obsédé du modèle colonial romain, il pense que les assises de la guerre sont géo-politiques et universelles, la géographie humaine ne devant pas dépendre du hasard mais de techniques d'organisation aptes à contrôler des espaces plus ou moins vastes, des empires plus ou moins durables. Cette nouvelle pensée militaire englobait, outre l'ancienne voirie, la prévision économique, les problèmes génétiques, alimentaires, etc. C'est encore un ingénieur et directeur des fortifications qui tout naturellement publiera en 1782 *l'un des premiers organigrammes connus*, Charles de Fourcroy et son « Essai d'une table poléométrique ou amusement d'un amateur de plans sur les grandeurs de quelques villes avec une carte ou tableau qui offre à la comparaison de ces villes par une même

12. *Vauban* par le colonel Lazard, librairie Alcan, 1934. Préface de Weygand : « L'auteur relève dans les écrits de Vauban l'expression de « pays fortifié » qu'il rapproche heureusement de « régions fortifiées » ; l'homme de génie n'est-il pas toujours un précurseur ? Lorsque le colonel Lazard étudie plus spécialement l'ingénieur dans le grand homme de guerre, il tient à le justifier de tout formalisme. Il affirme et il prouve que le véritable système de Vauban a consisté à appliquer la fortification au terrain. Nous n'avons pas trouvé mieux ces dernières années lorsqu'il s'est agi de protéger notre sol. »

échelle ». Premier tableau à double entrée contemporain de la carte scientifique de la France des Cassini.

Cette pensée militaire qui prétend par la planification fonctionnelle éliminer des hasards qui pour elle sont synonymes de désastre et de ruine, se confond donc parfaitement à la fin de l'Ancien Régime avec la pensée de la classe politique bourgeoise, son goût de la nomenclature rationnelle, son inlassable activité de scribe totalitaire (encyclopédiste), l'osmose se faisant à la porte des villes, membrane perméable entre la route et la rue. Le chef de la première municipalité parisienne était, on le sait, patron de la Hanse¹³. L'hôtel de ville dominait le port de grève, la nef est demeurée l'emblème véhiculaire de ce qui n'était qu'une nauta-cité. Les mêmes préoccupations apparaissent encore vers 1749 dans les travaux de l'officier de la maréchaussée Guillaute par exemple : « Plus d'émeutes, plus de saisies, plus de tumultes, écrit Guillaute, l'ordre public règnera si l'on prend soin d'aménager le temps et l'espace humain entre ville et campagne par une réglementation sévère du transit, si l'on a souci des horaires autant que des alignements et de la signalisation, si par la normalisation de l'habitat toute la cité est rendue transparente, c'est-à-dire familière au regard policier. »

Aujourd'hui, beaucoup de gens découvrent tardivement qu'une fois passé le « premier transport en commun » de la révolution, le socialisme se vide brusquement de tout contenu, sinon militaire (la Défense nationale) et policier (la sécurité, la délation, les camps).

Il est temps, semble-t-il, de se rendre à l'évidence, la révolution c'est le mouvement mais le mouvement ce

13. La Hanse parisienne, ceux que l'on devait nommer les « marchands d'eau et qui trafiquaient sur l'usage des rivières ». (Voir Anciennes lois françaises, t. XVIII.)

n'est pas une révolution. La politique n'est qu'une boîte de vitesses, la révolution n'en est que l'over-drive : la guerre « *poursuite* de la politique par d'autres moyens » serait plutôt une poursuite « policière » à une plus grande vitesse, dans d'autres véhicules. *L'ultima ratio*, très précisément gravé sur les pièces d'artillerie de Louis XIV, exprimait fort bien cette procédure du changement de vitesse : la pièce d'artillerie est un véhicule mixte qui synthétise deux temps de déplacement, celui de l'affût plus ou moins rapidement tracté et celui, foudroyant, du projectile vers l'explosion comme argument ultime du ratio. De même le « socialisme politique », de par sa *nature politique* (polis), échoue normalement quand cesse l'accélération de la guerre civile vers la collision urbaine, il n'était rien d'autre...

Certains voient d'un assez mauvais œil la multiplication actuelle des défilés en ville, manifestations déambulatoires voire même « rallye de chômeurs » comme en avril 1977, par exemple, à Thionville. Ils ne perçoivent pas clairement après l'apothéose sportive de Mai 1968 l'efficacité professionnelle ou sociale de telles performances. Cependant, ces espèces de cross urbains, de courses d'obstacles, ont un but précis que les classiques de la culture révolutionnaire occidentale comme la Pravda rappelaient encore l'été dernier : « Le défilé dans les rues est la meilleure préparation possible des travailleurs au combat pour la prise du pouvoir... »

Sous l'Ancien Régime déjà, la personne physique du monarque étant assimilée à l'Etat, son *être là* à celui de l'Etat, on assiste à des troubles, à des scènes d'émeutes dès que le lieu de résidence du roi est incertain. Le peuple de Paris pénètre en passant le Palais Royal puis, après avoir été admis à contempler le souverain, se retire plus tranquille. De même, pour les masses prolétaires venues des campagnes ou des banlieues, le seul fait de pénétrer au centre de Paris, de fouler au pied ses avenues et ses rues opulentes sont des manières bien concrètes de diminuer une distance sociale et politique réelle et mesurable entre la masse et le pouvoir construit de l'Etat bourgeois. En fait, les mouvements de foule de l'Ancien Régime,

errant à la recherche de la personne du monarque/Etat, préfiguraient cette nouvelle organisation des flux de circulation que l'on appelle arbitrairement Révolution française et qui n'est que l'organisation rationnelle d'un rapt social. La « levée en masse » de 1793, c'est *l'enlèvement des masses*.

Le discours propagé de la propagande révolutionnaire est pour la citadelle bourgeoise comme son ancien discours religieux, il éloigne et dissuade la masse mobile, il désigne le nouvel Etat révolutionnaire comme n'étant pas ici en ville, dans la rue, mais là-bas, au loin, dans la démesure d'un raid universel et intemporel. « Embrasser, s'écrie Grégoire, l'étendue des siècles comme celle des départements... échapper à un préjugé très accrédité qui veut circonscrire la République dans un territoire très resserré ! » (27 novembre 1792.) Tandis qu'elle s'attribue sur place de nouvelles propriétés et biens immobiliers, qu'elle menace de la peine de mort ceux qui mettraient en cause le principe de la propriété (18 mars 93), ce que la bourgeoisie offre *comme territoires à ses « réquisitionnaires », ce sont les routes d'Europe*. « Là où sont les pieds, là est la patrie » (*ubi pedes, ibi patria*), disait déjà le Droit romain. Avec la Révolution française, *toutes les routes deviennent nationales !*

Le mouvement sans-culotte parisien a précédé la « levée en masse » de 93, comme, bien plus tard, la sinistre aventure des Sections d'Assaut hitlériennes précède la mobilisation allemande pour la guerre totale. Comme les S.A., les sans-culottes sont des dromomanes, des « estafettes de l'épouvante » lancées en avant de la Révolution sur le pavé parisien. Le décret du 21 mars 1793 légalise leur fonction spécifique : *ces enrégés militants politiques ne sont que les agents logistiques de la Terreur, des membres de la « police »* : délation des « suspects », surveillance des quartiers et des immeubles, délivrance des

certificats de civisme, arrestations mais aussi ravitaillement, circulation et navigation des denrées, contrôle des prix... En mai, on les intégrera dans l'armée de l'Intérieur, on les lancera en colonnes infernales sur les routes des départements ; un an plus tard, leurs chefs seront exécutés comme les chefs suprêmes des S.A. le 30 juin 1934, lors de « la nuit des longs couteaux ».

La révolution n'est plus que le détournement du vieil assaut social. Carnot, en bon membre du Génie, canalise son flot loin de la forteresse communale, vers les « zones des armées », il prélève toujours de préférence ses contingents dans les forces populaires parisiennes, le soldat de l'An II est arraché à la rue qu'il voulait conquérir et engagé dans le voyage irrationnel, la déportation de la « marche forcée » longue et meurtrière. « L'armée nouvelle, écrit Carnot, est une armée de masse *écrasant sous son poids* l'adversaire dans une *offensive permanente*, au chant de *la Marseillaise*. » L'hymne national n'est qu'une chanson de route, régulant la mécanique de la marche. Dans ses souvenirs, Poumiès de la Siboutie note : « Jamais on n'avait tant chanté... *la chanson était un puissant moyen révolutionnaire*, « *la Marseillaise* » *électrisait les populations...* »

Le mathématicien Carnot comme le docteur Poumiès ne s'y trompent pas, le chant révolutionnaire est une énergie cinétique qui propulse la masse vers le champ de bataille, vers ce type d'Assaut que Shakespeare décrivait déjà comme « La Mort tuant la Mort ». Et c'est de cela qu'il s'agit en effet puisqu'il faut charger l'artillerie ennemie et le seul moyen est pour le fantassin de se précipiter vers les canons, d'en tuer sur place les servants. Mais pour y parvenir, il dispose d'un temps extrêmement réduit : celui qui est nécessaire aux artilleurs pour recharger leur pièce. Le fantassin doit donc, dès que le coup est tiré, se jeter en avant vers les canons ennemis ; sa vie dépend alors de la vitesse de sa course, s'il est trop lent, il mourra littéralement désintégré de plein fouet par les bouches à feu... Tout dans cette guerre nouvelle devient question de temps gagné par l'homme sur les projectiles mortels vers lesquels sa marche le précipite, la vitesse est du

Temps gagné au sens le plus absolu puisqu'il devient du Temps humain directement arraché à la Mort — d'où ces insignes funestes de la décimation arborés au cours de l'histoire par les troupes d'Assaut, c'est-à-dire les *troupes rapides* (drapeaux et uniformes noirs, têtes de mort, du uhlan, du S.S., etc.). Mais au-delà, que faut-il penser de cette révolution qui va se réduire bientôt tout entière à un Assaut permanent donné au Temps ? L'offensive perpétuelle des armées de masse de Carnot, c'est le retournement du vieux « courir devant soi », le salut n'est plus dans la fuite, le salut est de « courir vers sa Mort », de « tuer sa Mort », *le salut est dans l'Assaut* simplement parce que les nouveaux véhicules balistiques rendent la fuite inutile, ils vont plus vite et plus loin que le soldat, ils le rattrapent et le dépassent. L'homme sur le champ de bataille n'a plus de salut, semble-t-il, qu'en s'introduisant de manière suicidaire dans la trajectoire même de la vitesse des engins, c'est là que le pousse sans pitié la nouvelle juridiction militaire qui le prend littéralement « entre deux feux » ! *le salut général ne pourra venir désormais que de la masse tout entière accédant à la vitesse*. Napoléon I^{er} l'exprime clairement : « L'aptitude à la guerre c'est l'aptitude au mouvement » et il précise qu'on doit évaluer la force d'une armée « comme en mécanique, par sa masse multipliée par sa vitesse ».

Hegel, admirant les révolutionnaires français, écrit en janvier 1807 à un ami : « Chaque Français a appris à regarder la Mort en face... » et, singulièrement, il compare les vieilles institutions à « ces souliers d'enfants devenus trop serrants *qui étouffent la marche* et dont les révolutionnaires ont su se débarrasser ». Toujours l'inconsciente métaphore dynamique, la nouvelle dialectique du champ de bataille transcrite en termes philosophiques et politiques. Le soldat français sous-équipé regarde effectivement sa Mort en face dans la gueule noire de la bouche à feu vers laquelle il se jette en courant et il faudrait des « bottes de sept lieues » à cette « armée de nains » dont parle Goethe, « cette troupe de nains alors que l'on s'attendait à voir arriver en Allemagne des

géants... » ; mais ceci était normal, puisqu'on avait évalué leur taille probable *d'après leur vitesse sur route*, on avait songé aux longues enjambées d'individus de grande dimension, on n'avait pas pensé à ce facteur nouveau : *le développement démesuré de l'énergie cinétique des masses révolutionnaires*. Ce discours qui assimile l'acquisition des hautes vitesses de l'Assaut, de l'invasion, voire de l'explosion, à la « mécanique » d'une révolution symbolisée d'abord par la conquête de la rue puis se « libérant » sur la route. Significativement, chaque combat totalitaire reproduira cette procédure : les nationaux-socialistes allemands, ennemis de la bourgeoisie ou du moins le prétendant encore pour *mobiliser* les dromomanes des « Sections d'Assaut », s'emparent de l'Etat allemand, ville par ville ou plutôt rue par rue avant de s'épandre autostrade par autostrade vers les territoires voisins comme si la « mise en marche » des masses allemandes par la *déclaration dynamique* des leaders, ne pouvait plus être freinée. Après la conquête de la rue et le massacre des Sections d'Assaut, le moteur national-socialiste a retrouvé cependant ses conducteurs ordinaires : la petite et moyenne bourgeoisie d'administration, le grand capitalisme qui, dès les années 20, lui avait fourni d'importants subsides, la Reichswehr et les véhicules de Rommel et de Guderian, portant le front militaire au loin, « là où sont les chars d'assaut ». Avec la guerre-éclair nationale-socialiste, l'ancien mur-frontière périmé disparaît ostensiblement remplacé par la voie rapide, la nation allemande n'est déjà plus exactement là où se posent ses fameuses bottes, symboles de son armée, mais sous les chenilles de ses chars, dans la force motrice de son « front d'acier ». Comme l'écrivait Ratzel à la fin du XIX^e siècle : « La guerre consiste à promener ses frontières sur le territoire d'autrui. » *Le front n'est plus désormais qu'une isobare guerrière renouvelant les anciens rites de fondation*. Mais pour le dromocrate de la guerre totale, la cité jadis tant convoitée n'est déjà plus dans la cité, Varsovie déclarée archaïquement « ville ouverte » est détruite en septembre par les raids aériens.

« L'assaillir a été divers selon le temps de l'invention des machines à ruyner... »

ERRARD, dit de Bar-le-Duc.

Dès la prise du pouvoir, le gouvernement nazi offre au prolétariat allemand sports et transports. Plus d'émeutes, pas besoin de beaucoup de répression, il suffit de vider la rue en promettant à tous la route : c'est le but « politique » de la volkswagen, véritable plébiscite puisque Hitler convainquit 170 000 citoyens de s'en porter acquéreurs alors qu'il n'y en avait pas une de disponible. Le « N.S.K.K. » (National Socialistisches Kraftfahr Korps, le corps automobile national socialiste) est organisé localement et selon les catégories de voitures privées. Il réunit bientôt un demi-million d'automobilistes qu'il exerce à la conduite en tous terrains, au tir en marche, etc. Chaque membre de ces clubs « sportifs » reprenait ainsi à l'exercice les techniques prémonitoires du crime automobile de Bonnot ou d'Al Capone, mais il est vrai que si, en 1941, Brecht dans « La résistible ascension d'Arturo Ui » s'est plu à faire d'un gangster le sosie de Hitler, les similitudes dépassent la simple parodie, la course au pouvoir du migrant de la civilisation américaine est comme la tragédie fasciste ou l'aventure anarchiste de Bonnot en 1911, inséparable de la révolution des trans-

ports. Comme Mussolini ou Hitler, les grandes figures du gangstérisme américain commencent dans la rue où ils errent en clochard, en étrangers — le fameux Jim Colosimo est d'abord balayeur de trottoirs et, comme beaucoup de ses compatriotes, il franchit ainsi naturellement le seuil de la boutique politique en tant qu'agent électoral, que démarcheur.

Ensuite, les municipalités demeureront sous l'emprise de la « troupe brune » de leurs S.A. car, là encore, l'apothéose automobile des années 20 avec ses rapt, ses fusillades, ses combats de rue, les poursuites effrénées de ses voitures blindées, n'est qu'un épisode technique de l'assaut dromocratique donné à la ville et à ses richesses par une masse migrante venue d'Europe ou d'Asie et ceci avant de devenir l'Assaut donné à l'Etat américain lui-même. Mais Al Capone n'était-il pas soutenu à l'échelle nationale par le Parti républicain et ne devait-il pas sa « formation » à son passage volontaire dans l'armée des Etats-Unis ? Les troupes inconnues du gangstérisme seront d'ailleurs mises en lumière pendant la dernière guerre au moment de la libération de l'Italie et ces gens se révéleront alors de « bons citoyens américains ».

A un autre niveau, on comprend mieux comment le gouvernement des Etats-Unis surmontera la crise économique des années 30 et guérira les masses américaines de la « tentation de la rue ». Là non plus l'expérience des dromocrates du gangstérisme n'a pas été inutile, le coup de génie sera de remplacer la répression directe de l'émeute et le discours politique lui-même par le dévoilement de l'essence de ce discours : la capacité de transport créée par la production d'automobiles à la chaîne (depuis 1914, chez Ford) peut devenir un assaut social, une révolution suffisante et capable de modifier une fois encore le mode de vie des citoyens en transformant tous les besoins du consommateur, en remodelant intégralement un territoire qui, faut-il le rappeler, ne possédait au début du siècle que 400 kilomètres de route.

Le docteur Helmut Klotz note en 1937 que « "Le Corps Automobile National Socialiste" est une organisation qui dans d'étroites limites peut immédiatement être

utile à la motorisation de l'armée allemande ». S'il pense que la motorisation est peu avantageuse souvent sur une longue distance, il lui reconnaît pourtant sur une faible distance *le pouvoir d'accroître de manière extraordinaire les Forces d'Assaut*.

Sur la rive d'en face, la perpétuelle transformation de l'esthétique barbare de la voiture américaine de série, la démesure provocante de sa carrosserie, de ses enjoliveurs, manifestent la permanence de la révolution sociale (*progress sur l'american way of life*). Mais en même temps, ce grand corps automobile a été émasculé, sa tenue de route est défectueuse et son puissant moteur est bridé. Comme pour les lois sur la limitation de vitesse, il s'agit là d'actes de gouvernement, c'est-à-dire de voirie politique visant justement à limiter la « puissance d'assaut extraordinaire » que développe la motorisation des masses. Cette frustration infligée au conducteur brusquement privé de l'ivresse des grandes vitesses comme de celle de l'alcool, cette prohibition véhiculaire est aussi constitution par l'Etat, d'un nouvel au-delà :

« Des jeunes qui par milliers conduisent, s'initient à la mécanique, à la radio (à l'endurance moto ou à la circulation), sont, comme le remarque V. Bush en 1940 dans *Modern arms and free men*, dans de véritables camps d'entraînement... et au jour de l'épreuve cet entraînement pourra aisément et en un minimum de temps se transformer en aptitude à construire le complexe appareil de la guerre. » D'une rive à l'autre, un discours symétrique se développe.

Ce type d'exploitation permanente de l'aptitude au mouvement de la masse inorganique en tant que *solution sociale* n'est pas le fait des pays industrialisés, le problème des chaussures avait été posé à l'industrie civile par l'armée de masse avant celui des voitures. En 1792, les intendances sont capables de fournir aux troupes de « va-nu-pieds » 200 paires de souliers quand il en faudrait 80 000¹. Cependant, « la marche étant un instrument

1. Alors qu'au même moment, les industries d'armement comptent déjà des groupes de production de 5 000 ouvriers.

stratégique même en dehors de l'engagement », on l'a vu, ce type d'Assaut est d'abord donné au Temps et peut être réalisé de manière théorique lorsqu'on manque de moyens matériels.

Actuellement, les partis d'opposition organisent des luttes autour du « temps de transport » des travailleurs. Il s'agit là encore de « temps à gagner » et nous remon- tons aux origines de la « métamorphose » sociale, nous sommes ici au niveau de la « révolution des trois huit » chère aux hommes de 1848 — huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisirs. Fait encore plus remarquable, cette revendication, lorsqu'elle est présentée, a depuis l'origine le mérite singulier de *créer l'Unité* entre tous les partis, dans tous les mouve- ments révolutionnaires, des modérés aux extrémistes, cette sorte de « guerre du temps » menée par les travailleurs « a tous les avantages d'une revendication révolutionnaire sans en avoir les inconvénients ² ». Aussi, la République des Soviets juge bon de l'introduire dès l'automne 1917 et la République allemande dès 1918.

Quant à la République française, au lendemain de la guerre, elle redoute un 1^{er} mai sanglant. En effet, pour ce jour de 1919, un défilé de rue énorme une fois de plus se prépare et le gouvernement sait que l'unique mot d'ordre sera « les 8 heures »... mais les chefs socialistes ne viennent-ils pas de se distinguer aux responsabilités du pouvoir ? L'un d'eux n'a-t-il pas dirigé le ministère de l'Armement ? Accorder les « 8 heures », c'était donc « conserver un sceau définitif, *garder dans la paix ce qui avait été dans la guerre, l'union sacrée* ».

Ce 1^{er} mai 1919, le prolétariat est à nouveau dé- mobilisé, il vient de quitter le glacis des tranchées et retrouve « la mort en face » dans le glacis des rues de la cité. Après les embrassades des premiers jours, ce qu'on a pris pour « l'ingratitude de ceux de l'arrière » envers

2. « La France et les huit heures ». André-François Poncet et Emile Mireaux, Société d'études et d'informations écon- omiques. 1922.

ses troupes d'assaut, n'est que le retour à la normale, au sentiment de méfiance et au mépris du citadin pour les masses gyrovagues retrouvant leur liberté de mouvement et redevenant donc disponibles pour la bataille politique... En 1936, la nature même de ces « loisirs des huit heures » demeurée jusque-là mystérieuse est révélée : les loisirs, ce sont les congés payés et les congés payés, le voyage... voire le « dernier voyage » comme le souligne bizarrement une chanson célèbre de ce Front populaire soi-disant euphorique... Révolution du transport et non du bonheur... vers le camp de camping, l'auberge/caserne de jeunesse, toujours les camps, le vaste camp du territoire, mais la guerre d'Espagne ne va-t-elle pas se déclarer et la non-intervention française devenir la tombe du Front populaire qui se fige en refusant l'au-delà de cet ultime voyage ?

La manipulation abusive du discours dromocratique par les hommes de la bourgeoisie politique aurait dû nous alerter depuis longtemps sur leurs véritables intentions révolutionnaires.

89 prétendait être une révolte contre *l'assujettissement*, c'est-à-dire la *contrainte à l'immobilité* symbolisée par l'ancien servage féodal qui subsistait d'ailleurs encore dans certaines régions comme le Jura, révolte contre l'astreinte à résidence et l'enfermement arbitraire. Mais nul ne supposait encore que la « conquête de la liberté d'aller et venir », chère à Montaigne, pourrait, par un tour de passe-passe, devenir *contrainte à la mobilité*. La « levée en masse » de 1793 c'est l'instauration d'une première *dictature du mouvement* remplaçant subtilement la *liberté de mouvement* des premiers jours de la révolution. La réalité du pouvoir dans ce premier Etat moderne apparaît au-delà de la capitalisation de la violence comme capitalisation du mouvement. En somme, le 14 juillet 1789, la prise de la Bastille était une erreur vraiment *foucaldienne* du peuple de Paris : *le fameux symbole de*

l'enfermement est une forteresse déjà vide, les émeutiers découvrent avec stupeur qu'il n'y a plus personne à « libérer » derrière ses formidables murailles.

Le schéma stratégique de la révolution offre aux deux classes dominantes leur prolétariat spécifique : la « nation en marche » du prolétariat militaire de l'armée de masse lancée sur le « territoire routier » et un prolétariat industriel, une « armée ouvrière » comme on l'appelle qui demeure enfermée dans *le vaste camp* du territoire national. On peut alors distinguer clairement deux fonctions (ou plutôt fonctionnements) de la base prolétarienne ainsi mobilisée car jamais les termes de la prolétarisation n'ont été plus radicalement posés que par la Convention dans son décret de février 1793 : « Les jeunes iront au combat », tandis que « les hommes mariés, les femmes, les enfants seront astreints à la fabrique (des armes, des vêtements, des tentes, des pansements, etc.) en somme à l'approvisionnement logistique. On voit donc que la nouvelle bourgeoisie d'entreprise tend à s'enrichir en capitalisant les « *gestes* » (*l'acte*) *productifs* du prolétariat industriel (la bourgeoisie girondine et les fournitures de guerre, la banque Suisse avec Perrégaux, etc.) la classe militaire capitalisant *l'acte destructif* de la masse mobile, *la production de la destruction* réalisée par la puissance d'assaut du prolétariat.

L'histoire montre que la déliquescence des bourgeoisies enclavées marque fatalement la dégradation des masses productives et la montée dans l'Etat des méthodes de prolétarisation militaire. Dans les faits, les Etats marxistes, par exemple, apparaissent d'abord comme *dictatures de la motricité*, totalitarisme programmant et exploitant très précisément toutes les formes du *mouvement de masse*. Après la chute de Phnom Penh, le Cambodge devient, d'après les rares témoins, un « vaste camp » et de vitupérer contre Marx et les Soviétiques « inventeurs du goulag »... alors qu'il ne s'agit en réalité que d'un paroxysme du mouvement de prolétarisation militaire. En effet, selon leur expression exacte, les Khmers rouges considèrent l'ensemble des populations civiles de leur propre pays, ses millions d'hommes, de femmes et d'en-

fants, comme « prisonniers de guerre ». Les nouveaux dirigeants du Cambodge appliquent, paraît-il à la lettre, un mémoire déposé vingt-cinq ans plus tôt à la Sorbonne par Kieu Samphan. Ainsi on sait d'où vient le virus qui ravage ce malheureux pays, le schéma utopique de la révolution cambodgienne n'est que l'antithèse de celui de la révolution bourgeoise : les grandes villes ont été brutalement vidées de leurs habitants qui ont été massacrés ou rejetés vers la campagne, certains quartiers ont été rasés, remplacés par des rizières, il n'y a plus aucun trafic entre ville et campagne, la circulation a pratiquement disparu, seuls demeurent dans la cité dépeuplée quelques bataillons d'infanterie, les chefs Khmers, certaines missions diplomatiques. Plus qu'une révolution, c'est la fin tragique du siège de la forteresse communale, enfin submergée par ses assaillants.

Au Vietnam « libéré », on découvre d'autres types de mobilisation prolétarienne : après la chute de Saïgon, le premier soin des armées révolutionnaires a certes été de mettre au travail de la reconstruction logistique (routes stratégiques, voies ferrées, ponts, etc.) des gens aussi « indignes » que les prostituées ou les oisifs trafiquants de la grande cité sudiste, mais aussi d'apprendre à sa jeunesse revêtue d'uniformes neufs à « mimer » sa joie d'être libérée, lui faisant ainsi connaître la simplicité d'une puissance qui se réduit à la contrainte et au dressage des corps. La dictature du prolétariat n'est que cette dictature du mouvement (de l'acte) que révèlent les grandes fêtes totalitaires, avec leurs immenses foules cinétiques, ces *spartakiades* et fêtes gymniques toujours à l'honneur dans les Pays de l'Est comme elles l'étaient au temps du fascisme, ce synchronisme qui intègre des milliers d'individus à des ensembles géométriques comme autrefois le « carré » de la manœuvre militaire, le dynamisme des foules à une décoration kaléidoscopique dessinant à volonté des slogans ou les portraits gigantifiés des leaders du Parti, permettant au militant révolutionnaire de devenir un instant un peu du corps de Staline ou de Mao.

Mais plus intéressants encore, ces camps de rééducation dont les Vietnamiens après les Chinois se montrent

si fiers puisqu'ils semblent devoir éliminer du système la répression sanglante ou les châtiments brutaux. Ces camps où l'on envoie les gens *sans jugement* devraient nous alerter par leur dénomination toute médicale : la rééducation a trait à la programmation mécanique des corps infirmes ou handicapés, elle prétend les *réparer*. Le délinquant ou dissident idéologique n'est plus ici considéré en tant qu'opposant politique, il n'a plus droit au traitement psychiatrique de faveur accordé par les Russes ou les Américains à leurs intellectuels, la certitude matérialiste arrive ici à sa forme absolue puisque la simple hypothèse accordant de l'importance à une pensée antagoniste, à un concept différent, est évacuée totalement, le dissident est un corps, sa dissidence un délit postural — par exemple son indolence, sa lascivité. Ostensiblement, il n'y a plus tant délit d'opinion que délit gestuel, c'est le dépassement de l'aveu³, les corps sont coupables de n'être plus

3. Le dépassement de l'aveu. Au Moyen Age, la question est posée sous la torture à un corps « connaissant la vérité » et qui doit la laisser échapper malgré lui. Au XIX^e, la torture est abolie non par humanité, mais parce qu'on s'est rendu compte que tout acte (tout mouvement humain) laisse extérieurement trace, empreinte matérielle involontaire. Dès lors, *on fait parler* scientifiquement les preuves, on leur fait en quelque sorte « avouer » à la place du suspect en disposant ces traces matérielles selon un discours/parcours cohérent. A cause d'une justice rendue très tôt sous la forme théâtrale d'un dialogue, les Anglo-Saxons ont vérifié rapidement qu'à partir de preuves matérielles identiques, de mêmes matières, on pouvait tirer différents discours cohérents, se détruisant l'un l'autre, par la simple interversion de l'ordre des matières. La psychanalyse a pris d'une certaine manière le relais en substituant à la matérialité des traces extérieures, les empreintes intérieures du délit, l'aveu psychiatrique est obtenu du sujet, malgré lui, il franchit de force ses lèvres mais sous forme de traces et de matières incohérentes qui seront retraitées selon les schémas de la science psychanalytique. Non seulement le flux persistant de l'aveu psychiatrique n'est pas le fait de la volonté du sujet, il ne concerne même plus l'instant de son délit, ses circonstances connues de lui seul, mais un ensemble allant de la naissance de l'accusé jusqu'au diagnostic d'un jugement final. Si au travers des tests on écoute encore un aveu, il est évident que celui-ci n'est plus le récit du crime fait par son auteur. Ceci

synchros, il faut les remettre dans *la ligne* du parti, à la vitesse d'un peuple tout entier à la manœuvre, pour lequel tout est occasion d'exercices physiques publics, depuis le classique maniement d'armes jusqu'à la relaxation et à la gymnastique dans la rue, dans les camps, à l'usine, les sports d'équipe et la danse, les tours de garde telluriques et écologiques, etc. Lors de la révolution culturelle chinoise, on lisait souvent sur les visages de Mao et de Chou-En Lai, comme de la gêne devant ces millions d'individus brandissant comme autant de robots le « petit livre rouge », la révolution de civilisation voulue par le poète allait-elle se réduire à cet ensemble gymnique doublé d'une vaste campagne de délation de masse qui s'affichait sur les murs de Pékin, comme cent ans plus tôt la Commune de Paris (Etat policier, disait d'elle Cluseret), comme la révolution cambodgienne avec ses « kang-Chhlop ». Le socialisme allait-il se réduire à une socialisation du renseignement ? Il est finalement normal que la révolution *politique* aboutisse à cette redistribution de la fonction (du pouvoir) policière à tous les militants comme à autant d'agent de la voirie militaire attelée dès l'Ancien Régime à l'établissement de la transparence sociale, à l'observation des postures et mouvements non conformes du corps social mais en même temps du corps territorial, comme dans la surveillance tellurique, sorte de police écologique qui renouvelle le contrôle urbain, et semble pour le pouvoir une solution d'avenir.

Castro troquant sa tenue débraillée de maquisard

a été complété notamment par le relevé de Zones criminogènes dans les systèmes d'urbanisation, et au-delà par le criminostat actuellement expérimenté par la gendarmerie. On peut penser qu'à un tel niveau, les lacunes et les aléas à partir de l'ordre des matières pourraient disparaître puisqu'avec l'informatique on pourrait rendre le discours de l'accusation absolument cohérent ou du moins approchant de l'absolue cohérence, traitant à la fois au nom du sujet et au nom de l'objet. On pourrait dès lors se passer totalement de l'aveu d'un accusé qui serait moins informé de son propre délit que l'ordinateur, qui ne détenant plus la « vérité » n'aurait plus rien à avouer. C'est déjà pour une bonne part le schéma du travail social, en France.

contre un uniforme à la Pinochet, Brejnev se déguisant en maréchal, la présence massive des chefs militaires surdécorés à toutes les tribunes socialistes du monde nous renseignent : les ultimes capitalisateurs de l'acte (productif), les vrais dictateurs du mouvement ce sont eux, c'est d'eux et non de vagues philosophes ou idéologues qu'est née en 1789 l'idée politique de *nations en marche*, les masses du nouveau prolétariat militaire devenant *projectiles* vers le milieu du XIX^e avec le triomphe de l'artillerie industrielle et la généralisation de la guerre d'engins : « Les canons lourds, écrit Trotsky en 1914, inculquent à la classe ouvrière l'idée que lorsqu'on ne peut contourner l'obstacle, la ressource reste encore de le briser, *les phases statiques de sa psychologie cèdent alors la place aux phases dynamiques.* »

Après Lénine, Mao qualifiera le peuple de « force motrice de l'histoire » quand s'imposera l'importance de la conquête des sources d'énergie. La métaphore politique suit de près le progrès logistique dans la mesure où elle prétend à l'Histoire. La science militaire comme l'Histoire n'est qu'une perception persistante du cinétisme des corps disparus et inversement les corps peuvent apparaître comme les véhicules de l'histoire, comme ses vecteurs dynamiques. Napoléon III prétendait que « pour l'homme de guerre le souvenir est la science même ».

deuxième partie

le progrès
dromologique

« L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule. »

BACHELARD.

Une caricature anglaise du XIX^e siècle montre Bonaparte et Pitt taillant à coups de sabre dans un gros pudding en forme de globe terrestre, le Français s'attribuant les continents tandis que l'Anglais se réserve la mer. C'est un autre partage de l'univers où plutôt que de s'affronter sur un même terrain, dans les limites d'un champ de bataille, les adversaires choisissent de créer une lutte physique fondamentale entre deux humanités, l'une qui peuplerait la terre et l'autre les océans, inventer des nations qui ne seraient plus terrestres, des patries où cette fois on ne pourrait pas mettre les pieds, des patries qui ne seraient plus des pays. La mer c'est la mer libre, l'association du dêmos à l'élément de la liberté (de mouvement). Le « droit à la mer » est, paraît-il, une création spécifiquement occidentale comme plus tard le « droit à l'espace aérien », élément où le maréchal de l'Air Gœring rêvera d'installer *die fliegende nation*, le dêmos nazi¹. « Chaque Allemand devrait apprendre à voler...

1. F. Thiede et E. Schmahe, *Die fliegende nation*, Ed. Union Deutsche Verlaganstalt, Berlin, 1933.

Des ailes dorment dans la chair de l'homme. » Devant l'envol des premières fusées, Hitler qui sent venir la défaite militaire peut dire à Dornberger : « Si j'avais cru à vos travaux, il n'y aurait pas eu besoin de guerre... » *ou du moins n'y aurait-il pas eu besoin de combat !*

Vaincre sans se battre un adversaire continental qui sans arrêt se lance et s'épuise dans les limites spatio-temporelles du champ de bataille terrestre, c'est ce que réussira, on le sait, l'Angleterre. Hitler comme Napoléon sera vaincu par les hommes du *fleet in being*², qui tireront sans cesse la victoire de leur inaccessibilité au combat, de l'abandon du principe nocif qu'il faut attaquer sitôt l'ennemi aperçu, raccourcir la distance entre lui et nous. *Le fleet in being, c'est la logistique accomplissant absolument la stratégie comme art du mouvement des corps non vus*, c'est la présence permanente en mer d'une flotte invisible pouvant frapper l'adversaire n'importe où et n'importe quand, annihilant sa volonté de puissance par la création d'une zone d'insécurité globale où il ne sera plus jamais en mesure de « décider » avec certitude, de *vouloir*, c'est-à-dire de vaincre. C'est donc surtout une nouvelle idée de la violence qui ne naît plus de l'affrontement direct, de l'effusion de sang, mais des propriétés inégales des corps, de l'évaluation de la quantité de mouvements qui leur sont permis dans un élément choisi, de la vérification permanente de leur efficience dynamique. Si Napoléon jugeait de la force d'une armée en termes mécaniques, Maurice de Saxe, l'un des premiers sur le continent, comprend que *la violence peut se réduire au seul mouvement* : « Je ne suis pas pour les batailles, affirmait-il, je suis persuadé qu'un habile général *peut faire la guerre toute sa vie sans s'y voir obligé*. » Cependant, en Europe occidentale, dans un espace réduit et accidenté, on ne pou-

2. « Dès la fin du xvii^e siècle, le *fleet in being*, formule imaginée par l'amiral Herbert, avait marqué le passage de l'être à l'état dans l'exercice de la contrainte sur l'adversaire, c'est la fin de l'appareil naval et de la guerre rapprochée, le nombre et la puissance de feu des navires en ligne deviennent secondaires. » Paul Virilio, *Essai sur l'insécurité du territoire*, Stock, 1976.

vait prétendre « fondre l'adversaire » sans être acculé un jour ou l'autre à l'affrontement direct entre des masses militaires de plus en plus nombreuses : l'enfermement allemand est le meilleur exemple de cette contrainte territoriale historique créatrice d'un bellicisme sanglant et bref, celui de la théorie prussienne. Par contre, sur l'immense glacis maritime, la home fleet pouvait éluder presque indéfiniment la bataille, elle ne se trouvait contrainte par l'adversaire à *aucun combat désespéré*, pourvu que, tout en étant présente, elle demeure hors d'atteinte.

Ne pas être contraint à un combat désespéré mais développer chez l'adversaire un désespoir prolongé, lui infliger en permanence des souffrances morales et matérielles qui le diminuent et *le fondent*, la stratégie indirecte peut désespérer un peuple sans effusion de sang, comme dit l'adage : « La peur est le plus cruel des assassins, elle ne tue jamais mais vous empêche de vivre. » Après tout, l'invention du bonheur, cette idée neuve en Europe, selon Saint-Just, n'était peut-être pour les continentaux qu'une façon de résister à cette contrainte morale venue de la mer, cette perte de leur substance.

En 1914, le blocus allié a mis deux ans avant de produire ses premiers effets sur les populations civiles allemandes, mais ces effets seront encore ressentis bien après la fin des combats terrestres, ils seront un facteur indirect du marasme : c'est ce désespoir prolongé qui a fait le lit de la politique passionnelle du nazisme, de la domestication fasciste du peuple allemand. De même, le rapide effondrement matériel et moral que l'on constate actuellement en Europe occidentale n'est que le résultat lointain du retournement géo-stratégique américain, créant à distance sur notre continent une nouvelle crise économico-physiologique.

Voulue par des peuples de marchands, la stratégie indirecte reproduit dans un autre élément les effets de la vieille poliorcétique communale. Comme l'ancien « état de siège », elle permet de « prolonger indéfiniment les hostilités » contre l'ensemble des populations non plus « civiles » mais « continentales ».

Elle représente le renouveau du capitalisme parce

qu'elle est justement le dépassement technique de la vieille place forte, démodée, démantelée par la puissance des nouvelles armées d'Etat, une réponse donnée aux exigences économiques exorbitantes de la classe militaire continentale, à sa prétention à dominer les flux de circulation terrestre.

Finalement, le libéralisme économique illustre parfaitement la définition de Errard de Bar-le-Duc : *l'assaillir est divers selon le temps de l'invention des machines à ruyner*. Cette brusque résistance de la bourgeoisie à la conception de la guerre territoriale est dès lors le principe d'un capitalisme qui, en devenant amphibie, applique la guerre totale sur mer et dans les colonies, qui saute littéralement de « la grande machine immobile », dans la « machine mobile », faisant des océans un « vaste camp logistique », traînant derrière lui un prolétariat attelé au fonctionnement du véhicule marin, prolétariat des rameurs apparaissant vraiment comme moteur de l'engin, accélérateur au moment du combat.

Le fleet in being crée une nouvelle idée dromocratique, il ne s'agit plus de la traversée d'un continent, d'un océan, d'une ville à l'autre, d'une rive à l'autre, le fleet in being invente la notion d'un déplacement qui serait sans destination dans l'espace et le temps, il impose l'idée primordiale de disparition dans la distance et non plus dans les risques de la conflagration, il réalise en permanence une course vers l'au-delà. La fin de l'engin devient ici nécessairement et n'importe comment le non-retour, destinée normale de la machine flottante perdue corps et biens ou simulant le naufrage, comme ces sous-marins qui, pour échapper à leurs poursuivants, anticipent leur disparition en lâchant des épaves fictives et du carburant, comme ces vieux navires de guerre que l'on entraînait au large une dernière fois pour les couler en mer dans l'apothéose d'une ultime explosion, mise en scène de grandes

funérailles maritimes où le vaisseau se retrouve aspiré dans l'entonnoir liquide du maelstrom, aspiré par sa course même vers le non-retour.

Gordon Pym ou Moby Dick ne sont que les récits anticipés de la croisière nucléaire, le sous-marin stratégique n'a besoin de se rendre nulle part, il se contente, en tenant la mer, de demeurer invisible, mais sa fin horaire est déjà marquée. D'ailleurs, dès que le fleet in being est devenu une donnée fondamentale du Droit à la mer, les explorateurs, découvreurs et amateurs de raids de tout poil, s'ils cherchent encore des terres nouvelles, vont également s'attacher à l'invention des passages, c'est-à-dire à la réalisation du voyage circulaire absolu, ininterrompu, puisqu'il ne comporterait ni départ, ni arrivée, réalisation de la boucle du non-retour préfigurée déjà par les routes maritimes circulaires ou triangulaires du mercantilisme européen.

Ainsi, sur les océans se créait une nouvelle catégorie du droit politique. Le « droit à la mer », à « l'origine, entité plus affective et poétique que rationnelle », a-t-on dit. Il est vrai que les cités méditerranéennes, les nations insulaires surpeuplées, pauvres et de faible superficie qui ambitionnent de « labourer la mer » en créant un dêmos maritime, semblent ne vouloir y supporter l'assujettissement à aucune ancienne loi terrestre. *La mer libre* devait compenser toutes les contraintes sociales, religieuses, morales, toutes les oppressions politiques et économiques et jusqu'aux limites des lois physiques dues à la pesanteur terrestre, à l'exiguité continentale. Mais le droit à la mer est en fait devenu très rapidement le droit au crime, à une violence libérée elle aussi de toute contrainte... Bientôt, « l'empire des mers » remplace la mer libre, le chroniqueur du XVII^e siècle aperçoit ses prémices dès le rivage, où règne « l'horrible industrie des naufrageurs massacrant et pillant les survivants des naufrages qu'ils provoquent avec leurs feux trompeurs... » Au large, il ne voit que « les excès consacrés par la pratique de la mer... »

« Le monstrueux despotisme qui, au nom des monopoles commerciaux, aspire à la *domination exclusive* des océans... sorte de droit de conquête exercé par les Hollan-

dais après Venise, l'Espagne ou Lisbonne. » Et un peu plus loin, il note : « Ce qui est redoutable, c'est que toutes ces puissantes organisations maritimes n'ont pas été le fait des Etats, mais comme un produit spontané du génie mercantile de ces nations, l'Etat n'ayant eu d'autre rôle par la suite que de les sanctionner, de se les attribuer. » Il n'est finalement pas si étonnant que ce soit précisément un trafiquant, un flibustier comme Laffitte qui ait financé la publication du manifeste de Marx. Sa vision de l'Etat international surgissant de la société comme « son produit à un moment donné de son évolution », ressemble assez à cet empire spontané des « rouliers de la mer » dont naît la première nation industrielle du monde moderne, situé partout et nulle part, obsédé par les échanges commerciaux, asservi aux seuls intérêts économiques, acharné à l'engloutissement, à la destruction corps et biens de ses adversaires, Etat de dictature totalitaire dont la population a « rompu les amarres », quitté la terre, premier peuple qui réponde absolument à la définition du prolétariat industriel de Marx : « Les ouvriers n'ont pas de patrie... il faut couper le cordon ombilical qui relie le travailleur à la terre... » En Angleterre, jusqu'au XIX^e siècle, on pratique la razzia de matelots en fermant simplement les ports par ordre du roi et en ramassant les gens de mer. En France, au XVII^e siècle, l'industrialisation de la guerre sur mer exigeant un personnel de plus en plus nombreux, on instaure le numérotage et l'enregistrement de toute la population côtière qui est « déclarée disponible et enrôlée pour une seule et grande armée servant à tour de rôle à la guerre, au négoce, aux travaux d'aménagement du territoire », c'est ce qu'on appelle le système des classes. Cette première opération de prolétarianisation militaire voulue par l'Etat précède de peu la Révolution française, elle est comme une première accession des masses au transport en commun. D'ailleurs, fait assez rare à l'époque, on s'inquiète de la « nationalité » du nouveau prolétariat ; déporté de la guerre totale, il doit justifier de ses origines, s'il est étranger il devra se faire naturaliser au bout de cinq ans, la désertion est sévèrement réprimée et l'Etat pratique le contrôle social

des familles en se déclarant « protecteur des femmes et des enfants », des travailleurs réquisitionnés. Cependant, là encore, l'expansion de la guerre fut telle que la prolétarisation se trouva associée à la répression judiciaire et policière : on recruta au hasard et les prolétaires se virent confondus avec la troupe des déportés et des galériens que les tribunaux « fabriquaient » en grand nombre sous la pression du gouvernement. Au xvii^e siècle, le prolétariat maritime est déjà littéralement un peuple de forçats, de « damnés de la terre ». L'opposition théorique de Marx et Engels aux proudhoniens rejoint finalement la réflexion de Colbert déplorant l'inaptitude des Français à créer un empire maritime tout-puissant, leur retard dans le domaine de la colonisation : « Tant qu'on s'amusera aux Marseillais, pas de compagnies... Ils abandonnent la meilleure affaire du monde plutôt que de perdre un divertissement de la bastide et en plus ils ne veulent pas de grands vaisseaux, ils ne veulent que des barques afin que chacun ait la sienne...³ » La création du *droit à la mer*, tel qu'on le pense alors, s'accommode mal de cette aptitude au bonheur terrestre fait de simplicité et d'indépendance que l'on trouve dans le Sud. De même l'utopie sociale naîtra moins des antagonismes de classes que de la haine de la Terre et on pourrait continuer indéfiniment le jeu des comparaisons entre son projet social et les plans de l'empire des mers où Marx est enterré⁴.

Mais il paraît plus intéressant de considérer l'aspect chronométrique de cet empire qui déplace sa violence dans l'invisibilité du glacis maritime, nation flottante qui ressemble à l'Histoire, cette autre machine à remonter le Temps. En effet, la victoire (la décision) dans le monde sans repères et sans accidents du fleet in being exige, si on ne se situe nulle part sur terre, de se situer au moins dans le Temps, c'est-à-dire dans la mécanique planétaire. Pour cette simple raison, les Anglais demeureront longtemps les meilleurs horlogers du monde, la maîtrise de

3. Correspondance administrative sous Louis XIV.

4. « Le matérialisme est le vrai fils de la Grande-Bretagne. » Marx, *Contribution à l'histoire du matérialisme français*.

la mer exige celle du Temps, elle exige de « viser la lune » comme on dit alors.

Et c'est tout naturellement que la formule moderne de la guerre populaire naîtra sous l'impulsion anglaise chez des insulaires (Paoli en Corse sous Louis XV), dans une nation de navigateurs, l'Espagne contre l'Empire français. En effet, la guerre populaire n'est déjà plus *dans* le territoire, elle préconise la dispersion des corps d'armée dans la société elle-même (le soldat nouveau y sera « comme un poisson dans l'eau », l'allusion à l'élément liquide n'est pas ici un hasard) ; comme la guerre sur mer, la guerre populaire est une guerre de rendez-vous des corps dynamiques... Elle réfère en outre « aux excès consacrés par la pratique de la mer », à la violence absolue, à la disparition de la morale et des lois antérieures, la guerre populaire est totale.

Nous n'avons pas assez perçu dans l'Histoire de l'Occident le moment où s'est opéré ce transfert du vitalisme naturel de l'élément marin (cette facilité à y soulever, à y déplacer, à y faire glisser des engins pesants) à un vitalisme technologique inévitable⁵, ce moment de l'histoire où le corps de transport technique va sortir de la mer comme le corps vivant inachevé de l'évolutionnisme, quittant en rampant son milieu originel et devenant amphibie ; la vitesse en tant qu'idée pure et sans contenu naît de la mer comme Aphrodite et lorsque Marinetti s'écrie que l'univers s'est enrichi d'une beauté nouvelle, la beauté de la vitesse, et oppose la voiture de course à la Victoire de Samothrace, il oublie qu'il s'agit en réalité d'une même esthétique, celle de l'engin de transport ; l'accouplement de la femme ailée et du vaisseau de guerre antique comme l'accouplement de Marinetti le fasciste et de son bolide routier dont il tient le volant « tige idéale qui traverse la terre » ressortent de cet évolutionnisme technologique dont la réalisation est plus évidente que celle du monde vivant, le droit à la mer crée le droit à la route des Etats modernes devenant par là des Etats totalitaires.

5. Voir *Manifeste du futurisme, Navigation Tactile* et commentaires de Giovanni Lista, *Marinetti*. Seghers.

Lorsque Norman Angell constate dans *The great Illusion* que la guerre est devenue *futile économiquement* parce qu'elle ne se fonde plus *sur le vol au détriment du « groupe de l'extérieur »*, c'est-à-dire sur la *richesse portable* mais plutôt, désormais, sur le crédit et le contrat commercial, il a tort de penser que cela devrait radicalement supprimer le « conquérant », son discours manque quelque peu de rigueur ; en effet, ce que révèle le changement de nature de la richesse, c'est seulement le changement de vitesse de l'économie mondiale, le passage de l'unité meuble à l'unité horaire, *la guerre du Temps*.

Avec le *fleet in being*, l'Angleterre concentre ses efforts sur l'innovation technique dans le domaine des transports et plus précisément sur la fabrication d'engins rapides. C'est de là qu'elle tire directement sa supériorité économique et surtout cette orientation qui a fait d'elle la première grande nation industrielle, le modèle de toutes les autres, créant « ce sentiment primordial d'une supériorité technique se confondant avec le sentiment d'une supériorité générale ». En fait, il n'y a pas « révolution industrielle » mais « révolution dromocratique », il n'y a pas démocratie mais dromocratie, il n'y a plus stratégie mais dromologie. C'est précisément au moment où le schème de l'évolutionnisme technologique occidental sort de la mer que la substance de la richesse commence à s'écrouler, que s'amorce la ruine des nations et des peuples les plus puissants et on connaît à ce propos les récentes déclarations de Carter sur la fin de l'idéal de vie américain. C'est la vitesse en tant que nature du progrès dromologique qui ruine le progrès, c'est la permanence de la guerre du Temps qui crée la paix totale, *la paix d'inanition*⁶. L'affaire du supersonique S.S.T., suivie de celle du Concorde, illustrent parfaitement ce système de

6. Paix de guerre, paix d'inanition (Briand) « ... personne aujourd'hui ne peut plus désormais désirer voir renaître le régime international de 1939, car en effet, à cette date-là, il n'y avait plus déjà que les ruines d'un système. » Travaux de la S. D. N. sur le passage de l'économie de guerre à l'économie de paix en mai 1943.

ruine (tellement ruineux que les Etats avancés doivent s'associer pour persévérer dans la production de ces engins soumis à la seule loi de la vitesse). Comme à l'origine du *fleet in being*, le maintien du monopole exige qu'à tout nouvel engin soit opposé aussitôt un engin plus rapide mais le seuil des vitesses rétrécissant sans cesse, l'engin rapide est de plus en plus complexe à concevoir, il est souvent périmé avant même d'être exploité, le produit est littéralement usé avant d'être employé dépassant ainsi de « vitesse » tout le système de profit de l'obsolescence industrielle !

Lorsque les richesses, les capitalisations, les modes de production se sont désenclavés, ce n'était donc pas pour accéder aux échanges, au libre-échange, voire à leur socialisation, mais à *leur puissance véhiculaire propre*, au maximum de leur efficience dynamique, c'est cela la « futilité » d'une richesse disparue dans l'essence du progrès dromologique.

L'homme occidental est apparu supérieur et dominant malgré une démographie peu nombreuse, parce qu'il est apparu *plus rapide*. Dans le génocide colonial ou dans l'ethnocide, il est le *survivant* parce qu'il est effectivement *le sur-vif* — VIF, le mot français concentre au moins trois significations : la promptitude, la *vitesse* assimilée à la *violence* (de vive force, arête vive, etc.) à la *vie* elle-même (être vif, c'est être en vie !).

Avec la réalisation d'un progrès de type dromocratique, l'humanité va cesser d'être diverse ; pour tomber dans un état de fait, elle tendra à se scinder uniquement *en peuples espérant* (à qui il est permis d'espérer accéder à l'avenir, au futur, la vitesse qu'ils capitalisent leur donnant accès au possible, c'est-à-dire au projet, à la décision, à l'infini, *la vitesse est l'espérance de l'Occident*).

Et des *peuples désespérant*, bloqués par l'infériorité de leurs véhicules techniques, habitant et subsistant dans un monde fini.

Ainsi, la logique rapprochée du savoir/pouvoir est éliminée au profit du pouvoir/mouvoir, c'est-à-dire de l'examen des tendances, des flux. Ceci est tellement évident que, depuis cinq ans, on n'enseigne même plus la

géographie à l'Ecole Militaire en France et que la gendarmerie expérimente actuellement le « criminostat ⁷ ».

A cet ordre nouveau, pur et sans contenu, des empires au territoire colossal comme la Chine durent, malgré leurs tentatives de « modernisation », se soumettre dès le XIX^e siècle, ne trouvant rien à opposer à la pénétration et aujourd'hui les armées populaires chinoises et vietnamiennes opèrent une révision difficile, en se dédoublant en une armée technique (rapide) et une armée du peuple, représentée comme « valeur animale » (lente) et par là, en particulier, « valeur de survie » en cas de cataclysme nucléaire. On peut rappeler à ce propos qu'en 1932 les populations chinoises de la région de Shangai avaient déjà joué ce rôle : elles furent en effet parmi les premières au monde à subir de la part des Japonais l'expérimentation d'attaques aériennes massives visant à la destruction totale des centres urbains. Les états-majors allemands s'étaient aussitôt penchés avec curiosité sur les retombées sociales de ces raids pour l'élaboration de leurs propres « plans de sécurité » : simulation d'alertes, exercices, programme d'abris en ville, etc., qui dans l'esprit des dirigeants politiques devaient contribuer grandement à la formation psychologique des citoyens allemands. Par un juste retour des choses, ce sont maintenant les Chinois qui s'inspirent largement de cette mobilisation nationale socialiste...

Dans la guerre du Temps, l'au-delà social des populations est devenu l'au-delà de l'heure zéro, comme ultime espérance révolutionnaire !

Extraire du peuple en armes un élément militaire purement technique était donc pour les dirigeants chinois une décision politique capitale car, nulle part, les armées et les populations n'étaient demeurées aussi biologiquement associées, y compris dans l'outil de production. Cette unité révolutionnaire est détruite brutalement par la mise

7. Le dépassement de l'aveu, toutes les informations des brigades territoriales de la gendarmerie aboutissant à l'ordinateur central du P. C. de la Gendarmerie nationale de Rosny-sous-Bois : CRIMINOSTAT (visualisation de nuages statistiques).

à jour d'une autre évidence, la lutte des classes est remplacée par celle *des corps techniques des armées selon leur efficacité dynamique*, aviation contre marine, armée de terre contre police/politique, etc., situation ébauchée caricaturalement en Amérique latine, depuis longtemps.

la guerre pratique

« Hourra ! plus de contact avec la terre immonde ! »

MARINETTI, 1905.

En 1914, les états-majors européens étaient encore clausewitziens ou napoléoniens, il s'agissait pour eux d'exercer leur volonté dans une guerre terrestre de pénétration rapide, des batailles décisives et courtes. L'avantage de ce type de conflits était d'escamoter les problèmes posés par l'aménagement militaire des territoires puisque l'effort logistique exigé serait peu important et surtout peu constant, une guerre en quelque sorte sans terrain ou du moins l'effleurant à peine !

On est ici toujours dans l'esprit du Congrès de Vienne, les pouvoirs monarchiques européens qui sentent venir le coup de grâce ont un dernier sursaut. Comme Clausewitz dans *Vom Kriege*, ils tentent désespérément de tirer le verrou entre guerre absolue et guerre totale. La guerre totale est ubiquitaire, elle se réalise d'abord sur mer parce que le glacis maritime ne présente naturellement aucun obstacle permanent à un mouvement véhiculaire de dimension planétaire. Cependant, ce type de conflit totalitaire peut être réalisé sur terre à condition de tendre des infra-structures durables à l'ubiquité. Comme le re-

marque Vauban, la guerre doit être immédiatement superposable à toutes les parties habitables de l'univers.

« Ubique quo fas et gloria ducunt », le génie anglais a fini par réduire significativement sa devise à **UBIQUE... PARTOUT**. Cela signifie l'univers réaménagé par le génie militaire, la terre « communiquant » comme un seul et unique glacis, en tant qu'infra-structure d'un champ de bataille à venir¹. C'est cela ce monde qui « de paysage-atelier est transformé en paysage-planifié, en espace impérial... », comme le constate Lukács à propos du socialisme allemand. Lorsque Renan avait reçu Lesseps à l'Académie, il lui avait reproché « en ayant cherché la paix d'avoir trouvé la guerre », en faisant du canal de Suez un nouveau Bosphore. Un siècle s'est écoulé qui n'a pas contredit la prophétie de Renan, le percement de l'isthme de Suez est un vieux rêve polytechnicien pour lequel de nombreux ingénieurs saint-simoniens sont morts, sa réalisation était alors considérée par les experts militaires comme un nouvel indice de fiabilité dans l'ensemble des communications internationales, un point d'accélération considérable sur la trame des inférences de la stratégie mondiale ; en « refaisant la carte du monde », on ouvrait la voie au « transport de la guerre », vers l'Orient, en même temps qu'aux nouveaux trusts verticaux. Avec la grande révolution géo-stratégique du XIX^e siècle, l'organisation économique et sociale commence à dépendre tout entière de celle de l'espace d'activité en tant que lieu de transfert et le phénomène de guerre à s'alimenter lui-même en créant les sources de ses propres conflits et en les multipliant, on meurt toujours pour Suez ou Panama.

En 1914, cependant, la France rurale et enclavée était encore peu propice au développement de l'ubiquité du transport militaire, le conflit porté par ses lourds engins mobiles ne tarda pas à s'enliser avec eux, la guerre cessait d'être une courte et charmante promenade, une partie touristique, les adversaires s'enterrent et vont connaître

1. Réplique technique du Génie, aux empires totalitaires de l'ingénieur maritime et du capitalisme libéral.

des batailles sans précédent puisqu'elles dureront comme à Verdun, une année — de février à décembre 1916... *Les armées ne pouvaient plus aller et venir.*

Le réflexe français est alors significatif, on veut préserver d'abord la distance politique et l'on retrace encore le schéma communal garant de l'ordre intérieur, le pays est coupé en deux par une ligne de démarcation : une France « civile », l'arrière, avec son gouvernement démocratique, ses activités économiques et industrielles, son nouveau matriarcat de femmes pourvoyeuses (qui donnera aux luttes féministes leur caractère douteux) et une France « militaire », la zone des armées, glacis fortifié où Ferry² le remarque : « Le général en chef n'est déjà plus un chef de guerre, mais *le ministre d'un territoire* », un territoire où le pouvoir civil espérait cristalliser la bataille et enfermer son prolétariat militaire dans une guerre absolue, « sans limitation dans l'usage de la violence » mais qui ne s'étendrait pas, ne pourrait être portée vers l'intérieur. C'est la guerre d'usure. Au niveau des états-majors, la forte usure des troupes et des matériels, forme moderne de la décimation, était encore au début de la guerre un bon point dans la carrière d'un général ! Elle était considérée comme une marque de la grande activité du chef militaire, de sa personnalité, voire de l'orthodoxie de son art, dans le jargon des écoles de guerre — « absence de bonté d'âme », « usage illimité de la force », qui permettent, selon Clausewitz, de ne reculer devant aucune effusion de sang. Mais, là encore, le général prussien se trouva rapidement périmé, lui qui pensait comme beaucoup de ses contemporains que la situation sociale des Etats civilisés rendrait en fin de

2. Abel Ferry, *La guerre vue d'en bas et d'en haut*. Lettres, notes, discours et rapports. Grasset éditeur, 1920. Le député des Vosges, mort pour la France le 15 septembre 1918, laissait le soin à sa femme de publier cet ouvrage « dès la démobilisation totale de l'armée française et sans tenir compte des réclamations intéressées... », « double leçon du champ de bataille et du Conseil des Ministres enseignant dès les premiers mois de guerre la nécessité du contrôle parlementaire ». De nombreux passages commentés ici sont extraits de cette œuvre capitale.

compte leurs guerres beaucoup moins cruelles et destructrices que celles des autres nations : quelques mois seulement après le début des hostilités, Ferry nous montre à quel point, puisque l'un des travaux les plus nouveaux pour les personnels attelés à la tâche logistique est *l'évaluation rationnelle de l'obsolescence des armées*, la difficulté à calculer les dommages créés par la nouvelle guerre industrielle assez rapidement pour compenser à temps la disparition pure et simple des deux partis sur le champ de bataille, ce qui ne se serait encore jamais vu. La guerre d'usure volontaire était à la fois la première guerre de disparition et de consommation, disparition sur place, des hommes, des matériels, des villes, des paysages et consommation effrénée des munitions, de matériel, de main-d'œuvre. Peu à peu, les élégants plans d'engagements ou les ordres d'attaque font place à des considérations nouvelles : consommation d'obus au mètre courant de tranchée, programme de production, bilan et évaluation des stocks, alors qu'au cours d'une offensive en 1917 par exemple, on consomme 6 947 000 obus de 75 du côté français soit 28 % des stocks existant... mais on parle aussi de « consommation quotidienne d'artillerie ». La théorie d'état-major disparaît alors dans ce qu'on appelle désormais « la guerre pratique », ce qui rend la guerre commode, c'est-à-dire *d'un usage plus facile*, ce qui l'empêche de sombrer dans ses propres impossibilités. Le ministère de la Guerre et celui de l'Armement sont séparés avec le fameux Loucheur à sa tête qui préfigure les Bush ou les Speer, les technocrates de la guerre totale. La guerre d'usure marque un seuil : la société bourgeoise avait cru enfermer la violence absolue dans le ghetto de la zone des armées mais, privée d'espace, la guerre s'était répandue et comme étalée dans le Temps humain, la guerre d'usure c'était aussi la guerre du Temps. Comme les troupes de l'An II, la masse mobile de 1914 avait été jetée « *ultreïa !* » mais, finalement, la bataille s'était réduite à une série d'actions individuelles, une guerre de sous-officiers, une suite de courses brèves vers la mort se succédant de jour en jour, de mois en mois, au même endroit ou encore de « longs loisirs » pour des hommes

immobiles, attendant la fin sur place, cloués au sol par la puissance des bombardements. Le logement prolétarien dans la « zone des armées » remplace le cloaque de la « zone urbaine », le no man's land est devenu une banlieue, un espace neutralisant où ne s'accomplit plus la promesse du mouvement et la perte du mouvement c'est pour la forteresse nationale, à brève échéance, la *perte de la bonne santé*, puis la mort. Les révoltes et les mutineries des soldats refusant l'assaut remplacent le désordre de l'émeute urbaine, le stationnement des masses en ville, avant de devenir dans la débâcle « guerre civile tout court », comme l'avait prédit Engels à Lassalle, détournement vers l'intérieur du « torrent d'énergie du prolétariat » (Trotsky). En 1917, en France, la guerre nationale perdait auprès des masses son vieux prestige révolutionnaire simplement parce qu'elle ne parvenait plus à « avancer », elle n'accédait plus à la vitesse supérieure de l'Assaut, elle ne gagnait plus la course contre la mort, contre l'engin.

Le voyage de la masse s'effectuait encore de la rue à la voie ferrée, la rue où l'on défilait en chantant et en comptant ses pas au milieu de la population citadine applaudissant au départ de la redoutable meute armée ; ensuite le cheptel militaire se hissait en hâte sur la paille des wagons à bestiaux mais tout finissait très vite comme le note le capitaine de Poix : « ... j'avais vu tant de fois notre infanterie partir, magnifique d'enthousiasme, à l'assaut puis, brusquement, fauchée par une mitrailleuse insoupçonnée et le champ de bataille couvert en quelques minutes de cadavres. »

Ce brave capitaine avait donc eu une idée de génie pour remédier au *stationnement* des troupes. Il avait conçu des « voitures blindées allant par tous terrains » et, dès le 25 novembre 1915, il avait prôné la fabrication en grand nombre de ce nouveau type d'engins. Le 31 janvier 1916, on mettait en construction 400 chars d'assaut et dès qu'ils parurent sur le champ de bataille leur effet psychologique fut énorme, les généraux réclamèrent bientôt par milliers à l'Armement ces « fortins automobiles », ce nouvel objet technique qui accomplissait si parfaite-

ment une pensée stratégique obsédée par l'idée fixe du Grand Frédéric : « Vaincre, c'est avancer ! » Bientôt, Ferry pourra écrire peu avant d'être fauché à l'attaque de Vauxaillon : « Le moral français a atteint un degré d'exaltation inouï, le mois dernier les permissionnaires de Parnay trouvaient leur permission trop longue, *ils repartaient au front comme on va au bonheur...* on se voit déjà à la Meuse, au Rhin ! *je lâche la bride à tous mes rêves...* »

La vitesse est l'espérance de l'Occident, c'est elle qui soutient le moral des armées, ce qui « rend la guerre d'un usage commode », c'est le transport, et la voiture blindée tous terrains efface les obstacles. Avec elle, la terre n'existe plus ; plutôt que tous terrains on devrait l'appeler *sans terrain*, elle grimpe sur les talus, franchit les taillis, barbote dans la boue, arrache au passage les arbustes, les pans de mur, enfonce les portes, elle s'évade du vieux trajet linéaire de la route, de la voie ferrée, c'est toute une nouvelle géométrie qu'elle offre à la vitesse, à la violence. Elle n'est déjà plus seulement auto-mobile mais aussi projectile et lanceur en attendant d'être émetteur-radio, elle projette et se projette, avec elle à nouveau la Mort tue la Mort puisqu'elle est opposée victorieusement à la redoutable mitrailleuse allemande. Le capitaine de Poix a la vision prophétique d'un champ de bataille littéralement recouvert par la masse de ces fortins auto-mobiles. Après avoir quitté la rue, le prolétariat militaire perd le contact avec la route, tout peut désormais devenir trajectoire probable de son Assaut, le champ de bataille est devenu comme le glaciais maritime, sans obstacles, entièrement pratiqué par les engins rapides, les « cuirassés de terre ».

La guerre d'usure s'était, faute d'espace, étalée dans le Temps, la survie était la durée. L'assaut tous terrains ou plutôt sans-terrain étale la guerre sur une terre qui disparaît, écrasée par l'infinité des trajectoires possibles, on se trouve brusquement devant un nouveau « droit à la terre ». Totalitaire comme le droit maritime, il implique pour les masses une autre phénoménologie du devenir. La ruée des automobiles d'Assaut prolonge la course

éperdue des taxis-autos quittant le pavé de Paris en 1914, pour foncer vers la Marne, « dernière bataille romantique où s'achevait la partie archaïque de la guerre » (Jean de Pierrefeu). La vitesse du transport militaire n'est plus seulement « métaphore d'un écoulement vertigineux du temps existentiel », le compteur de vitesse de l'engin d'assaut est littéralement pour ses passagers « quantificateur existentiel », mesure du sur-vif !

Il est intéressant de noter l'attitude des états-majors anglais à ce moment capital du progrès dromologique : dès les premiers assauts continentaux, le peuple de la mer prend une fois de plus le large, peu soucieux de s'enfermer dans une bataille continentale infrangible. « A la guerre de poitrines, il préfère, dira-t-on, la guerre de machines », on dirait mieux d'engins. Ils ont 500 000 hommes en mer et sont 3 000 000 dans les arsenaux et les usines. S'ils participent avec une évidente mauvaise volonté à l'amalgame des commandements, ils seront par contre normalement les premiers à vouloir lancer sur un champ de bataille terrestre, au nord de la Somme, les « cuirassés de terre », engins d'assaut sans terrain qu'ils continueront d'affectionner, on l'a encore vu dans le désert en 1942...

troisième partie

la société
dromocratique

corps incapables

« Le risque mais dans le confort ! »
Maréchal GÖRING.

Hermann Göring était devenu aviateur pendant la guerre de 1914 parce qu'il était rhumatisant et que, fantassin, les longues marches forcées le faisaient souffrir.

Au cours des divers conflits, surtout depuis le XVII^e siècle, on avait pris conscience de l'aggravation des problèmes de l'invalidité militaire. Une industrie florissante s'était développée : l'orthopédie. On avait découvert que les dégâts causés à la mécanique des corps survivants par les machines de guerre pouvaient être compensés par d'autres machines, les prothèses. Si, en France, on réforme les handicapés, les dispensant de leurs obligations militaires, il n'en va pas de même en Allemagne : en 1914, l'armée allemande ne connaît pas ou peu d'irrécupérables, car elle a pris le parti *de fonctionnaliser les handicaps physiques* en utilisant justement chacun selon sa diminution d'activité : les sourds-muets seront employés dans l'artillerie lourde, les bossus dans l'automobile, etc. Paradoxalement, la dictature du mouvement exercée sur la masse par le pouvoir militaire aboutissait à la promotion des corps incapables, l'utilisation du véhicule technique

est alors tellement assimilée à celle de la prothèse chirurgicale qu'il faudra un certain temps à l'état-major français pour confier des chars d'assaut à un personnel qui ne soit pas « malade, impaludé, dans la proportion d'un quart, le reste se composant de jeunes gens récupérés qui n'avaient jamais vu le feu... » (Rapport Renaudel.)

En 1921, Marinetti métaphorise autour de la voiture blindée : le surhomme est un homme surgreffé, *type inhumain* réduit à un principe conducteur et donc décideur, corps animal disparu dans la surpuissance du corps métallique capable d'annihiler le temps et l'espace par ses performances dynamiques. On a essayé en vain de classer l'œuvre de Marinetti selon mille critères artistiques ou politiques alors que le Futurisme ne relève que d'un seul art, celui de la guerre et de son essence, la vitesse. Le Futurisme donne la vision la plus aboutie de l'évolutionnisme dromologique de son temps, la mesure du sur-vif, des années 20 !

Mais dans les faits, le corps humain qui se love dans « l'alcôve d'acier » n'est pas celui du dandy guerrier à la recherche des sensations rares de la guerre, mais le corps devenu doublement incapable du prolétaire-soldat, privé depuis toujours de volonté, il a besoin désormais d'être physiquement assisté par une prothèse véhiculaire pour être capable d'accomplir sa tâche historique, l'Assaut. La surpuissance cinétique du dromomane est brusquement dévaluée, la guerre d'usure avait montré déjà le mépris où l'on tenait une masse mobile réduite à l'inaction et la nature des traitements qu'on lui réservait, la guerre pratique dévoilait son impuissance en tant qu'agent dromocratique dominant, moteur et producteur de vitesse sur le continent. Cependant, le conflit mondial ayant consacré la faillite des théories d'état-major et le triomphe de la guerre industrielle, on avait par contre ressenti de part et d'autre un besoin insatiable de main-d'œuvre ouvrière, les procédés de la prolétarianisation militaire se révélaient plus que jamais indissociables de ceux de la prolétarianisation industrielle pour des généraux devenus eux-mêmes et malgré eux « aménageurs de territoires ».

Ferry note : « Chacun sait désormais que la structure d'un champ de bataille existe... Tout l'aménagement technique du terrain est nécessaire et s'il faut 200 000 hommes pour le réaliser, le gouvernement négociera avec ses alliés... » « Il y a des pays comme l'Italie ou le Portugal qui ont des réserves d'hommes admirables... On ne s'apercevrait même pas des prélèvements que la guerre nécessite », écrit un chargé de mission en octobre 1916. Les gouvernements marchandent et échangent en hâte leur cheptel de travailleurs, vantant « leur résistance aux basses températures, leur sobriété et leur endurance au travail », on puise largement dans les propriétés coloniales, Créoles et Noirs originaires du Sénégal, travailleurs venus du Maroc mais surtout infatigables terrassiers d'Indochine par dizaine de milliers, d'autres indigènes comme les Malgaches étant employés de préférence au combat... Si la guerre sur mer, en devenant permanente et totale, a été à l'origine des premières mobilisations de masse, la perspective de la guerre totale sur le continent exige de toute évidence, dès 1914, un nouveau projet social, un type inédit de prolétarisation.

La guerre pratique divise l'Assaut en deux phases, dont la première est la création de l'ossature originale des futurs champs de bataille. Cette ossature, ce sont les voies nouvelles, les gares nouvelles, l'élargissement des routes, des voies ferrées, le téléphone, les parallèles de départ, les lignes d'évacuation, les abris, etc. Le paysage, la terre est désormais vouée, consacrée définitivement à la guerre¹ par la masse cosmopolite des travailleurs, une armée d'ouvriers parlant toutes les langues, Babel de la logistique... L'arsenal comme le personnel de guerre prend déjà une sorte d'allure pacifique ou plutôt politique, il retourne à la voirie... Déjà s'installent les prémices de ce qui deviendra la dissuasion, la réduction du pouvoir au choix de la meilleure trajectoire, la vie à la survie. Le statu-quo, c'est l'usure de la terre. En 1924, le moine-militaire Teilhard de Chardin écrit dans *Mon univers* :

1. Pierre Nord, *Double crime sur la Ligne Maginot*.

« Nous avons besoin encore de canons de plus en plus forts, de cuirassés de plus en plus gros, pour matérialiser notre agression du monde. »

L'intelligence dromocratique ne s'exerce pas contre un adversaire militaire plus ou moins déterminé, elle s'exerce comme un assaut permanent donné au monde et à travers lui comme un assaut donné à la nature de l'homme, la disparition de la faune et de la flore, l'abrogation des économies naturelles ne sont que la lente préparation de destructions plus brutales, elles font partie d'une économie plus vaste, celle du blocus, du siège, c'est-à-dire des stratégies d'inanition. La guerre économique qui ravage actuellement la terre n'est que la *phase lente* de la guerre déclarée, d'un assaut rapide et bref à venir car c'est elle qui perpétue dans la non-bataille, la puissance militaire en tant que pouvoir de classe. De tout temps, la caste des chasseurs/razzieurs a été improductive bien que pourvoyeuse alimentaire de son groupe ; en même temps que la science des armes, elle a toujours développé les méthodes d'inanition, ce que l'on appelle aujourd'hui *le food power*. Ainsi, lorsque Venise, cette nation flottante, cette patrie où l'on ne posait jamais « pied à terre », cesse d'être la première puissance économique et maritime à cause de la découverte de l'Amérique et de la nouvelle politique atlantique de l'Europe, elle se retourne aussitôt avec prévoyance vers l'intérieur, la puissance agraire et la propriété des sols, car elle sait que la perte *du sea power* est pour elle la menace immédiate de subir le *food power*, toujours la loi des deux humanités. De même, les Etats-Unis après leur premier échec de conquête intensive des années 30 (le « déclarer la paix au monde ») mènent aujourd'hui contre l'Europe Verte une guerre sans merci (campagne contre les paysans, prise en main des industries alimentaires, guerre du colza, etc.). C'est justement la « futilité de la richesse » qui fonde la conquête, la politique américaine du dollar n'est que l'un des signes de *l'accroissement intensif* du pouvoir militaire américain momentanément spolié de sa *croissance extensive* par l'échec vietnamien et le statu-quo nucléaire, mais là encore il convient d'admirer avec quelle rapidité

les Etats-Unis ont su remplacer les bombardements géostratégiques sur le Nord-Vietnam (destruction systématique de la flore, de la faune, du milieu rural...) par un impressionnant abandon de matériel technologique au moment même où ils se retiraient sur le terrain, faisant de leurs adversaires leur meilleur client comme le laissent supposer les récentes déclarations de Giap². Méthodes dromologiques immémoriales : au xvii^e siècle, lorsque Colbert lance sa politique économique avec l'idée de promouvoir une « richesse nationale », « un produit national », il prépare l'effort de guerre de Louvois en « veillant à créer des besoins », en déclenchant chez ses voisins, selon Sir William Temple, « la consommation prodigieuse de ses produits si nombreux ».

Louvois pour ses chantiers de guerre s'inspirait directement de la prolétarianisation romaine, Colbert de son côté reproduisait le système économique athénien qui, finalement, avait effondré la puissance lacédémonienne : comme l'a écrit Lyautey en 1901, « la tactique de pénétration économique vaut bien toutes celles qu'on enseigne à l'Ecole de guerre »... L'expansion dromocratique de la Grèce en était arrivée elle aussi à être bloquée en tous sens par les statu-quo militaires : les barbares indigènes avaient appris à s'organiser militairement à l'Ouest ; quant aux autres satellites coloniaux, ils collaboraient à la politique grecque. C'est alors qu'Athènes renonça à son système de pénétration extensive (rapide) pour adopter un système de pénétration intensif (lent), les engagements militaires vers l'extérieur furent remplacés par l'abrogation des économies naturelles à l'intérieur (réforme agraire, urbanisation, création d'ateliers et de fabriques, etc.). Les *chouettes d'Athènes* répandues dans tout le bassin méditerranéen, s'abattant sur les économies des grandes cités, créèrent une inflation telle des échanges qu'elle fut fatale à l'équilibre de Sparte, notamment, qui de son côté avait choisi la solution opposée : la conservation de l'ap-

2. Août 1977. Les parlementaires américains approuvent l'octroi de crédits par la Banque mondiale au Viêt-Nam mais aussi au Cambodge et à l'Angola.

pareil d'Etat par l'abrogation du mouvement (militaire/monétaire)³. Aristote a écrit l'építaphe du système de Licurgue : « L'objet essentiel de tout système social doit être d'organiser l'institution militaire *comme toutes les autres*. » A Sparte, ce fut le contraire qui se produisit. Dans la première démocratie hellénique se trouvent déjà rassemblés la plupart des grands thèmes de l'Occident, sauf le principal : la mobilité. Alors que tout a été sacrifié pour faire de l'Etat une seule machine de guerre, l'éventualité de sa mise en mouvement par un conflit réel paraît redoutable aux Lacédémoniens comme si les hasards et les incertitudes de la bataille devaient casser sa trop précise mécanique militaire⁴.

On a dit des Spartiates qu'ils furent un peuple sans histoire, ce fut en réalité un peuple qui, par son hostilité à toute forme de métamorphose constitutionnelle, refusa l'Histoire en tant que référence cinétique de son existence. D'abord en ne se tournant pas vers la mer et ses empires véhiculaires en se séparant ainsi de l'ensemble des cités helléniques pour aller s'installer à l'intérieur même de la Grèce et coloniser les Messéniens, des Grecs comme eux, puis en éludant pendant près de deux siècles, à partir de l'expérience de Licurgue, les conséquences de leur puissance militaire, en fuyant celles de leurs victoires. Et ce

3. Sparte s'équipa en vue de l'accomplissement de son tour de force : « On ne saurait se refuser à discerner dans cette adaptation quelque chose d'autre qu'une évolution automatique. La façon méthodique et tenace dont tout fut orienté vers un but unique nous oblige à voir ici l'intervention d'un ordonnateur conscient ; *l'existence d'un ou deux hommes* travaillant dans une même direction et qui ont transformé les institutions primitives pour en faire l'agôgê et le Cosmos, est une hypothèse nécessaire. » « Die Grundlagen des spartanischen Lebens. » M. P. Nilsson dans *Klio*, volume XII.

4. Sparte paya la rançon de la voie opiniâtre dans laquelle elle s'était engagée à la séparation des chemins au VIII^e siècle av. J.-C., en se condamnant à rester immobile au VI^e, présentant les armes comme un soldat à la parade au moment où les autres Hellènes repartaient pour l'un des *mouvements en avant* les plus importants de l'histoire hellénique. Arnold J. Toynbee, *War and Civilization*, Oxford University Press.

sera justement sa victoire sur Athènes qui subvertira la perfection de l'Etat militaire spartiate : « La date à laquelle Lacédémone subit les premières atteintes de sa maladie sociale coïncide avec le moment où elle abattit l'Empire athénien et se gorgea de ses métaux précieux... » (Plutarque, « Vie d'Agis ».)

Ce que les armes n'avaient pu faire, la guerre économique l'avait réussi et le dilemme du statu-quo, du non-engagement militaire, était résolu, non seulement pour le monde méditerranéen, mais pour le monde occidental à venir, une fois pour toutes.

A la suite de l'effondrement de la machine immobile de Lycurgue, il ne resta plus au milieu du III^e siècle, qu'une centaine de Spartiates à posséder des lots d'Etat, le reste de la population, dit Plutarque, était devenu une foule misérable et sans aucun statut légal, masse sociale à qui l'Etat militaire n'avait enseigné à vivre que pour une guerre qui ne devrait jamais arriver et qui désormais ne savait plus quoi faire de son existence. Lorsque l'Etat lui-même ne vécut plus que des rêves du passé, de la survivance de quelques coutumes sadiques, le monde spartiate sombra tout entier dans l'anomie.

Sans cesse, l'Occident répète la leçon de Plutarque, « obéissant à une loi qu'il ne connaît même pas mais qu'il pourrait réciter en rêve » : *le stationnement c'est la mort* lui apparaît vraiment *comme la loi générale du Monde* ; sans cesse le dromocrate étouffe le démocrate de la révolution originelle de Lycurgue... de Mao. Il suffit d'entendre aujourd'hui les discours des nouveaux dirigeants chinois parlant de « biens de consommation », pour savoir que le vieux penseur n'a pu que retarder l'instauration en Chine du redoutable système d'accroissement intensif de l'Occident, véhiculé indifféremment par le marxisme orthodoxe ou le libéralisme, peu importe ! Comme Hitler n'a pu commencer la guerre-éclair autrement que par le système économique du docteur Schacht et Roosevelt la guerre totale autrement que par le New-Deal.

Le stationnement c'est la mort, loi générale du monde, l'Etat-forteresse, son pouvoir, ses lois sont dans

les lieux de grande circulation. Georges Huppert dans un livre récent⁵ attaque l'idée reçue selon laquelle le *sens général et positif* de l'histoire serait apparu au XVIII^e siècle et n'aurait donné matière à des œuvres importantes qu'à partir du XIX^e et il donne l'exemple d'un groupe d'érudits, *gens de lois pour la plupart* qui, au milieu du XVI^e siècle, propose, selon l'expression de l'un d'eux, La Popelinière, une « idée de l'histoire parfaite ». Au même moment, les nouveaux Etats européens tendaient à rétablir entre eux la notion de guerre légitime, voire legaliste (à la manière romaine, Tite Live, I, 32, 5-15). L'idéalité historique de l'Etat se dégage au moment où la guerre renaît elle-même sous des formes idéales et grâce au centralisme se distingue techniquement de la simple expédition punitive, s'arrache aux compromissions locales pour se rapprocher d'un concept originel rigoureux. En fait, l'histoire progresse à la vitesse du système d'armes. A la fin du XV^e siècle, elle est encore chez Commynes un souvenir stable, un modèle à reproduire ; les annales sont saisonnières comme la guerre revenant chaque année à la belle saison, le temps linéaire est éliminé, comme il l'était encore de la forteresse antique où « l'ennemi-temps » est vaincu par la résistance statique du matériau de construction, la durée. La création historique commence elle aussi à fonctionner à la façon des anciennes machines de guerre qui exécutaient leurs mouvements destructeurs sur place même après l'invention des balistes et des catapultes (vers 405, au siège de Motza). Si Hegel « s'ennuie à la lecture de Tite Live, à le voir répéter une bonne centaine de fois les récits des batailles contre les Volsques en se contentant parfois de dire « cette année-là une guerre victorieuse eut lieu contre les Volsques », se plaignant du « caractère abstrait » de cette représentation, c'est que le contenu historique est littéralement celui d'un communiqué (comparable à ce que représente au XIX^e siècle, la monotone minutie des rapports de police secrète pour une sociologie qui commence à s'épanouir dans la

5. Georges Huppert, *L'idée de l'histoire parfaite*, Flammarion, 1973.

masse, les premières éphémérides des sociétés projetées). Il s'agit d'œuvres autrement pratiques que l'imaginait Hegel et si Tite Live recommence inlassablement la litanie de ses commentaires⁶, c'est que la répétition est alors le moyen ordinaire d'accéder à des champs plus vastes, un projet en cours, le matériau du récit ne pouvant fonctionner que répété cent fois car, en se répétant, il élimine les hasards et fait de la Raison dans les histoires une machine de guerre en train d'y déployer ses figures par duplication. De même, il était normal qu'au moment où l'artillerie et la voirie militaire deviennent, avec Sully notamment, partie du système d'Etat, le langage historique passe littéralement du *comparatif* au *positif*, c'est-à-dire *sans comparaison d'intensité* ! L'accession à l'histoire devient accession au mouvement, résultat lointain de l'accession au pouvoir de ces « rôdeurs des confins, flaneurs de l'Apocalypse, vivant libres de soucis matériels aux bords de leurs gouffres apprivoisés (J. Gracq), ces peuples qui apparaissaient et disparaissaient aux frontières de l'Empire romain, « faisant la nique à la guerre » et auxquels ajoute Tite Live, *on ne parvenait pas à l'imposer nettement*. Au début de notre ère, ces élites dromocratiques venues de Germanie, des rives du Danube ou d'ailleurs, déferlent enfin sur l'Europe occidentale. Brusquement, ce n'est plus la force qui crée le droit mais l'invasion, le pouvoir/envahir. A la hiérarchie du raid, née sur l'itinéraire de

6. Avant l'histoire-poème ou chant mythique, il y a la mécanique de la transe et la persistance de ses courtes invocations qui créent l'unanimité. « On n'est pas guerrier mais tout à coup on croit qu'on l'est et la guerre commence. » (Leiris.) C'est aussi le but de la mise en forme psychologique des corps d'élite, des meetings politiques, des cérémonies militaires... Inversement, les autorités spartiates décourageaient leurs nationaux de cultiver le chant, « cet art qui, comme le remarque Toynbee, a pourtant tant d'affinités avec celui du soldat, à tel point que, dans le monde occidental moderne, il est considéré comme la meilleure préparation à la formation militaire ». Mais il était également interdit aux Spartiates de rechercher les records dans les grands sports athlétiques pan-helléniques — en somme toute allusion à une progression cinétique était éliminée de la constitution.

l'exode effrénée de la meute des chasseurs/razzieurs, succède le protocole de la halte et du partage. Quand enfin ce pouvoir dromocratique s'ancre abusivement sur le territoire européen, il ne change pas pour autant la nature de son schéma constitutionnel et, sous son apparence dispersée, l'organisation de la société féodale demeurera celle d'une troupe en marche. « Les rapports entre les divers seigneurs étaient exactement définis et malgré les marchandages et les tiraillements, lorsqu'une guerre importante ou une croisade regroupaient ce monde toujours armé, chaque cavalier savait exactement où prendre place. » La distribution hiérarchique est déjà un ordre de route, l'aménagement du territoire, un théâtre d'opération. L'architecture des maisons de commandement joue le même rôle que celle des larisses pélagiques ou des bordjs algériens, le rôle féodal est semi-colonial puisqu'il distingue parfaitement *la maîtrise de la terre* par l'occupant militaire de sa *propriété foncière* par l'autochtone. *Pour l'Etat dromocrate, la maîtrise de la terre c'est déjà la maîtrise de ses dimensions.*

Le droit cadastral antique ne pérennisait pas autre chose, comme l'écrit le colonel Barrader dans *Fossatum Africae* : « La centuriation est le fondement même de l'éducation des masses, de leur civilisation. » ... « la marque indélébile d'une prise de possession qui *divise pour dominer*... » Cette dichotomie indélébile, c'est celle qui existe entre la nature du pouvoir/mouvoir de l'envahisseur et la relative impuissance à bouger, à se déplacer du propriétaire foncier ou du travailleur-producteur sédentaire attaché à sa parcelle, entre la géographie de l'habitant et la géométrie du passant. Le tracé de la voie romaine n'est la plupart du temps qu'un trait continu, réservé du schéma général de centuriation, tout est donc simple : l'Etat militaire est sur la route, le paiement de l'impôt cadastral est évalué au mètre parcourable et donc défendable, pourrait-on dire, par l'armée, la troupe des cavaliers, « ce peuplement de luxe ». La fonction semi-coloniale a toujours été un racket à la protection où la sécurité de la masse productrice est assurée par le tribut, la rétribution d'une surveillance technique efficace du

territoire. De même, l'administration carolingienne sera une « administration qui chevauche » pour le compte d'un Etat dromocratique peu soucieux de bouleverser sa constitution interne en fondant des droits fonciers héréditaires ou même d'agrandir les domaines royaux sauf précisément le long des grands vecteurs (la Meuse, par exemple) là où réside « naturellement » sa morphologie, cherchant à mettre la main sur tous les média, idéologie religieuse, monnaie, savoir, commerce extérieur, moyens de transport et d'information, etc.

Les capitulaires carolingiens conseillent aux « maîtres de la terre » installés dans les anciennes villas romaines peu à peu transformées par l'usage en maisons de commandement, de limiter le défrichement et de se ménager l'alliance des petits et moyens propriétaires autochtones, voire de leur accorder sur place un certain droit de défense militaire. La domination de l'ensemble territorial par l'occupant du donjon (du latin *dominus*, maître) est encore tempérée par la modestie des moyens matériels de ce qui n'est qu'une minorité militaire dispersée et étrangère et donc astreinte à un contrôle limité de l'espace et des sociétés, à la sollicitation d'une contribution du corps social autochtone. C'est aussi pour des raisons de sécurité que les nobles francs avaient préféré à la complexité impénétrable de la cité originelle la transparence d'une campagne peuplée et bientôt surpeuplée de travailleurs plus ou moins indépendants, occupés d'abord à de vastes travaux de défrichement puis à l'entretien du milieu environnant. Mais au-delà, *la transparence du défrichement* est la maintenance du droit spécifique de l'envahisseur sur le territoire où il prétend se fixer, son pouvoir de pénétrer. L'érection du tertre puis du donjon répond encore à la maîtrise des dimensions, celle-ci devenant perspective, géométrie du regard à partir du point fixe ubiquitaire. Et non plus comme précédemment, à partir de l'itinéraire synoptique des cavaliers. Il est à ce moment significatif de voir la culture de la terre circonscrite à une exploitation intensive des parcelles défrichées et non pas étendue aux solitudes toutes proches par un nouveau bond en avant de l'aventure pion-

nière ⁷. On a expliqué ce *phénomène de retenue* par une insuffisance des techniques agricoles, mais il faut, semble-t-il, voir là outre des nécessités matérielles évidentes — chasse, cueillette, récolte des bois de construction dans une forêt proche, etc. — des nécessités stratégiques impérieuses créées par les *insuffisances techniques du protecteur militaire* plus que par celles du jardinier ou du défricheur auxquels le seigneur devait, en cas d'alarme, assistance et confort. Des relevés récents ont montré les rapports existant entre les limites du défrichement et celle de la vision humaine à partir d'un site élevé. Le pionnier est appelé plus clairement *pathfinder* par les Anglo-Saxons. Le défrichement, l'entretien potager des parcelles, le recul de l'obscurité forestière sont en réalité création d'un glacis militaire en tant que champ de vision, de l'un de ces déserts frontaliers dont parle Jules César et qui, selon lui, représentent la gloire de l'Empire, parce qu'ils sont comme un envahissement permanent de la terre par le regard du dromocrate et, au-delà, la rapidité de cette vision privée idéalement d'obstacles faisant que *l'éloignement rapproche...* Un photographe connu raconte dans un livre de souvenirs que sa première chambre noire était sa chambre d'enfant, que son premier objectif était une fente lumineuse de ses volets fermés. En ce sens, le donjon originel joue le rôle de la chrono-photographie de Marey, le guet militaire offre à l'envahisseur une vision persistante du milieu social, une première information du milieu.

La prérogative sociale se crée sur celle du point de vue avant de s'attacher à celles de la fortune ou de la naissance, sur la position relative qu'on réussit à occuper puis à aménager dans un espace dominant les trajectoires du mouvement, clés de communication, fleuve, mer, route, pont, d'où cette extraordinaire diversité des traitements sociaux au Moyen Age, diversité qui traduit simplement la variété des regards géographiques sur un « royaume » qui, jusqu'au XIX^e siècle, n'apparaît pas dans les textes

7. Georges Duby, *Guerriers et paysans*, Gallimard.

comme un ensemble territorial formel. Le droit héréditaire accordé à regret en 877 par Charles le Chauve (Capitulaire de Kiersy) transformera la possession du lieu dominant en domination sociale permanente. Un exemple célèbre, celui des Grimaldi à Monaco : le promontoire dominant la mer est dès la Préhistoire un lieu privilégié ; il changera de mains plusieurs fois dans l'Antiquité avant d'échoir, par ruse, aux Grimaldi. A partir du x^e siècle, cette famille ne cessera de tirer honneurs et privilèges de cette appropriation initiale d'un point de vue dominant. Si on peut parler alors de société de classes, on ne peut encore le faire qu'en désignant les classes par leur lieu, comme nous l'avons esquissé précédemment. Si des luttes de classes se développent, elles se produisent ouvertement sur le terrain, pour la conquête d'un lieu dominant ; lorsque la citadelle ou la forteresse sont assiégées, ce n'est pas seulement un événement militaire ni même politique, c'est un événement social... des conflits graves éclatant par exemple lorsque la mission de protection, les limites du racket militaire seront enfreintes par les féodaux, que les « maîtres de la terre » prétendront en devenir les propriétaires, c'est-à-dire réunir en leurs seules mains les deux schémas d'appropriation spatiale du territoire, spoliant les autochtones et tentant de réduire leurs descendants à la fonction de *servi casati*, au sort d'esclaves tenanciers de la parcelle, main-d'œuvre privée de son droit de défense militaire.

arraisonnement des véhicules métaboliques

« Ne raisonnez pas ! »

Frédéric II, à ses soldats.

La phase extensive de l'Assaut exige des morts rapides, la phase préparatoire et intensive, inflige des morts lentes. Comme l'écrit le lieutenant-général von Metsch dans *Wie würde ein neuer krieg aussehen ?* au cours des années trente : « Dans la guerre devenue totale, tout est front ! Mais parmi le nouveau front total, il convient de comprendre *le front spirituel de la nation...* tant dans les questions pratiques pour la préparation du réarmement que dans les discussions militaires théoriques, la question morale est au premier plan. »

Née de la mer, la guerre totale vise selon l'amiral Friedrich Ruge : « à détruire l'honneur, l'identité, l'âme même de l'adversaire ». En frappant de mort lente les peuples par la ruine de leur habitat, les formes ultimes de la guerre écologique moderne restituent bizarrement « l'âme » dans ses définitions primitives, « ethnologiques » : « mana », substance potentielle non différenciée du milieu, non individuelle mais plurale, multiforme, fluidiforme, plus ou moins coagulée ici ou là dans les corps (sociaux, animaux, territoriaux...).

Le progrès dromologique en imposant l'idée de deux sortes de corps, tributaires de leur situation dans l'espace, impose aussi l'idée de deux sortes d'âmes, les unes faibles, indécises et vulnérables parce que tributaires de leur habitat, les autres puissantes parce qu'ayant mis leur « mana », leur volonté, hors d'atteinte grâce à leur déterritorialisation, à la sophistication de leur économie et de leur point de vue. Clausewitz ne dit rien d'autre lorsqu'il répond à la question « Qu'est-ce que la guerre ? » par « la guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté ». On ne peut exclure de la guerre le problème des volontés et ceci bien que Clausewitz mutile immédiatement sa définition et la rende bâtarde en s'empressant d'affirmer qu'il n'existe pas de violence morale en dehors des concepts de l'Etat et de la loi. En fait, plus que des objectifs de guerre politiques et intelligents, plus que des rivalités sociales ou nationales, la définition de Clausewitz suggère déjà *la création de la « présence au monde » de corps sans volonté* ; plus qu'à un art de la guerre, on songe ici « technique des corps animaux », dichotomie indélébile entre le pouvoir/mouvoir de l'envahisseur et la relative impuissance à libérer ses mouvements du troupeau des travailleurs. Selon les époques, les latitudes, s'impose tout au long de l'histoire la multitude des corps sans âme, morts-vivants, zombies, possédés, etc., destruction ralentie de l'opposant, de l'adversaire, du prisonnier, de l'esclave, économie de la violence militaire assimilant le cheptel humain à l'ancien troupeau volé du chasseur/razzieur et par extension dans les sociétés européennes qui se militarisent, se modernisent, corps sans âme des enfants, des femmes, des hommes d'autres couleurs, des prolétaires. Dans la guerre totale, le pouvoir nazi ne fera rien d'autre en créant un front social intérieur contre les corps étrangers des Juifs, des tziganes, des slaves. Les camps de déportés ne sont que des lieux d'expérimentation où le cheptel est traité industriellement. Mise au travail dans les mines, sur les chantiers logistiques, soumission à des expériences médicales, sociales, récupération ultime des graisses, des os, des cheveux... ou solution finale plus heureuse, valeur

d'échange contre d'autres sources d'énergie, carburant, camions et véhicules militaires par le truchement des pays neutres, toute une économie classique qui est celle de l'otage, de l'enlèvement, du déplacement, formes privilégiées de la violence dromocratique.

La précieuse leçon des camps et des goulags n'a pas été perçue non seulement parce qu'elle a été abusivement présentée comme un phénomène idéologique mais aussi comme un phénomène statique, un enfermement. Son absolue « inhumanité » n'était que la réintroduction ostensible dans l'histoire du bestiaire social originaire, de la masse immense des corps domestiques, des corps inconnus et inconnaisables. Qu'est en réalité le prolétariat depuis l'Antiquité, sinon une catégorie des corps entièrement domestiquée, classe à la fois prolifique et tractrice d'engins, présence fantomatique dans le récit historique d'une population flottante liée à la satisfaction des exigences de la logistique.

Dans les différents domaines décrits par les polyptiques au IX^e siècle en Europe occidentale, on mentionne l'existence de ces *forenses* dont la masse n'est jamais inférieure à 16 % de la population recensée, ce sont des travailleurs migrants allant d'une plaque de peuplement à l'autre sans que le défrichement des terres et leur occupation leur soit accordée sauf en Germanie et peut-être en Champagne. Ainsi, ces excédents sociaux, si semblables à ce « quart-monde » des banlieues périphériques contemporaines, naissent directement du phénomène de retenue stratégique dont il est question précédemment, du contrôle social féodal, puis communal.

En fait, le fonctionnement organique de la forteresse ne pouvait être assuré que par le raisonnement de ses limites, celles des chiffres des populations et des aires d'extension, le calcul stratégique s'identifie au calcul statistique, la forteresse avec ses entrées, ses sorties est un premier schéma de calculateur stratégique. La fixation de la société armée du Moyen Âge impliquait donc la disparition d'un habitat jusque-là conçu comme commun, *la disparition de l'espace civil*, c'est-à-dire du droit ordinaire des gens à l'espace, à sa qualification. On ne peut

dès lors parler de « société de classes » sans interroger le schéma poliorcétique de la société médiévale, ce retour à la vieille *dike*, la Raison sélective remplaçant le droit civil par le droit politique comme dans la réflexion aristotélicienne : « Les aristocrates recherchent la pluralité des positions fortifiées, les acropoles convenant aux régimes oligarchiques et les endroits plans aux démocrates. » La politique étant question de terrain, on assiste alors à un véritable découpage du temps et de l'espace humains qui met fin à la nation de *paix civile*, les conflits sociaux naissant des rivalités entre ceux qui occupent et conservent un éco-système comme le lieu qui les spécifie en tant que famille ou que groupe et mérite donc tous les sacrifices y compris la mort subite car si « l'être c'est l'habiter », en langue germanique ancienne *le buan*, le non-habiter c'est n'être plus et la mort immédiate est préférable à la mort lente de celui qui n'est plus reçu, du rejeté, c'est-à-dire de l'homme privé d'espace spécifique *et donc d'identité*.

En somme, le Moyen Age des forteresses a remplacé l'accueil primitif, l'ancienne hospitalité sacrée, par un rejet social permanent comme première nécessité du fonctionnement de sa machine de guerre. Pour cette société qui s'enferme, la répression légale ne peut être que la contrainte au départ, à l'exode, c'est-à-dire à la déterritorialisation comme perte d'identité.

Les excédentaires disparaissent dans le mouvement obligé du voyage, ceux de plus en plus nombreux que l'ordre poliorcétique rejette deviennent des forces physiques en mouvement dans le nulle part, les zones non vues, les interstices non mesurables du schéma stratégique, mouvement toléré des pèlerinages périlleux, des croisades d'enfants, de pauvres gens, « gens vagabonds et sans métier, tous mendiants valides », interdits de séjour au-delà de 24 heures à l'intérieur de la forteresse communale, chassés au fouet d'autres villes, les citadins ayant eux-mêmes l'interdiction de les héberger sous peine d'amendes. Ce sera la guerre de Cent Ans qui mettra fin à ces grandes migrations. L'artillerie, en effet, était en train de révolutionner les données du champ de bataille.

Mais à partir du XII^e siècle, l'influence des média monétaires s'était accrue considérablement, annonçant aussi la fin du statu-quo médiéval, cet équilibre tant vanté des organisations politiques et militaires. Le système d'ost traditionnel est accompagné de rétributions, les chevaliers reçoivent bientôt des soldes. Un long moment encore, le personnel militaire sera choisi de préférence parmi les gentilshommes, les cadets de famille servant par exemple comme *particulares* et recevant des salaires assez élevés jusqu'à ce que les nécessités du recrutement rendent douteuses les origines des mercenaires. Routiers puis matamoros, Escarbonlardon et autre Rinocéronte, descendants des anti-héros de Plaute, « ennemis communs de toute l'humanité » disait d'eux Isocrate, objets itinérants de marchés et de foires comme le reste du personnel brassier, leur condition dès l'Antiquité ne dépasse guère celle de l'esclave qui, en temps de guerre, pouvait être émancipé et incorporé comme soldat, principalement dans le combat naval, celui-ci exigeant un nombre important de manœuvres mécaniques coordonnées alors que le combat terrestre était encore considéré comme l'affaire des « hommes libres ». Le prolétaire militaire se trouve mêlé à l'exode permanent de la masse mobile, il en est issu comme le travailleur migrant du XIX^e siècle ou le travailleur clandestin du XX^e. Le routier circule, comme l'indique son nom, il est sur la route, *c'est son espace de classe*, il voyage à la recherche d'engagements saisonniers, incertains, tel que Callot plus tard le peindra, « capitano de baroni », vantard, déguenillé et mutilé, vagabond redoutable et dérisoire portant encore panache et drapeau dans l'interminable procession des *misères de la guerre*.

Le problème du logement provisoire de cette gyrovagie guerrière se posait comme se posait celui de la résidence passagère à l'hospice, au lazaret. Le monachisme militaire répondra très précisément à ce problème comme le monachisme régulier avait répondu à la fixation de la gyrovagie mystique, par l'instauration des clôtures. L'Etat interviendra par la suite, substituant à la charité publique et aux taxes locales comme le « franc salé », les systèmes de rente, avant que la rentabilisation de la force de tra-

vail des excédents sociaux devienne la solution la plus évidente, l'astreinte au travail de fabrique précédant de peu l'astreinte au travail militaire, en France du moins. Astreinte très particulière puisqu'elle ne devait pas porter atteinte aux prérogatives des fabricants indépendants. Le travail de la fabrique ne doit pas échapper à la dictature du mouvement, il répète sur place l'enfermement dans un cycle cinétique obligé et absurde, la mort lente de l'exclus. Je me souviens d'avoir séjourné il y a une trentaine d'années, au bord de la Loire, près d'un hôpital psychiatrique départemental et, enfant, de m'être étonné de voir des cohortes d'aliénés poussant brouette dans le lit desséché du fleuve, forcés par leurs gardiens à les remplir de sable, à les rouler plus loin pour les renverser dans l'eau et à recommencer interminablement cette série de mouvements aberrants sous un soleil de plomb, tandis que, de temps à autre, un de ces misérables se précipitait en hurlant dans la Loire...

De même, au xvii^e siècle par exemple, l'hospice de la Charité de Tours devra comme bien d'autres renoncer partiellement à ses ateliers de soierie devant les menaces des fabricants de la ville et cantonner les indigents dans le dévidage et le moulinage du fil de soie...

Au même moment, la corvée imposée aux paysans est significativement étendue par l'Etat, du transport des mendiants à l'hospice ou au dépôt, à celui des gens de guerre et des forçats, dont le sort est désormais voisin. De même, cette corvée issue du pacte de semi-colonisation féodale était déjà une prolétarianisation, une mobilisation du travailleur paysan pour la tâche logistique, mais là encore en dessous de la condition ouvrière. Louis XIV déclare un jour à Colbert : « Si vous voulez savoir ce que c'est que l'économie, allez en Flandre ; vous verrez combien les fortifications des places conquises ont peu coûté. » Le roi faisait allusion aux importants travaux de terrassement et de maçonnerie entrepris par Louvois ; suivant en cela l'exemple romain, il avait directement confié l'exécution des ouvrages aux soldats mais moyennant une paye dérisoire et en les tenant dans la discipline militaire. A côté de la trajectoire du migrant, il y a celle de la migration

de la prolétarianisation militaire, se confondant souvent depuis l'Antiquité ; Garlan évoque ces routes et ces marchés où venait se concentrer une main-d'œuvre spécialisée avec ses tribus et ses races, celui du cap Tainare au sud du Péloponèse par exemple. Plus tard, ce sera la création d'un circuit logistique original nécessité par l'accroissement du recrutement des forces de travail nationales par les commissions ou les *condottieri* — la fameuse route espagnole comparable selon Parker à la piste Ho-Chi-Minh. Sur ces trajectoires, on construit des barraquements provisoires, les lits sont fournis par les communes, on instaure des services de santé proches de ceux des hospices et nécessités par les conditions d'existence précaires de ces miséreux qui échappaient au dépôt ou à la prison pour redevenir soldats. Jusqu'au XIX^e siècle, la caserne sera un espace hospitalier où les maladies vénériennes, les épidémies comme le typhus, feront plus de ravages chez les soldats que les batailles et les blessures de guerre. Avec les conflits de masse et de mouvement, la mort par épuisement des fantassins y prendra, selon Chambray, des proportions effarantes, parallèlement on constatera une évolution obligée des hospices qui refera l'unité du prolétariat mobile comme le constate le docteur Wasserthur dans son rapport du 10 juin 1884 sur l'état de l'hôpital de Sélestat, où les malades militaires, les blessés de guerre couchent pêle-mêle avec les typhiques, les cancéreux, les indigents.

Les revendications sociales du prolétariat militaire demeureront longtemps celles, vitales, de sa simple subsistance. Elles portent sur les soldes, la sécurité de l'emploi, l'assistance aux invalides et blessés (du travail). Les émeutes et mutineries prennent la forme de grèves nombreuses, elles ne sont pas de grande portée et visent en général les retards de paiement de la solde... retard atteignant dix ans parfois. Les mutins se reforment souvent alors en groupes de combat autonome, élisent un chef (*Electo* espagnol, *ambosat* allemand, etc.) assisté d'un conseil démocratique. Et immédiatement ces troupes prolétaires retournent à la revendication initiale, ils tentent de s'emparer d'une place forte et de s'y maintenir si bien que leurs

employeurs sont finalement obligés de céder, de payer ce qu'ils doivent pour qu'ils reprennent la route. Ces révoltes de soldats aux objectifs limités vont jouer cependant un rôle important dans l'évolution politique car la satisfaction de leurs revendications contribue à l'intérieur des ensembles étatiques à précipiter le développement de l'obligation matérielle des populations laborieuses et productrices envers ces « peuplements de luxe » qui supplantent les anciens maîtres des provinces, l'impôt, ce vasselage économique, quelquefois levé directement par des soldats, « moyen expéditif, désapprouvé par Colbert qui prescrit aux collecteurs (ces animaux terribles comme on les nomme alors), de n'user de la violence qu'à la dernière extrémité ». Ainsi, le trésor public est capable d'entretenir plus convenablement des armées permanentes, de s'opposer aux nombreuses désertions par la garantie de rétributions régulières. Période mitigée où, comme le montre Clausewitz, la chose militaire s'accomplit difficilement avec l'argent des coffres, les troupes de vagabonds que l'on ramasse où l'on peut, chez soi ou chez les voisins sans souci de leur passé ou de leurs origines, beaucoup d'hommes valides n'ayant alors pas d'autre solution que de vivre en aventuriers, voire en brigands, tenant la campagne, « estafette venant devant, ne devant rien payer sur les champs »...

On a assez parlé de la mécanique des corps du prolétaire/soldat depuis Babeuf ou Engels, de l'astreinte au service de la machine de guerre, à un nombre invariablement répété de maniements coordonnés (dix environ pour chaque coup de canon tiré au XVIII^e siècle par exemple). On a enquêté plus tard sur les conditions d'existence du prolétariat ouvrier sans, comme Engels, abandonner pour autant le mépris et la répulsion qui entourent depuis un temps immémorial la masse mobile des corps sans volonté : le travailleur mis en liberté surveillée par la loi Chapelier pendant la révolution de 89 ; corps de la femme, cloîtré, mis au harem ou dans la maison « close », son sexe vendu ou loué et même verrouillé, source de profit pour son propriétaire passager... Corps des « enfants perdus », objet idéal de dressage ; le « janissaire » (le

soldat nouveau) est arraché tout jeune aux familles d'esclaves chrétiens avant d'être prolétarisé militairement. Au xv^e siècle, les batailles de Grandson et de Morat montrent l'importance attachée dans l'armée suisse à la présence des enfants perdus, lancés en avant de la troupe pour tromper l'adversaire ; ils ne sont que des loubards récupérés dans les banlieues, misérables estafettes vouées à une mort certaine. Vauban, au xvii^e, constate en rentrant d'une inspection que le Royaume est mis en danger... « par ces places fortes gardées par des garnisons composées de compagnies d'enfants, de pauvres petits misérables que l'on enlève violemment de chez eux ou qu'on *escamote* de cent manières différentes ». L'enlèvement, le kidnapping, procédés classiques du dromocrate, il était aussi normal que la révolution militaire de 89 mette légalement le prolétariat des enfants au travail.

En 1846, la *Revue des deux mondes* signale qu'en un an, il y a eu en France 32 000 abandons, soit un enfant sur trente privé d'état civil, c'est-à-dire d'identité. Et Georges Sand, qui s'en émeut, rappelle dans *François le Champi* la procédure de l'abandon, l'enfant confié à un voyageur qui part avec lui en diligence et l'abandonne en plein champ. Ainsi, la perte de l'identité demeure assimilée à l'exclusion d'un groupe géographique, à la mise en mouvement sur la trajectoire, sur la route, de l'enfant « qui n'a pas atteint encore l'âge de raison ».

Toujours subsiste la différence entre le « libéral » et le « mécanique », ce qui est pure motricité, qui relève du machinal et peut donc être exécuté indifféremment par les ignorants ou les animaux (Equicola 95) : « le manuel étant pour la société anthropocentriste de la renaissance chose aussi ignoble que pour celle du Moyen Age », note Anthony Blunt dans *Artistic Theory in Italy 1450.1600*. En fait, le corps du travailleur n'est pas assimilable à un modèle humain, lui-même idéalement composé, homme vitruvien essentiellement raisonnable et harmonieux, puisque contenu dans les cercles et les grilles de la géométrie euclidienne, symbole de sa supériorité sociale puisqu'elle est géométrie de la trajectoire de l'envahisseur, du dominateur.

Il est curieux de voir actuellement s'instaurer un débat sur le traitement des animaux, leur abandon, leur mise à mort, la vivisection, etc., mais aussi le cinéma à grand spectacle où se trouve sacrifiée une grande quantité d'animaux. A ce propos, il est intéressant de citer la réponse d'un cascadeur, d'une « doublure », M. Dominique Zardi, qui avait été mis en cause dans la rubrique « le calvaire des bêtes » publiée le 16 août 1977 dans le courrier des lecteurs de *France-Soir* : « Les petits comédiens sont logés à la même enseigne (que les animaux), ces derniers sont aussi des frères inférieurs, secoués, brimés, coupés sur l'image... c'est vrai que je suis un petit dur... mais ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait, mais je n'ai jamais fait de mal à un animal, un enfant ou à une femme puisque cela est un peu la même chose comme chacun sait. » Le corps privé de raison de la doublure est assimilé à celui des autres domestiques, *logé à la même enseigne* ; ses performances de travail sont encore ici absolument comparées à celles de l'animal par ce dictateur du mouvement, le metteur en scène. Dans les sociétés anciennes, on connaît les tractations et les types de cérémonies qui entourent le mariage de la « femme-de-bât » et qui consistent en échange d'animaux entre les parties. Dans les armées et les polices subsistent des prolétariats animaux dont l'utilisation récente de mammifères marins est encore le moderne exemple, survivance des régiments de chiens dressés au combat d'infanterie, services d'hygiène assurés par ces « capitaineries de chats » dont parle Malraux à propos de la bataille d'Azincourt. Corps-véhicules des chevaux assimilés au Moyen Age à des projectiles, corps des éléphants chars d'assaut, bulldozer, tracteurs et aussi ceux des bœufs, des chameaux ou encore des mulets, ces sortes de véhicules tout terrains. Quant aux pigeons, ces animaux prédateurs, ils sont des médias dont la propriété est réservée à une élite sociale, elle-même prédatrice : ce sont les informations rapides fournies par ces pigeons voyageurs qui permettent à Jacques Cœur de s'enrichir davantage sur le marché économique, maritime en particulier. Mais il est frappant de voir dans son hôtel de Bourges ces mesures de gabelles, véritables mangeoires

destinées à mesurer l'impôt du cheptel des « travailleurs/producteurs » selon la quantité de sel qui leur est nécessaire en tant que corps/animaux subsistant, littéralement le prix de leur sueur puisque le mouvement physique nécessite une consommation de sel cinq fois supérieure à celle du corps au repos. Gandhi devait mener aux Indes une action d'envergure contre les Anglais à propos de la taxation du sel, *en tant qu'économie de la violence et mort lente infligée au peuple colonisé par l'envahisseur occidental*. Mais la conviction la plus répandue encore aujourd'hui, à propos des corps gyrovagues privés d'identité, ces morts-vivants, est qu'ils doivent être occupés, habités, possédés par d'autres volontés que les leurs, c'est le sens même du « Ne raisonnez-pas ! » de Frédéric II. Il est significatif de se référer à propos de cette disqualification du vouloir chez certaines catégories sexuelles, sociales ou raciales, à la condition faite aux descendants des esclaves noirs aux Etats-Unis, leur combat pour *les droits civiques*, le droit de vote qui n'est que le *droit de vouloir* de « l'homme libre » et que l'on n'accorde pas à des corps sans âme, pas plus en France avec la loi du 27 août 1791 qui venait encore aggraver la tendance, en exigeant que l'électeur soit *propriétaire foncier*, toujours l'inaptitude à décider du corps gyrovague, ceux des femmes aussi qui auront tant de mal à obtenir le droit de vote, à faire partie du curieux universalisme républicain !

On voit ici l'importance politique et sociale de la « raison du libéral » (de la mer libre à la guerre libre), par rapport non à la déraison mais à l'absence pure et simple de raison des corps des ignorants, relation fidèlement reproduite aussi bien dans l'organigramme marxiste que dans celui du capitalisme, à un moindre niveau... pour quelque temps encore. Avec l'avènement du pouvoir dromocratique, on assiste à une sorte de perversion de la transmigration primitive : l'âme en devenant individuelle est devenue Raison, c'est-à-dire siège d'une règle prévisionnelle de nos actions, de nos mouvements, voire de l'ensemble de nos destinées, ceci n'allant d'ailleurs pas sans résistance à cette confusion entre le sens commun et l'hypothèse géométrique des *esprits supérieurs*, ceux

des militaires Turenne et Vauban, ceux des bourgeois comme Colbert, comme le remarque Moreau de Jonnés dans son *Etat économique et social de la France de 1589 à 1715* — la statistique est antipathique à nos longues habitudes, celle de Vauban qui conclut de 1 à 25 000 ne saurait obtenir notre assentiment absolu, mais en l'absence de toute investigation cadastrale il a bien fallu recourir aux méthodes d'induction pour établir par une approximation plus ou moins éloignée des notions de répartition. Plus tard, Arthur Young, Chaptal et Lavoisier ont construit leurs tableaux statistiques sur le modèle inductif de ceux de Vauban, mais avec cette différence que deux sur trois ont conduit à l'erreur de la prévision. Et plus loin, Moreau remarque que les chiffres de Vauban deviennent d'une entente facile par *leur transformation en mesures métriques...* L'âme ne survit plus et ne préexiste plus à la disparition de son corps-véhicule ou machine mais en tant que Raison potentielle et surtout Raison scientifique, elle peut agir sur des corps étrangers, éloignés dans le temps et l'espace, corps animaux, territoriaux, végétaux, corps sans volonté, *corps pas encore nés* devenant corps techniques ou objets des techniques. La voilà bien la vraie domination sociale, le bestiaire des engins. Le cheval de race n'agit plus, il est agi par son cavalier grâce à la courroie de transmission de la bride, aux accélérateurs des éperons, ou alors il prend le mors aux dents, il retourne à l'incontrôlé, au sauvage... il s'exprime !

La Raison (comme dans la Bible) est bien ici pour les corps une forme de leur mort. Significativement, au début de l'Age Classique, le spectacle donné par les déments ou les possédés est à la mode comme aujourd'hui celui des drogués. On épie le désordre cinétique de leurs inexplicables attitudes et de leurs discours, le possédé, comme l'animal, même quand il crie, parle ou se plaint, est sensé ne pas souffrir ; il ne peut donc être objet de pitié, d'où l'arsenal judiciaire puis « médical » des traitements infligés jour après jour à ces corps sans âme par leurs propriétaires, leurs bourreaux, leurs juges ou leurs docteurs, brûlures, piqûres, arrachement des ongles, des cheveux en attendant l'électro-choc. Le corps est une

maison vide où, si l'on n'y prend garde, se succèdent d'inquiétants locataires, une maison qu'il convient de rendre inconfortable et la psychanalyse accomplit encore aujourd'hui pratiquement ces croyances par la prétention du retour de *l'inconscient* à *l'expression* d'un conscient raisonnable. Mais plus que maisons, ces corps sont *véhicules métaboliques* et les pseudo-démons, que l'on tente d'en extirper, sont d'abord des intelligences elles aussi en transit qui en occupent abusivement le « siège de direction », encore une fois à la manière du cavalier qui, contrôlant le dos de son cheval, prétend en avoir « le moteur à sa disposition ». Les « intelligences » étrangères insufflent aux corps vacants un dynamisme inhabituel, leur commandant des gestes conformes. L'ancienne métempsychose imaginait une pléthore d'intelligences à la recherche de matière indifférenciée, le mouvement de transmigration étant sensé s'accomplir naturellement notamment par la naissance et la mort dans n'importe quel corps, créant ainsi au-delà des organisations sociales une sorte d'égalité physique. Autre remarque, lorsque le défricheur se transforme en conquérant, cette potentialité poétique de la population disparaît au profit de la potentialité militaire, la transmigration poétique des âmes au profit de sa conquête, c'est-à-dire du voyage des corps, et donc de leur déterritorialisation, de leur inégalité. Avec la possession raisonnable, *l'arraisonnement* du véhicule métabolique est littéralement un acte de flibuste. Le docteur Olivenstein parle de la psychanalyse comme d'un « *levier de pénétration* du psychisme, le plus fort, le plus important... », toujours la référence inconsciente à la violence et au droit du « pouvoir/envahir », à ses techniques mécaniques. Il n'est pas certain après tout que les psychiatres russes, accusés de violence politique par leurs confrères réunis en Congrès cette année, ne soient pas finalement les plus fidèles à l'éthique de leur art. Ailleurs, c'est la répression et le dressage à la Skinner, les cures de Sakol pour les drogués : « Ils ne se droguent plus *mais ils errent comme des ombres* », constate encore Olivenstein... morts-vivants toujours prêts à recevoir d'insolites passagers. La mise en scène sociale de l'amour humain était peut-être

l'une des dernières tentatives poétiques de l'âme fluidiforme incarnée ici ou là, le dévoilement brutal de l'acte sexuel, l'éducation sexuelle ou la pornographie comme révélations techniques, une autre façon d'arraisonner les corps des « ignorants », la suite logique du gymnase, à la célèbre culture physique « à la suédoise » succède l'amalgame moderne de la route et du sexe, corps chevauchés au hasard des rencontres, collisions sexuelles vite oubliées, autos, motos que l'on vole, que l'on viole, que l'on abandonne¹.

« La bonne conduite » ce n'est plus *la morale* enseignée à l'école publique, mais le code de la route dont l'enseignement devient obligatoire dans les classes primaires. Mais n'est-ce pas déjà l'aventure du monachisme militaire, transformant le corps mystique du Christ en un corps d'armée, un ordre de marche ?

Bien avant les pirates, les troupes d'assaut, les loubards, le moine militaire se complait dans l'arsenal de la mort et de la terreur ; en effet, si la militarisation des sociétés fait désormais de chaque citoyen *une machine de guerre*, le moine soldat est, dans ce domaine, un modèle et un précurseur. La réforme des grands ordres destinés à supprimer la gyrovagie militaire est une révolution considérable puisque la « solitude » du moine est étendue à des groupes armés importants et anationaux, l'instauration de l'autisme monachique au sein de la nature, du temps, de l'espace, des organisations sociales et humaines qu'il renie, le renoncement aux goûts personnels, à l'identité, préfigurent le nihilisme de la révolution des techniques dont parle Heidegger. Le moine, volontairement absent

1. « L'homme est le passager de la femme non seulement lors de sa naissance mais aussi dans leurs relations sexuelles... Paraphrasant Samuel Butler on pourrait dire que la femelle est le moyen qu'a trouvé le mâle pour se reproduire, c'est-à-dire pour *venir* au monde. En ce sens, la femme est le premier moyen de transport de l'espèce, son tout premier véhicule, le second serait la monture avec l'accouplement de corps dissemblables appareillés pour la migration, le voyage commun. » Paul Virilio, *Métempsychose du passager*, éditions de Minuit. Mai 77.

de lui-même jurant silence, chasteté et surtout obéissance, devient le véhicule de son « directeur » de conscience, cette courroie de transmission conductrice de « l'ordre », sorte de « Raison » supérieure et universelle. On le sait, le monachisme est une invention plus militaire que religieuse, que l'on retrouve sous toutes les latitudes. Lorsque se développe la notion étatique se multiplient en même temps, depuis l'Antiquité, les sectes militaires. Il est naturel que la conception moderne de l'Etat de Hegel naisse en Prusse, ancien domaine de l'ordre Teutonique, sécularisé en 1525. Ce sont encore les carbonari qui deviendront avec leur organisation en « cellules » un modèle pour d'autres groupements révolutionnaires, ces mouvements clandestins devenant en Russie les axes d'une guerre terroriste systématisée, d'un nihilisme permanent assez comparable à la guerre permanente menée par les grands ordres, d'abord contre les musulmans puis, en Amérique, contre les Slaves ou contre Napoléon en Espagne sous forme de guérilla... Dugesclin, maître secret du Temple militaire, y avait excellé également². De même puritanisme et industrialisation progressent ensemble dans les pays anglo-saxons et, avec l'internat industriel, la mise au travail de fabrique des corps sans âme des enfants, des femmes, est rédemptrice puisque ces corps sont mis en mouvement par des âmes raisonnables, des âmes d'ingénieur chargées de définir leurs attitudes, leurs gestes. Arbeit macht frei, camps de rééducation nazis ou chinois reprennent cette vieille conviction cinétique à leur compte.

Dans ces différents exemples, le conquérant, le guerrier s'attribuent une fonction qui apparaît comme une perversion de celle du prêtre. Pour les judéo-chrétiens, dans la Bible, dès les premières pages, tout est dit : *le guerrier est un prêtre pervers*. En effet, le premier meurtre tourne autour du mode d'occupation du sol productif, de sa mise en exploitation et surtout du loyer reçu par

2. Voir notamment : archives de Morimond (Haute-Marne), Clairvaux, Bibliothèques de Besançon et de Carpentras. *L'ordre de Calatrava* par Francis Gutton, chez Lethielleux libraire-éditeur, 1955, etc.

Dieu en échange. Dieu accepte volontiers le sacrifice payé par le berger Abel et refuse celui du cultivateur Caïn. C'est directement *autour du loyer de la terre* qu'apparaît l'image du premier tueur d'hommes et là encore tout est dit en quelques lignes, la *souffrance* du sol « ouvrant sa bouche » et se mettant à hurler en buvant pour la première fois du sang humain, le corps territorial capable de se dérober. (Elle ne te donnera plus son fruit, dit Dieu... tu seras un *errant* parcourant et envahissant la terre.) Cultivateur brusquement déterritorialisé, le premier tueur d'hommes est immédiatement désigné comme *constructeur de villes* (roturier).

L'importance du prêtre (du magicien), du patriarche, tient à son aptitude à établir et entretenir ce commerce d'échanges avec les dieux/nature, à en tempérer les caprices, les violences, c'est lui qui grâce à son empirisme scientifique sait faire accepter le sacrifice, le loyer de la terre (il collecte, fixe et perçoit l'impôt, la dîme ou aujourd'hui le denier du culte en sont encore la survivance). Lorsque sur le rivage méditerranéen s'instaure avec « l'étranger » un commerce de biens transférables, il est curieux de voir l'échange se dérouler de manière semblable (et encore aujourd'hui chez certains nomades), il n'y a pas contact physique ou même visuel entre les deux parties, la marchandise est déposée sur la plage, le bord de la route où l'étranger la prendra en passant et mettra à sa place la valeur accordée, ensuite il s'en ira. Il aura ainsi passé comme une ombre sur le territoire de l'autre, il y aura à peine posé le pied, comme ces âmes, ces volontés qui habitent les lieux invisibles ou inhabitables de l'univers. Les comptoirs coloniaux, les ports francs reproduisent encore à leur manière cette procédure d'échange en dehors des conventions militaires. Le guerrier, tueur dromocrate et aménageur de villes-carrefour, concentre tout au long de l'histoire, nous l'avons vu, son effort et sa science sur cette notion de loyer de la terre ; la force armée est toujours une force d'occupation militaire et c'est à ce niveau que le guerrier apparaît comme prêtre pervers. Curieusement, la guerre totale puis le statu-quo nucléaire tendent à le rapprocher de ce rôle

originel. En effet, le principe de la dissuasion est non seulement une formule stratégique mais il est le paiement du loyer de la terre par ses habitants, littéralement *de son terme* (limite et fin) ; le guerrier apatride, édifiant l'enceinte nucléaire mondiale, est en mesure d'exiger de populations devenues toutes indigènes, un loyer exorbitant, étant donné les dimensions atteintes par « le mètre parcouru, protégé ». La fonction du héros, protecteur militaire et collecteur d'impôts, n'est donc nullement limitable ou peut-être même identifiable au « commerce humain », tel que l'entend Clausewitz par exemple. Le viol de l'hospitalité (divine) de la terre par le guerrier ou le moine soldat, ce n'est pas son acquisition, la capitalisation de son sol et de ses richesses au nom d'un Etat dont il serait l'instrument (le levier, comme dit Saint-Just !) c'est tout cela en tant qu'expansion indéfinie du viol lui-même. On le retrouve d'ailleurs clairement mimé par les *grands* conquérants : Alexandre se contente de foncer, s'inquiétant seulement de *rencontrer une limite* et donc une fin à sa puissance de pénétration ; si Frédéric II déclare « vaincre c'est avancer », Napoléon I^{er} affirme qu'il *veut fonder et non posséder*. La conquête est réduite à la quête, la geste c'est le mouvement. Napoléon mourra pauvre, comme un moine-soldat, dans sa petite tenue grise qui, sur le champ de bataille, le distinguait de ses états-majors et de ses généraux chamarrés et mercenaires, désignant ainsi le caractère « détaché » qu'il entendait donner à son art militaire. Prêtres pervers, musulmans, chrétiens ou autres, développant en même temps que l'inferno, l'arsenal de la guerre, mélangeant la pauvreté à la « haine du monde », à la politique bancaire s'exerçant précisément autour du rapt des personnes, des systèmes de rançon, protection sociale aboutissant à la perversion de la charité en assistance des corps, de la pauvreté en puissance d'argent, à tel point que lorsque ces grands mécanismes cesseront de fonctionner à son profit, la papauté romaine des moines s'effondrera, son système de sécurité militaire en même temps que son système de sécurité sociale, l'Inquisition avec son pouvoir temporel. Il en va de même des *grands* conquérants,

tous sont perdus quand ils doivent renoncer au viol des nations, toute grandeur est dans l'Assaut, dans la dimension empruntée à la distance. La guerre c'est l'assaut, parce que la guerre c'est le viol permanent de l'hospitalité de la terre, sa pénétration. Ici, s'impose à nouveau le regard sur le compteur de vitesse de l'engin de course, du bolide de combat, comme mesure existentielle de l'être du guerrier, écoulement vertigineux du temps, impôt de la rapidité sur le mètre parcouru qui ruine l'habitant de la terre mais écroule en même temps la substance de son conquérant et mesure les heures qui restent au survivant. En somme comme dans le retournement de l'anneau topologique, sa disparition dépend de la réponse qu'il saura donner dans l'espace et le temps à la question d'Alexandre le Grand, au problème de ses limites³. La performance de l'envahisseur ressemble à celle de son homologue sportif, à ces champions olympiques dont les records ont progressé d'abord par heures gagnées, puis par minutes, par secondes, par fractions de seconde, qui plus ils devenaient performants et rapides, obtenaient une avance plus dérisoire, perceptible seulement à l'électronique. Le champion disparaîtra un jour dans les limites de son propre record, comme l'annonce déjà la manipulation biologique dont il est l'objet et qui ressemble à ces méthodes de survie médicale artificielle qu'on accorde aux agonisants. L'engin est pour le dromomane aussi une prothèse de survie. Il est remarquable que les premières voitures automobiles, le fardier militaire de Joseph Cugnot en 1771 par exemple, soient mues à la vapeur, se situant déjà comme à la limite de la métempsychose du corps animal, relais de l'évolution historique, du passage du véhicule métabolique au véhicule technologique, crachant sa fumée comme une ultime haleine, une dernière manifestation symbolique de la puissance motrice des corps vivants.

3. On retrouve ici peut-être l'une des causes profondes de l'opposition spartiate à toute forme de mobilité comme conservation du système de Licurgue.

la fin du prolétariat

« Vous pouvez faire une insurrection prolétarienne à condition que les autres donnent l'ordre de ne pas tirer, si l'on vous met deux bataillons de char la révolution prolétarienne ou rien c'est la même chose... »

André MALRAUX. Entretiens.

De toute évidence, il y a eu coïncidence mais il n'y a pas convergence entre le progrès dromologique et ce qu'il est convenu d'appeler le progrès humain et social. Le déroulement peut se résumer ainsi :

1° Une société sans véhicule technologique, où la femme joue le rôle de l'épouse logistique, mère de la guerre et du camion.

2° L'arraisonnement indistinct des corps sans âme en tant que véhicules métaboliques.

3° L'empire de la vitesse et des véhicules technologiques.

4° Concurrence puis défaite du véhicule métabolique devant le véhicule technologique terrestre.

On peut logiquement conclure par un dernier alinéa :

5° Fin de la dictature du prolétariat et fin de l'Histoire dans la guerre du Temps.

Si on revient à la définition de Goebbels, à celle de Engels, l'invention du militant (révolutionnaire-ouvrier ou autre) ne propose déjà qu'une figure dégradée du prolétaire-soldat. La prolétarianisation ouvrière n'est qu'une forme de militarisation, une forme provisoire.

Dès 1914, la puissance motrice et donc politique du

prolétariat ne faisait plus illusion sur les champs de bataille européens, par contre elle était encore indispensable aux chantiers de la guerre continentale. La classe militaire qui tient à la garder en main, va donc lui donner l'illusion de pouvoir dominer, submerger la forteresse bourgeoise. Celle-ci est déjà ruinée, percée de toutes parts par les médias autoroutiers, la radio, le téléphone, la télévision, promise par ses anciens défenseurs à la destruction instantanée grâce à la stratégie anti-cité de la guerre totale. Cependant, on connaîtra plus tard les limites de cette *permission militaire*, à Prague, à Varsovie, à Beyrouth... à Paris aussi en Mai 68 quand, après la prise de l'Odéon, le pouvoir prévoit d'un instant à l'autre l'intervention des blindés contre l'émeute populaire.

Il est normal de voir, au cours des années 20, la « menace bolchevique » s'étendre de Munich aux portes de l'Inde tandis que le gouvernement français déclenche une nouvelle politique d'assistance sociale. Tout cela est rendu nécessaire par le redéploiement logistique des nations militaro-industrielles en Europe et dans le monde et chacun s'étonne pourtant en découvrant dans la partie XIII du préambule du Traité de Paix de Versailles, qu'il y a désormais « des conditions d'existence pour la classe ouvrière qui sont incompatibles avec la paix du monde... », pour « l'équilibre des forces militaires dans le monde » serait une formule plus appropriée !

C'est le nouvel amalgame que Jünger révèle partiellement un peu plus tard en 1932, dans son essai, *Der Arbeiter* (figure du travailleur englobant le militaire et l'industriel), ouvrage qui allait connaître une vaste audience et devenir rapidement pour les Allemands un véritable programme politique...

De même l'Union de la Gauche sera un leurre dans la mesure où elle s'est entêtée jusqu'ici, à ce que selon l'expression du général Cluseret, « l'armée demeure une inconnue dans l'équation sociale ». Elle n'a été forte en somme que de son silence sur la question militaire et il est inévitable qu'elle se défasse autour du problème de la Défense nationale, que s'affrontent des communistes acquis depuis toujours au modèle marxiste de prolétarianisation

militaire et des radicaux et socialistes qui, depuis Mai 1968, investissent dans un socialisme à « visage humain », apte à rassembler un électorat nouveau et quelque peu dépolitisé. C'est sous les auspices des généraux portugais du M.F.A. que fut annoncée « la fin de la dictature du prolétariat » en Europe du Sud. Il ne faut pas voir là, comme le prétendra plus tard Georges Marchais, une bonne nouvelle, un assouplissement de la volonté idéologique, « le mot dictature ayant à l'oreille une résonance désagréable depuis l'expérience fasciste ». On ne peut taxer en effet d'humanisme exagéré les chefs militaires portugais revenus au pays après une longue et sanglante campagne de répression coloniale. En fait, avec ces généraux marxistes que courtise Cunhal, la dictature du prolétariat reprend son sens militaire initial et ils constatent en techniciens de la guerre que les temps s'achèvent où l'énergie cinétique du prolétariat dominait la vie politique après avoir dominé le champ de bataille, ces temps où, selon Lénine, la classe ouvrière se trouvait brusquement entourée d'attentions et de sollicitations par les capitalistes eux-mêmes. Désormais, le corps animal du prolétaire est dévalué comme l'avait été avant lui ceux des autres espèces domestiques. La fin de la dictature du prolétariat n'est que la version communiste des constatations faites par l'armée française, par exemple, supprimant le conseil de révision (loi du 9 juillet 1970), celles faites en 1975 du côté libéral par les membres de la « Commission Trilatérale » sur la crise de la démocratie : « Nous sommes arrivés à reconnaître que s'il y a des limites potentiellement désirables à la croissance économique, il y a aussi des limites potentiellement désirables à l'extension indéfinie de la démocratie. » La crise des démocraties libérales, c'est la fin d'un type de mobilisation des citoyens, la pseudo-figure historique centrale du producteur-dominant est écartée simultanément par les deux grands blocs idéologiques, le prolétaire/ouvrier proclamé inutilisable en même temps que le consommateur/producteur du monde capitaliste. L'expérience révolutionnaire du M.F.A. était à ce propos exemplaire puisqu'elle prétendait transférer l'ensemble des forces de la gauche portugaise à un autre

niveau, celui d'une « civilisation de l'armée ». Ainsi, en 1975, le capitaine de vaisseau Correia Jesuino, devenu « ministre de la communication sociale » (on songe ici à la prolétarianisation maritime sous Louis XIV par M. de Valbelle ancien capitaine des galères), dépeint les officiers « de gauche » comme des « ethnologues qui étudient un peuple primitif » car, selon lui, l'ensemble du peuple portugais est sous-développé. J.-F. Revel, en rapportant ces propos dans *l'Express* (14 avril 1975), indiquait que le revenu moyen du Portugais étant comparable à celui du Breton ou du Gallois, il ne voyait pas bien où résidait ce sous-développement. Tout ceci est inexplicable en effet à partir de références économiques et si on ne met pas en avant une pensée militaire dromologique en train de remettre en cause la participation de chacun à l'ensemble étatique, de rendre problématique cette participation. De même, si le problème nucléaire, en 1977, tend à faire exploser l'Union de la Gauche, c'est moins à cause d'une question de mégatonnes que d'une question de *vecteurs politiques du nouveau pouvoir* nucléaire. Sans que nous y prenions garde, *l'arme nucléaire a logiquement modifié la constitution politique des Etats dans le monde*. Comme le constate un juriste : « Il faut bien reconnaître que l'arme nucléaire s'est révélée une source de droit constitutionnel en modifiant notre constitution effective. » Là encore, ce n'est pas tant l'explosion finale qui compte dans la dissuasion que des questions comme celles posées par les articles 5 et 15 de la Constitution française de 1958 au décideur solitaire qu'est devenu le chef de l'Etat et des Armées, le président de la République, garant de l'intégrité du territoire national. La vitesse de la décision politique dépend de la sophistication des vecteurs : comment transporter la bombe ? à quelle vitesse ? La bombe est politique, se plaît-on à répéter, elle l'est non par une explosion qui ne devrait pas se produire, mais parce qu'elle est l'ultime forme de la voirie militaire.

La bourgeoisie politique, comme les partis « révolutionnaires », anesthésiés par une longue période de coexistence, de plein emploi, par l'euphorie d'une croissance continue, sont en train de vérifier en Europe,

« qu'on peut tout faire avec une baïonnette sauf s'asseoir dessus ». La révolution prolétarienne passe *obligatoirement* désormais par les révolutions de l'institution militaire au sein de l'appareil constitutionnel d'Etat et, en effet, les principaux acteurs qui ont pris l'initiative ces dernières années ne sont plus les grands partis politiques mais l'armée, les syndicats et même les syndicats dans l'armée. Il est utile de remarquer ici le caractère anational de ces événements, car si la C.F.D.T. s'est lancée dans le soutien au syndicalisme militaire, proposant des « Etats-Généraux du soldat », aux Etats-Unis, la fameuse centrale A.F.L.-C.I.O. s'est déclarée au même moment disposée à prendre sous son aile les syndicats de soldats. Il se passe ici quelque chose de fondamental que personne ne signale clairement : un dialogue apartidaire est en train de se créer entre les forces de travail et la classe militaire dans le monde et, à court terme, une « latinisation » de l'Europe assez comparable à celle du continent sud-américain. Si le général Vargas Prieto, « considéré comme l'un des chefs les plus capables et les plus progressistes de l'armée péruvienne (*Le Monde*, 4 novembre 1975), déclare dans une interview récente que « l'avant-garde authentique de la révolution péruvienne est constituée par ses forces armées, racine et essence institutionnelle du peuple parce qu'elles y sont nées », nous devons comprendre qu'il s'agit là d'un retour à une situation bien antérieure au marxisme politique, à une négation de l'Etat-polis par les forces révolutionnaires prolétariennes. *Le Monde* annonçait au mois d'août 1977, que le général Pinochet avait supprimé la DINA, sa police politique au profit de la police militaire. Les choses se simplifient... C'est vraiment la fin de l'Etat de démocratie raisonnable qui s'enclenche dans un processus apartidaire où les syndicats et les groupes les plus disparates, les moins « socialisés », sont appelés à jouer le premier rôle. Nous allons vers l'éclatement des systèmes de production nationaux comme vers l'indivision syndicale, telle qu'elle existe aux Etats-Unis par exemple, le travail humain dépendant moins de la productivité que du jeu des intérêts sur le marché de la main-d'œuvre, ceci permettant avec la rupture de l'unité

d'action politique toutes les manœuvres imaginables les plus dispersées, les plus sauvages, au niveau justement de la survie même des vieux Etats politiques. La fin de la démocratie au Chili a été ainsi prévue et orchestrée par la C.I.A. et l'action exercée sur le système de voirie par les syndicats des transporteurs, les télécommunications, etc. Mais que doit-on penser de la situation de faillite des vieilles forteresses urbaines, de la place de New York, de celle de Montréal. Le jeu syndical, relayé par celui des associations criminelles, tendent à y supplanter complètement l'administration et les services du vieil employeur bourgeois, l'ordre dans le Bronx, règne grâce à la Maffia qui elle-même s'internationalise, visant cette fois une collaboration sans intermédiaires avec la classe militaire comme l'a révélé un récent scandale, mettant en cause les relations existant entre des généraux israéliens et des membres du gangstérisme international. Loin d'un jeu politico-militaire qui se déterritorialise, se désintéressant de toute forme de fixation sédentaire nationale ou autres, les gagne-petit du crime comme les grandes associations criminelles voient leur artisanat local singulièrement revalorisé ; la classe militaire, séparée de plus en plus de son partenaire bourgeois, abandonne la rue, la route, ces vecteurs démodés, aux petites et moyennes entreprises du racket à la protection. Les syndicats municipaux tendent à New York à remplacer l'activité productrice de leurs membres par la simple gestion de la crise en devenant administrateurs et banquiers. En Italie, assassinats, enlèvements, crimes et délits se multiplient, les intérêts financiers se confondent avec ceux d'une multitude de groupuscules, dits révolutionnaires, la justice est en crise, on parle de libération des peuples et on soutire des milliards, l'opinion s'indigne de l'amalgame, mais cette puissance criminelle qui monte de la masse n'est vraiment qu'une *revendication politique* retournant à l'incontrôlé parce que la vieille éthologie nationale — les idéaux sociaux — est devenue subalterne et ne mobilise plus.

On peut donc interpréter les visites inattendues des leaders politiques comme MM. Marchais ou Chevènement aux travailleurs dans leurs bureaux et leurs usines,

non comme une provocation au patronat ou au pouvoir, mais bien comme les tentatives inavouées de reprise en main de la base par les représentants d'idéologies révolutionnaires dévaluées. Tandis qu'au Portugal, le Parti communiste échouait totalement dans ses tentatives opportunistes auprès des maîtres militaires, le P.C. français, un moment hésitant, semblait se rapprocher des courageuses solutions italiennes de M. Berlinguer dont le fameux « compromis historique » n'a en réalité que le sens désespéré d'une ultime union des partis traditionnels devant la menace de disparition pure et simple qui pèse sur eux de l'intérieur comme de l'extérieur.

Tandis que l'on tente de tenir les masses dans des convictions stratégiques et sociales dépassées, en France, l'armée disperse déjà son personnel aux points clés des activités civiles et double la police dans ses tâches de voirie. Le travail du prolétaire/militaire, c'est désormais la police, des routes ou des aéroports, le ramassage des ordures sur la voie publique (là où se sont ridiculisés des hommes politiques comme le démocrate Abraham Beame, le « petit » maire de New York), et aussi les télécommunications et le secourisme, certaines opérations de prestige comme la lutte contre la pollution, des campagnes pour la défense des sites archéologiques ou les recherches sur le cancer, l'organisation de nombreuses manifestations sportives et culturelles (c'est la Fête aux Tuileries, l'armée au Salon de l'Enfance), d'importantes entreprises internationales, sauvetage d'enfants au Biafra, antennes chirurgicales dans des zones dévastées par des cataclysmes naturels... voire à Entebbe le « sauvetage » d'un groupe d'otages. Dans un univers social insécurisant, des sociétés humaines abondamment décrites et montrées comme criminelles, l'armée paraît une force de protection, un refuge en face du déballage des entreprises subversives. L'armée continue de s'amuser énormément du manque d'information et d'analyse des « anti-militaristes », analyse statique en face de leur puissance dynamique.

La réponse aux fêtes écologiques du Larzac, à la tragédie de Malville, c'est *l'opération Déméter* « du nom de la divinité grecque qui personnifiait la Terre ». Pour-

quoi donc faut-il qu'ils aient appelé ça Déméter, qu'ils se soient présentés en occupants et dominateurs de la planète Terre, qu'ils aient violé et endommagé les champs ? si ce n'est parce que l'opération Larzac, le plus inconsciemment du monde, avait prétendu les frustrer de leur fonction principale, le pouvoir/envahir ? Pourquoi faut-il qu'à ce moment, les « amis de la terre » aient perdu le contact avec elle et n'aient justement pas manifesté leur résistance ? N'importe comment, la terminologie utilisée par Jacques Isnard dans *le Monde* du 9 septembre 1977 laisse rêveur : « Entre la fin des moissons et l'ouverture de la chasse, l'armée *de terre* a organisé aux confins de la Beauce et du Perche sa première vraie manœuvre *en terrain libre*, c'est-à-dire *en dehors des routes et des chemins* dans une région de 2 000 kilomètres carrés de terres de culture et de prairies. » Ils ont réalisé en Beauce une « manœuvre-spectacle », pour entretenir les *relations de bon voisinage de l'armée avec les populations civiles*. Les agriculteurs, qui se souviennent de l'aide apportée par l'armée l'année dernière lors de la grande sécheresse, ont accepté, semble-t-il, sans trop de grogne l'exercice Déméter... La déesse Déméter est avec nous, reconnaît le colonel de Rochegonde qui commande la deuxième brigade motorisée. Tandis qu'un autre colonel affirme : « Nous ne sommes que les *gérants* de la Sécurité nationale et, à ce titre, nous devons rendre des comptes. » « L'armée profite de ces manœuvres en terrain libre pour mener par exemple la reconnaissance offensive d'une brigade à 50 kilomètres de sa base de départ avec des opérations *de relations publiques* dans le département d'Eure-et-Loir. » On n'enferme pas les dromocrates dans les goulags ou les camps, même ceux du Larzac.

L'institut des Hautes Etudes de Défense nationale a mis six mois à mettre sur pied avec des spécialistes de la publicité, une campagne de trois ans (coût 60 millions de francs), destinée à sensibiliser le public à la notion de défense et de protection, tous les moyens d'information étant sollicités pour changer l'image de marque de l'armée (*Le Monde*, 9 mai 1975).

M. Joël le Theule, député U.D.R., rapporteur spécial

de la commission des Finances, peut donc s'inquiéter légitimement dans sa note d'information sur « la programmation militaire pour 1977/1982, », de « l'absence de renseignements chiffrés sur l'emploi des crédits », *ce flou* ne permettant pas d'apprécier les inflexions de notre politique de défense... L'armée tient à retrouver son autonomie d'action, à se redéfinir elle-même *comme service public capable d'assumer dans l'ordre et la sécurité* le plus grand nombre, voire la totalité des tâches de défense civiles et militaires, doublant ici encore l'entreprise communale et industrielle de ses initiatives parallèles. On discerne donc à quel point le syndicalisme militaire prôné par la Ligue Communiste, le P.S.U. ou la C.F.D.T. au nom de revendications dérisoires, entre finalement dans le projet social de l'armée. Il est d'ailleurs révélateur de voir se constituer la première section syndicale au 19^e Génie, montrant ainsi que ce corps demeure toujours à l'avant-garde de la pensée révolutionnaire militaire !

Balzac, se rendant après 1830 sur le champ de bataille de Wagram dans le *but d'étendre son analyse sociale*, se posait déjà *la question du véritable territoire de l'historialité*, ce théâtre stratégique qui, grâce au progrès des média (l'utilisation du télégraphe par exemple), était brusquement devenu global, les événements extérieurs et intérieurs pouvant désormais réagir quasi instantanément l'un sur l'autre. A cette contrainte temporelle venue du champ de bataille avait répondu la création de la nouvelle « police secrète », qu'il considère comme la révolution sociale la plus importante de son temps, ce moment où, après la longue période de répression ostensible et sanglante exercée contre les populations civiles par « l'armée de l'intérieur » de la Révolution, la violence militaire cesse d'être forcément repérable de loin, à l'uniforme, pour venir reposer sur des systèmes affinis de surveillance et de délation. Ces premiers travaux de pénétration, « d'envahissement » clandestin du corps social avaient, nous l'avons vu, un but précis : l'exploitation par ses forces armées du potentiel brut de la nation (ses capacités industrielles, économiques, démographiques, culturelles, scientifiques, politiques, morales...) et, depuis, la

pénétration sociale est liée à l'évolution foudroyante des techniques de pénétration militaire, chaque avancée véhiculaire abroge une différence entre armée et civilisation.

Le fascisme, se définissant lui-même en Allemagne comme *Ostkolonisation*, c'est-à-dire instauration d'une situation coloniale sur le continent européen, prétendant y subvertir les ensembles sociaux-politiques existant, nous révèle en fait le grand mouvement d'aller et retour du totalitarisme dromocratique entre métropoles et colonies qui, esquissé pendant l'effort logistique sans précédent de la Première Guerre mondiale, va réaliser autour des années 20 la singulière unité de la civilisation occidentale, « cette incorporation de l'action coloniale à la vie nationale comme solution aux graves problèmes que l'évolution de l'humanité imposera demain au monde », déclarait en 1921 M. Albert Sarraut, ministre français des Colonies. Il est plus utile sans doute pour comprendre la société dromocratique et son établissement de relire *le code noir* du pacte colonial que tout autre ouvrage à prétention sociologique. « Il ne faut pas, écrivait Colbert, que se constitue aux colonies une civilisation *constante...* », ancienne législation qui subsistera dans nos colonies jusqu'en 1848 et déclarait le nègre *meuble* — l'esclave noir est d'abord un *bien susceptible d'être déplacé*, son existence légale est uniquement fonction de sa qualité meuble, du transport dont il est l'objet. La vogue du jazz négro-américain après 1914, cette gesticulation forcenée que révèle le premier film parlant américain colorant le visage d'une vedette blanche et la pliant au rythme de l'esclave meuble, donne à réfléchir sur la culture aujourd'hui dominante de ce pays, à la réflexion profonde de Baldwin : « Demain, vous serez tous des nègres ! » En fait, dès l'origine, il n'y a pas dans le système américain de commune mesure entre la valeur des messages délivrés et la mise en œuvre nécessaire à leur transmission. Plus que le contenu du message, les moyens de sa médiatisation apparaissent des instruments de première nécessité aux Etats-Unis d'abord dans leur relation maritime à l'Europe métropolitaine, à l'Afrique pourvoyeuse de main-d'œuvre ensuite pour la constitution d'un certain centra-

lisme d'Etat sur un immense territoire où pour gouverner il faut d'abord pénétrer puis communiquer. Les média sont les instruments privilégiés de l'Union, ils sont seuls capables de contrôler le chaos social de la panhumanité américaine, les garants d'une certaine cohésion civique et donc de la sécurité civile elle-même. Inversement, comme dans le modèle colonial antique, la démocratie américaine ne fera pas de réels efforts pour l'intégration des ethnies, des factions, à une civilisation constante, à un mode de vie sociale vraiment communautaire car c'est la ségrégation qui justifie l'hégémonie du système des média sur laquelle repose la nature de l'autorité de l'Etat américain. C'est l'une des raisons du vieux racisme et de sa survivance chez les *bons citoyens* de la libre Amérique et l'on remarquera aussi que les grands bouleversements intérieurs ou extérieurs des Etats-Unis seront liés directement à des événements dromologiques, aux techniques mêmes de pénétration et de transmission, du message radio retardé de Pearl-Harbour à l'affaire des micros du Watergate ou à l'assassinat de Kennedy : on pourrait dresser la nomenclature. *Citizen Kane*, le produit le plus accompli de la culture civique américaine (baptisée à posteriori pop-culture !), c'est moins William Randolph Hearst, le magnat de la presse qui servit de modèle à Orson Welles, que Howard Hughes, le citoyen invisible. Hearst, lui, délivrait encore une information, Hughes s'est contenté de spéculer indifféremment sur tout ce qui la délivre. Il est à lui seul la critique la plus radicale des théories mondialistes de Fuller ou de Mac Luhan. Cet homme, entièrement désocialisé et disparu de la terre qui nourrit la peur sanitaire du contact humain, que l'haleine de ses rares visiteurs effraie, ne s'occupe pourtant que de média, de l'aéro-spatiale au cinéma, du pétrole aux terrains d'aviation, des salles de jeu au star-system, du dessin du soutien-gorge de Jane Russel à celui d'un bombardier, son existence prend valeur d'exemple. Hughes n'a d'intérêt que pour ce qui transite, sa vie rebondit d'un vecteur à l'autre comme depuis deux cents ans la puissance de cette nation américaine qu'il adore, rien d'autre ne vient intéresser sa sensibilité. Il vient de mourir en plein ciel, en avion.

De même, les méthodes commerciales américaines triomphèrent en Europe en 1914 à la faveur des dimensions logistiques imprévues prises par le conflit, les Etats-Unis devaient remporter là une des premières guerres du pétrole mettant le marché français entre les mains de la Standard Oil, acculant notre armée qui était partie au combat avec quatre cent wagons citernes alors que les Américains en possédaient plus de vingt mille. Encore une fois ce n'était pas l'objet de la consommation, mais son vecteur de délivrance qui avait créé le marché !

La paix revenue, il est intéressant de noter le recul des Américains sur le marché européen et notamment en France où leurs firmes s'avèrent incapables d'implanter sérieusement leurs produits, « commettant de grossières erreurs de psychologie dans leurs campagnes publicitaires ». En clair, la culture européenne résiste encore victorieusement à l'emprise culturelle des Etats-Unis. On verra les gouvernements totalitaires essayer d'installer des vecteurs comparables, mais empêtrés trop souvent dans la culture élitique et habitués à donner l'importance au message plus qu'à son véhicule, ils parviendront difficilement au travers des propagandes idéologiques à la parfaite efficacité logistique du « raccourci » patriotique américain. Plus tard, après la guerre totale, c'est-à-dire après la destruction extensive de l'identité des nations européennes (la guerre totale étant comme la guerre coloniale, une entreprise d'anéantissement des civilisations constantes), c'est l'évacuation vers l'Europe des stocks américains. Mais, là encore, nous n'avons pas analysé cet afflux d'instruments et d'objets débarqués par les *liberty-ship*, nous avons encore besoin de charger de significations esthétiques, fonctionnelles ou autres, le monde des voitures géantes, la pléthore des objets ménagers dans les cuisines rutilantes où, justement, on ne prépare aucun repas se contentant de sandwiches et de boîtes, tout ce spectacle d'une « objectivité sans pensée qui rend le concept même de conscience sans valeur », parasitage clandestin de la totalité des vecteurs ordinaires de l'art d'échanger et de communiquer, par des codes techniques résultant directement des systèmes de production.

Techniques du corps et de l'âme se retrouvent donc étrangement sophistiquées dans la pop'culture américaine. Le corps sans âme est, nous l'avons vu, un corps assisté par les prothèses techniques et, à propos des Etats-Unis, il est bon de ne pas oublier l'étymologie du mot « confort », du vieux français « assistance », la référence au vieux bestiaire social des corps saisis en marche, lâchés en route. Déclenchée dès les années 20, la dé-neutralisation des média¹ ouvre la voie à ce qu'on a appelé « la guerre du marché domestique », campagne idéologique massive s'adressant directement au puzzle familial qu'elle prétend pouvoir rassembler et même réinventer en temps que « réceptacle infini des marchandises de consommation » et qui deviendra très vite une véritable domestication animale du citoyen américain. Fait significatif, le gouvernement des Etats-Unis ne jugera pas nécessaire d'instaurer sur son propre territoire un véritable régime d'assistance sociale, on est en effet convaincu à l'époque que la promotion de la civilisation du *confort*, paternaliste et humanitaire, devrait parfaitement remplacer l'aide sociale grâce à *l'assistance technique des corps*, allant du robot ménager au psychiatre d'entreprise ou au dernier modèle de véhicule, un peu comme aujourd'hui dans ce pays sévit un goût romanesque pour les corps bioniques renouvelé du futurisme fasciste, corps humains dont certains organes sont remplacés par des greffes technologiques, permettant à ces nouveaux héros de la science chirurgicale des exploits physiques surhumains. Mais à la politique du confort a succédé celle *du standing*, chacun brusquement se trouvait en butte au contrôle de ses voisins, à la comparaison avec le portrait-robot du consommateur américain idéal, modèle de civisme, dont les gestes, les manies, les attitudes devant la vie étaient désormais diffusés sans relâche par la radio, la presse, la télévision et le cinéma, submergés de spots publicitaires. Au plan politique, c'est le temps du mac-carthysme, des

1. D. Crivelli, *La fin de la crise*, éditions Bossard, 1932. Culture proto-pop et culture européenne.

listes noires, des chasses aux sorcières anti-américaines, des procès aux intellectuels et aux artistes désignés encore dans le rapport de la Trilatérale de 1975 comme dangereux pour la démocratie par leur aptitude à constituer des marges démobilisées et irrécupérables.

En fait, la sécurité (sociale) à l'américaine implique le sous-développement culturel de la population. Il est remarquable de voir les Etats démocratiques modernes se vanter de reposer sur les *majorités silencieuses*, à sa manière, le silence du peuple américain est devenu aussi oppressant que celui du peuple russe, le standing, un pas vers l'invention du prolétaire-policier.

La hiérarchie des hautes vitesses de pénétration et d'assaut a fait et défait le spectre du prolétaire comme dans un fondu-enchaîné, cette mutation qui commence avec la répartition sociale si claire commandée par la Convention, puis ce regard plus trouble de Marx et de Engels, ne parvenant pas à discerner la figure mythique du Travailleur, même dans ce gisement si riche de la prolétarisation industrielle qu'est l'Angleterre du XIX^e siècle. Engels ne peut découvrir son *specimen*, son néanderthal de l'évolution historique²... et c'est seulement en juin 1848 que l'image se forme enfin, dans les rues de Paris, sur un théâtre de guerre civile « aussi peuplé que celui de la bataille de Leipzig » et où trente à quarante mille ouvriers sont lancés au combat. Comme le processus révolutionnaire de prolétarisation du travail naît de la guerre de masse et de mouvement, le mythe de « l'ouvrier de la métaphysique » (image biblique de la première douleur de l'homme maudit par Dieu et maudis-

2. « Aurais-je pu m'imaginer cependant que cette évolution historique absolument nécessaire dans des conditions déterminées constituait un *recul* du progrès et *fabriquait* des hommes en dessous des sauvages... » Engels, *La nouvelle gazette rhénane*.

sant et tuant à son tour pour le remplacer dans son œuvre de création), *prend corps* lui aussi sur les grands champs de bataille de la guerre industrielle. Teilhard de Chardin, par exemple, croit comme la plupart de ses contemporains que la guerre est l'un des principaux ferments du progrès technique, mais c'est sur le vif qu'il est saisi par l'idée de « l'homme inachevé », lors de cette « inoubliable expérience du front », écrit-il en 1917 et en 1945, à la fin de la guerre totale, il note : « La guerre est un *phénomène organique d'anthropogénèse* que le christianisme ne peut pas plus supprimer que la mort. » Il retrouve le ton de Tacite pour redouter cette Paix des nations qui recouvrira le monde de « la croûte des banalités, du voile de la monotonie ». (*La nostalgie du front*, 1917.) « Quelque chose comme une lumière s'éteindra sur la terre. » La *démobilisation* sera pour le membre de la « Croisière Jaune » (cette épopée de l'assaut automobile), *l'immobilisation* dans l'anti-révolution-évolution, alors que la lente préparation de la guerre nécessite des mois et même des années, l'assaut décisif dure seulement une heure voire quelques minutes. Il y a quelque chose dans le regard évolutionnaire-révolutionnaire sur les corps engagés dans le cinétisme historique qui demeure de cette homosexualité fatale des généraux antiques, des despotes éclairés, des sultans, faisant inlassablement répéter leurs manœuvres à ces « milices fort plaisantes à voir pour ceux qui n'étaient pas destinés à recevoir leurs coups ³ » ; tous sont saisis d'un désir immodéré pour la chair soumise du prolétaire/soldat cette masse puissante de « machines mobiles... obéissant aveuglément aux impulsions de leurs conducteurs » (Babeuf), les forces de travail militaires ne sont plus contraintes à se vendre mais à se donner à l'entrepreneur de guerre, elles lui sont ce que la femme puis la monture étaient au cavalier dans la bataille, l'aidant à se porter en avant, mourant sous lui ou provoquant sa mort. Alexandre n'est rien sans l'humeur de

3. Lettre à Charles Quint de l'ambassadeur Ghislain de Busbecq.

Bucéphale, Richard III à Bosworth perd en même temps que son cheval, la vie... et son royaume... le prolétariat militaire puis ouvrier, cinétique, infini et renaissant prolifiquement de lui-même, emporte dans l'espace et le temps le guide historique qui le chevauche, le dirige et inspire ses mouvements et qui est aussi un chef de guerre... Lénine, Trotsky, Staline, Mao. La figure révolutionnaire du travailleur, moins dessinée par le système industriel que par le système militaire, comble en somme une disparité cinétique entre guerre lente et guerre rapide, le « A toute vapeur à travers la boue » du nihiliste Netchaïev, apôtre de la guerre terroriste systématisée, n'est pas une figure de rhétorique mais une proposition technique sérieuse : pallier la distorsion née de la brièveté obligatoire de l'assaut destructif par une accélération du rythme des agressions, l'évolution historique est alors maintenue en mouvement littéralement *par un moteur à explosions !*

Le fascisme allemand aura les mêmes préoccupations, chez Heidegger cela devient « die totale Mobil-Machung », « stade ultime de la volonté de puissance et réalisation de l'essence de la technique : le nihilisme », le prolétaire/soldat pourra dans la non-guerre poursuivre sa tâche révolutionnaire, l'assaut, devenu agression contre la nature, c'est la pandestruction du monde (Bakounine), les grands chantiers géo-politiques qui consacrent la terre à la guerre, conservant à l'ouvrier de la métaphysique sa *figure visible* ou la lui donnant en l'éduquant. Dans la pratique, cela commence par une sorte d'assistance humanitaire aux chômeurs allemands puis un service volontaire auquel un Heidegger appellera les intellectuels « service du travail, du savoir et des armes » et cela deviendra le déroulement exemplaire de l'histoire des camps qui, en 1926, reçoivent ces premiers volontaires, mêlant de la manière la plus émouvante ouvriers, paysans et étudiants. L'ensemble pouvait passer pour extrêmement libéral à un moment où, partout dans le monde occidental, se faisait sentir un besoin angoissant de main-d'œuvre, exigence insatiable de la guerre industrielle oubliée aujourd'hui après si peu d'années et qui rend simultanée la mise au travail des

populations et leur domestication par des bureaucraties d'Etat para-militaires, en Europe, Outre-Atlantique et Outre-Mer (Le Bureau International du Travail à Genève gère d'ailleurs entre les deux guerres l'ensemble des problèmes de la main-d'œuvre dans le monde) ; au « forcing » américain, répond aux colonies le smotig, l'organisation du travail pénal... tandis qu'en Bulgarie, par exemple, le travail civil est rendu obligatoire dès 1920 pour les deux sexes sous une direction générale rattachée au ministère des Travaux Publics, mais les prestataires sont employés essentiellement à la construction d'ouvrages commandés par le ministère de la Guerre : voies stratégiques, voies ferrées, aéroports, usines. Le projet fasciste n'est finalement lui aussi qu'une sorte de compromis intervenant dans le conflit qui de longue date oppose au sein de l'Etat, l'aristocratie, la classe militaire et la classe bourgeoise, se disputant mutuellement leur prolétariat.

En Allemagne, le service du travail sera rendu obligatoire en 1928, ceux qui tentent de s'y soustraire deviennent objet de mépris, d'exclusion sociale, de délation, comme précédemment le déserteur ou l'embusqué du temps de guerre. En 1934, les camps de travail entièrement normalisés deviennent des camps de détention et ils pourront être transformés en camps de concentration, en camps de la mort, au milieu de l'indifférence générale, sans même que l'on retire de leur fronton la devise originelle « Arbeit macht frei »... Le glissement est en fait tout naturel, la chair du prolétaire-ouvrier n'est pas différente de celle du prolétaire-militaire, comme l'a écrit Clausewitz : « La mise en exploitation du soldat est comme celle des autres mines. »

De leur côté, les pays communistes réalisaient ostensiblement, au moment où il le formulait, le vœu de Teilhard de Chardin, die Totale Mobil-Machung : c'est davantage que la suppression de la classe bourgeoise, la disparition de son prolétariat-productif. En Chine, depuis 1964, le slogan révolutionnaire était « Prendre modèle sur l'armée » et c'est le peuple entier qui était astreint au port d'un uniforme semblable sorte de tenue ambiguë et asexuée du travailleur-soldat, tandis qu'en France, inver-

sement, le soldat était appelé à revêtir de plus en plus fréquemment, même lors des défilés officiels, le treillis, la tenue de l'ouvrier.

Toute grandeur est dans l'assaut ! traduction abusive de Platon ou paraphrase du forcing américain ? ⁴, le fascisme n'a été totalitaire que dans la mesure où il s'est voulu intégralement dromocrate : « l'espace vital » n'est qu'une disparition de la géographie de l'Europe, devenue une aire, un désert sans qualité tendu à l'expansivité d'une organisation « sociale » entièrement fonctionnalisée par la hiérarchie de la vitesse, cette hiérarchie qui avait fait le National Socialisme sur le pavé de Berlin avant de retourner avec la guerre totale à ses origines culturelles élitiques. Dès l'origine, le corps superbe de l'Homme d'Assaut, de l'Aryen blond et naturiste est volontiers exhibé par la propagande nazie. Ce que le stade de Berlin met en scène dans la célébration de la liturgie olympique, c'est très précisément une hiérarchie des corps dans l'ordre des vitesses de pénétration, le corps sportif est un corps prytanique lui-même projectile ou projetant, l'excitation du record de vitesse ou de distance c'est celle de l'assaut, le principe même de la performance sportive, ce *compte à rebours dans le temps et l'espace* n'est que la théâtralisation de la course vers sa « grandeur absolue », de cette charge militaire qui commence par une marche lente et géométrique, se poursuit par une accélération de plus en plus puissante du corps destinée à donner l'élan final.

Avec la guerre totale, la « totale mobil-machung » prend tout son sens, il n'y a plus de commune mesure sociale entre le corps triomphant du prolétaire/soldat, être supérieur qui selon la vieille expression anglaise possède « la magnificence du déplacement », ce soldat allemand qui fonce à toute allure dans les étendues sans limite de la steppe ou du désert et le corps du prolétaire/

4. « Toute grande entreprise est hasardeuse », formule que Heidegger transforme à la veille de la guerre totale par une traduction moins abusive qu'il n'y paraît en « Toute grandeur est dans l'assaut ».

ouvrier chargé de soutenir l'effort logistique. Masse des réformés, des assignés à résidence, des prisonniers et déportés internés des camps, corps incapables, interlopes...

Pour le fasciste italien passant directement du record sportif à la guerre absolue, la griserie du corps-vitesse est totale, c'est la « Poésie du bombardier » de Mussolini ; pour Marinetti après d'Annunzio, le « dandy-guerrier » est le « seul sujet capable, *survivant* et savourant dans le combat la puissance du rêve métallique du corps humain », l'accouplement avec un matériel technique guère plus encombrant que le cheval, l'ancien véhicule métabolique des élites guerrières : vedettes rapides ou « torpilles » chevauchées sous la mer par des hommes-grenouilles aristocrates en quête de la flotte anglaise. Les kamikaze japonais achèveront dans l'espace ce rêve synergique de l'élite militaire en se désintégrant volontairement avec leur arme-véhicule en apothéose pyrotechnique car l'ultime métaphore du corps-vitesse c'est sa disparition finale dans les flammes de l'explosion. *Voir renaître le fascisme*, telle est la crainte manifestée par beaucoup après la révélation des crimes perpétrés contre *l'humanité* par les nazis. Quoi qu'on fasse, le fascisme n'étant jamais mort, il n'a pas à renaître, non pour de petites histoires sadicomuséographiques et commerciales mais bien parce qu'il a représenté l'une des révolutions culturelle, politique et sociale les plus accomplies de l'Occident dromocrate au même titre que les empires de la mer ou l'établissement colonial et il a certainement moins à craindre de « l'avenir » qu'un communisme qui n'a plus de marxiste que le nom et pour qui la fin de la dictature du prolétariat a été l'aveu de sa faillite historique.

Le fascisme est vivant parce que la guerre totale puis la paix totale ont engagé les états-majors des grands corps nationaux (les armées, les forces de production) dans un nouveau processus spatio-temporel, l'univers historique dans un monde kantien, le problème n'étant plus celui d'une historialité dans le temps (chronologique) ou dans l'espace (géographique) mais dans quel espace-temps ?

Dans un article récent, je mettais en avant la néces-

sité de revoir notre *conception physique de l'histoire*⁵, de l'admettre enfin pour ce qu'elle devient :

« ... ce qui en raccourci fait de la conductibilité de la guerre, ce projet cohérent que l'on profère dans le temps et l'espace et que l'on peut, en le répétant, imposer à l'adversaire, non pas l'instrument mais l'origine d'un langage totalitaire de l'Histoire, l'effort mutuel des Etats européens puis du monde vers l'essence absolue de la guerre (la vitesse) prenant de ce fait le sens de la prise du pouvoir absolu de l'intelligence militaire occidentale sur l'histoire universelle. L'histoire pure ne serait plus alors que la traduction de la pure avance stratégique sur le terrain, sa puissance serait de précéder et d'être finale et l'historien n'aurait été qu'un *capitaine de la guerre du temps*. »

5. Paul Virilio, « La guerre pure », *Critique*, octobre 1975.

une sécurité consommée

« La sécurité ne se divise pas. »

M. PONIATOWSKI, 4 mars 1976.

« La révolution va plus vite que le peuple », déclarait au début des événements portugais, le général-président Costa-Gomes.

Comment une telle chose est-elle possible ? Simple-ment parce qu'en fin de compte les prétendues révolutions de l'Occident n'ont jamais été le fait du peuple mais celui de l'institution militaire. Le libéralisme économique n'a été qu'un pluralisme libéral de l'ordre des vitesses de pénétration ; au modèle lourd de la bourgeoisie enclavée, au schéma unique de la pesante mobil-machung marxiste (contrôle planifié ostensible du mouvement des biens, des personnes, des idées), l'Ouest a longtemps opposé la diversité de sa hiérarchie logistique, l'utopie d'une richesse nationale investie dans l'automobile, les voyages, le cinéma, les performances... Un capitalisme devenu celui des jet-sets et des banques d'informations instantanées, toute une *illusion sociale* en réalité subordonnée à la stratégie de guerre froide. Ne nous y trompons pas, drop-out, beat-génération, automobilistes, travailleurs migrants, touristes, champions olympiques,

agents de voyage, etc., les démocraties militaro-industrielles ont su faire indifféremment de toutes les catégories sociales *les soldats inconnus de l'ordre des vitesses*, des vitesses dont l'Etat (Etat-major) contrôle davantage chaque jour la hiérarchie, du piéton à la fusée, du métabolique au technologique. Au cours des années 60, lorsqu'un riche Américain voulait prouver sa réussite sociale, il n'achetait pas « la plus grosse voiture américaine » mais une « petite européenne », plus rapide et non bridée. Réussir, c'est accéder à la puissance d'une vitesse plus grande, avoir l'impression d'échapper à l'unanimité du dressage civique. Depuis la guerre totale, il n'y a plus à proprement parler de guerres étrangères, extérieures, comme le disait si bien le maire de Philadelphie au cours d'un été chaud américain : « Maintenant, les frontières passent à l'intérieur des villes », la route, la rue indifféremment, tout participe de l'unique glacis du désert frontalier, le mur de Berlin a bénéficié, cet été 77, des derniers perfectionnements en matière de mines et systèmes audiovisuels, un véritable ravalement ! Après Belfast, Beyrouth nous a montré la vieille cité communale effondrée sous les coups des migrants palestiniens, on a vécu là non plus le vieil état de siège mais une sorte d'état d'urgence permanent et sans objet. Pour survivre dans la ville, il fallait jour après jour se tenir informé par la radio de l'état stratégique de son propre quartier, chacun transformait son automobile en véhicule d'assaut, bourré d'armes afin d'assurer sa liberté de mouvement, non seulement la violence ne se distinguait plus à l'uniforme mais les combattants avaient le visage voilé, comme les auteurs de hold-up, ils ne tenaient pas à être reconnus par d'éventuels voisins ou partenaires sociaux... sorte de retour à un combattant indigène, à la « guerre libre », comme une récupération d'un certain sous-développement technologique des masses en matière d'armements, un nouveau progrès de la désinformation des citoyens, parallèle à la désurbanisation. Lorsque l'Etat américain refuse d'aider New York en crise, que les hôpitaux et les écoles doivent fermer, les aides sociales sont diminuées, la ville n'est plus nettoyée, c'est la dissolution de la cité

dans sa propre banlieue, la future auto-gestion populaire de la peur civile... la guerre populaire avait largement contribué à faire des modes de survie sur le champ de bataille, un mode d'existence. L'Etat moderne reprend la formule à son compte dans sa nouvelle révolution logistique : lorsque le roi du Maroc décide à l'automne 1975 de récupérer le Sahara espagnol, il n'y envoie pas ses armées mais y lance des « marcheurs de la paix », masse misérable ramassée dans les villes et jetées sans armes dans le désert en avant-garde des blindés marocains... comme si, après tout, sur le terrain, il s'agissait plus désormais d'une histoire écologique à régler entre civils qu'entre militaires. Avec le problème palestinien, la guerre populaire avait brusquement pris une allure mondialiste ; en effet, la tactique qui consiste à embrasser de manière diffuse les territoires les plus étendus pour échapper aux puissants noyaux de la répression militaire, ne pouvait avoir pour eux aucun sens, puisque la cause même de leur lutte était justement la privation de territoire géographique. Ils ne tardèrent donc pas à s'installer littéralement dans les fuseaux horaires des aéroports mondiaux ; les nouveaux combattants inconnus, venus de nulle part et ne trouvant plus de terrain stratégique, se battent dans le temps stratégique dans la relativité du temps de transport. Comme il n'y a pas de route qui ne soit finalement stratégique, il n'y a plus dès lors à proprement parler d'aviation civile et il est naturel que des supersoniques comme le S.S.T. américain ou plus récemment le Concorde soient l'objet d'interdiction et de vives polémiques, leurs hautes performances sont militairement peu supportables et reproduisent dans les vecteurs du statu-quo nucléaire, le phénomène de l'assaut automobile des années 20 dans les rues de la cité bourgeoise.

Le 4 mars 1976, M. Michel Poniatowski, alors ministre de l'Intérieur, déclarait : « La sécurité ne se divise pas ! » ; mais pour être plus exact, il aurait dû dire : Désormais, la sécurité ne se divise plus. Comme le déclarait trois mois plus tard le président Giscard d'Estaing dans un discours fait à l'Ecole Militaire : « Nous avons besoin à côté des moyens suprêmes de notre sécurité,

d'une sorte de présence de sécurité, c'est-à-dire *d'avoir un corps social organisé en fonction de ce besoin de sécurité*. » Peu après, M. Olivier Stirn, secrétaire d'Etat aux D.O.M.-T.O.M., affirmait au Conseil des ministres du 25 août : « L'évacuation des habitants de l'île de Basse-Terre, menacée par l'éruption du volcan de la Soufrière, a démontré les possibilités de réaction impromptue de la société libérale. » On l'a vu ensuite, la protection civile et sociale dans ce genre d'affaires n'est plus contemporaine de la catastrophe, elle la précède et au besoin, elle l'invente¹.

En fait, cette manipulation délibérément terroriste du besoin de sécurité par le pouvoir répond parfaitement à l'ensemble des questions inédites posées aux démocraties par l'évolution de la stratégie nucléaire — le nouvel isolationnisme de l'Etat nucléaire qui, aux Etats-Unis, par exemple, est en train de renouveler totalement la stratégie politique sur le terrain. Recréer l'*Union* par une nouvelle unanimité du besoin, comme il y a eu création fantasmagique par les mass-média, du besoin de la voiture, du frigidaire... il y aura création d'un sentiment commun d'insécurité aboutissant normalement à un nouveau type de consommation, la consommation de la protection, celle-ci prenant progressivement la première place et devenant *l'aboutissement de tout le système des marchandises*. C'est à peu près ce que disait récemment Raymond Aron, lorsqu'il accusait la société libérale de s'être montrée trop longtemps optimiste ! La promotion non divisible du besoin de sécurité compose déjà un nouveau portrait robot du citoyen, non plus celui qui enrichit la nation en consommant, mais celui qui investit d'abord dans la sécurité, gère au mieux sa protection et paie finalement pour moins consommer. Tout ceci est

1. Le ministre devait annoncer aussi joyeusement le 20 novembre 1976 : « La Soufrière c'est fini ! » Selon la presse, cette « éruption avortée » a néanmoins, sans qu'il s'agisse d'un solde définitif, déjà coûté la somme de deux cent millions de francs à la mi-octobre (*France-Soir*).

pourtant moins contradictoire qu'il y paraît, la société capitaliste ayant dès l'origine associé étroitement la politique et la libération de la peur, la sécurité sociale à la consommation et au confort, l'envers du mouvement obligé c'est, nous l'avons vu, l'assistance et c'est à partir de la guerre de mouvement que l'invalidité des corps incapables prend une consistance sociale au travers des revendications du travailleur militaire. Si le Traité de Paix de Versailles se préoccupe d'assistance c'est que la fatalité de la Défense nationale l'exige et impose désormais aux Etats comme partie de la défense générale, une action sociale planifiée. Comme le remarque Gilbert Murry, les premières vraies assistances sociales ne sont pas *neutres* puisqu'elles apparaissent notamment dans le « Parti social français » du colonel de la Roque. Il est bon de le rappeler encore, les promoteurs de la nouvelle « Sécurité sociale » en Grande-Bretagne (Sir Beveridge par exemple en 1942) en avaient fait un objectif de la guerre totale et elle allait d'ailleurs rencontrer sur le continent européen des mouvements similaires d'inspirations fasciste ou pétainiste, le Secours national par exemple. Il est d'ailleurs intéressant d'y noter l'enrôlement de certains membres des forces de délation fascistes dont le personnel était précédemment occupé à des tâches de surveillance et de répression des populations civiles, leur intégration au nouveau personnel de l'aide sociale, un peu comme aujourd'hui on met à profit l'expérience des anciens détenus de droit commun. C'est que les activités de ces techniciens de la normalisation sont inséparables des visées hégémoniques de l'administration d'Etat, les tâches du « travailleur social » se multiplient et se métamorphosent au gré des opportunités. Connu ici et maintenant comme tuteur, animateur, éducateur, etc., il remplit ailleurs d'autres missions : à la décolonisation, les « affaires indigènes » se transforment en « affaires sociales », les troupes coloniales portugaises fondent dans leur propre pays un « ministère des communications sociales » ; quant au général Pinochet, qui n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, il crée tout simplement au Chili, « les affaires civiles » !

Il y a quelques années, en France, les travailleurs sociaux déclaraient en pleine période de prospérité économique : « Nous sommes des travailleurs comme les autres parce que nous sommes des membres réparateurs de l'appareil social-productif. » Après 68, ils se montraient moins affirmatifs : « Les travailleurs sociaux ressentent de façon aiguë l'ambiguïté de la notion de travail social et sont sensibles aux équivoques qu'elle peut contenir. » En fait, dans la nouvelle économie de survie, il n'est plus question de participer à une société d'abondance (plus ou moins futile). M. Berlinguer le déclarait en janvier 1977 : « L'austérité c'est nous qui la voulons pour changer le système et construire *un nouveau modèle de développement*. » Et *bizarrement*, il réfère aussitôt au système des transports, « à la révision du mythe de la voiture individuelle avec la réorganisation des villes. *La solution apportée au problème des transports devrait entraîner une transformation radicale des mécanismes de l'Etat* au travers de la modification de la nature des entreprises ». Ainsi, de toutes parts, le pouvoir véhiculaire de la masse mobile se trouve réprimé et réduit, des restrictions de vitesse ou de carburant à la suppression pure et simple du véhicule individuel, le mythe de la voiture est condamné à disparaître en même temps que celui du travailleur, agent historique central de l'Etat logistique. L'austérité prônée par Enrico Berlinguer a eu, on le sait, des répercussions désastreuses, même au sein du P.C.I., on a multiplié les comparaisons avec le régime spartiate. Mais, sans doute eût-il été plus juste de parler seulement de la fin du système de Lyscurgue, de la décomposition dans l'anomie d'une « société » dont les membres auraient été dressés depuis des siècles, uniquement à « donner l'Assaut » et ne sauraient plus quoi faire de leurs existences lorsque cette occupation leur est brusquement refusée. Retirez à l'Occidental l'auto ou la moto, que lui restera-t-il à faire ? sinon à achever la réalisation de la prophétie de M.I.S. Bloch qui, dès 1897, annonçait : « La guerre étant devenue une sorte de partie nulle dans laquelle aucune des armées n'ayant la possibilité de prendre le dessus, elles resteront face à face, se menaçant

toujours mais incapables de frapper un coup décisif. Voilà l'avenir : pas le combat mais la famine, pas la tuerie mais la banqueroute des nations et l'écroulement de tout système social. » Dans un ensemble dont l'équilibre précaire est menacé par toute initiative inconsidérée, la sécurité est désormais assimilable à l'absence de mouvement, la prolétarianisation étendue de la suppression des volontés à celle des gestes, dont la montée du chômage est la meilleure image et la plus évidente. On redistribue l'œuvre sociale, on met en lumière les performances des handicapés physiques et mentaux, les records aux jeux olympiques des infirmes, on impose la conviction nouvelle que l'impuissance des corps à se mouvoir n'est pas après tout un grave problème. *Bizarrement* encore, l'armée se trouve derrière ces initiatives *philantropiques*, relisons les souvenirs de l'abbé Oziol, ce curé de campagne qui a créé à partir de rien des centres pour les enfants débiles, centres destinés à les arracher aux hôpitaux psychiatriques : « Un visiteur parfois s'étonne d'entendre dire chez nous qu'un de nos enfants est " à l'armée ". Ça ne veut pas dire que notre malheureux petit débile a été enrôlé sous les drapeaux, nous désignons simplement sous ce vocable le bâtiment qui nous a été offert par la Caisse militaire, laquelle nous a par la suite procuré bien d'autres aides. » Et c'est le général Malbec, directeur de cette même caisse nationale militaire, qui lance la terrible formule de ces centres « Du berceau à la tombe ! ». L'armée n'a jamais fait autre chose...

La redistribution de l'aide sociale vise finalement à fonctionnaliser le handicap comme, déjà en 1914, le vieil Etat prussien. L'aide financière prend l'allure d'une rémunération, d'un salaire, au moment où le gouvernement insiste sur les récompenses allouées aux citoyens qui par la délation se comportent en auxiliaires de la police. La sécurité non divisible discerne dans le vieillard aigri et exclus du système économique par la modicité de sa retraite et de son revenu, un dernier prolétaire, une sorte d'attentive sentinelle, immobile au milieu de l'agitation frénétique de l'ensemble social. On commence à croiser dans les rues ces êtres de l'autre monde, personnes âgées

dont le poignet est muni d'un système d'alarme électronique guère plus gros qu'une montre et relié à un centre d'écoute. Gilbert Cotteau est à l'origine de ce type d'actions sociales avec la « Fondation Delta 7 » dont les réalisations sont multiples mais qui, elle aussi, a eu recours pour démarrer à l'aide financière de l'Armée (l'armée de l'air en particulier). Ses bénéficiaires ont été notamment des enfants vietnamiens rendus sourds par les bombardements et qui ont reçu des appareils accoustiques, des vieillards qui, à Poitiers et à Paris, ont reçu gratuitement des postes téléphoniques munis d'un système d'alarme branché sur un terminal de la police. Derrière l'opération, il y a l'Union nationale des bureaux d'aide sociale, le ministère de la Santé, mais aussi le ministère de l'Intérieur.

Les affiches qui lancent la grande campagne pour la sécurité des personnages âgées, les montages audiovisuels, toute cette intoxication est largement diffusée dans les résidences, les clubs, les foyers comme autant d'ordres de mobilisation policière, le tout étant fourni gratuitement sur simple demande.

Pour d'autres couches sociales, la manipulation du besoin de sécurité prend des formes différentes : depuis l'Antiquité, le métal précieux, l'or-étalon est « valeur-refuge », remède à l'anxiété et donc symbole de sécurité individuelle, cette valeur « d'assurance » ayant été, on le sait, librement transférée à une multitude de systèmes d'échanges. Cependant, la remise en cause actuelle de l'or-refuge comme étalon de base du système monétaire rappelle beaucoup les événements de la banque Law peu avant la Révolution française, il contribue à l'ébranlement de la « " sécurité " sociale » et nous retrouvons ici, en plein statu-quo nucléaire, les raisons qui faisaient refuser par l'Etat spartiate l'usage des métaux précieux comme une des conséquences de la non-guerre. (L'Etat, soucieux d'utiliser à plein la vigilance de la population dans le domaine de la défense, prive les individus des moyens de se rassurer autrement qu'en s'engageant à fond dans la machine de guerre lacédémonienne.)

Le code de production lui-même vise toujours le

« réceptacle infini de la consommation » mais celle-ci devient consommation de la sécurité intégrale, l'utilisation utopique des réflexes de défense conduit à modifier l'esthétique et la nature de la production, la réforme de l'entreprise a un tout autre sens que celui donné par le pouvoir ; ainsi, l'apparition sur le marché de « produits sans nom aussi bons » passée à peu près inaperçue me semble un événement considérable : les marchandises de grande consommation sont présentées sous prétexte d'économie, dans des emballages blancs, « anonymes », les marques tapageuses des firmes ayant disparu. Leur promotion est assumée par une immense campagne d'anti-publicité ; ce sont, nous dit-on, des « produits libres », c'est-à-dire ne faisant plus appel aux méthodes douteuses du vieux marketing racoleur. Désormais, la répulsion fait vendre davantage que l'attraction, c'est elle qui organise la nouvelle existence sociale, autour des objets de la protection. Si les firmes sont invitées par les comités de défense des consommateurs à modérer leurs efforts de publicité, c'est que d'autres forces de production ambitionnent de développer les leurs dans l'information, comme les membres de l'IHEDN dont il était question plus haut. *Après la guerre du marché domestique, la guerre du marché militaire.* Il ne s'agit plus au travers du système de consommation/production d'alliance démocratique mais au travers du système des objets de plébisciter directement la classe militaire ou, plus précisément, un développement technologique et industriel en matière d'armement, comme le déclarait Mario Soares après son échec aux élections portugaises en avril 1976 : « Je n'ai pas besoin de gouverner avec des politiques, je peux très bien le faire avec des militaires et des spécialistes. » Les nouveaux dirigeants chinois tiennent le même langage, le « socialisme militaire » n'est pas né au Pérou ou au Portugal l'année dernière pas plus qu'il n'est apparu à Berlin autour des années 30 ou au siècle passé avec Bismarck, Napoléon III et le « social impérialisme », l'élimination du partenaire de la bourgeoisie politique n'est que la réalisation d'un rêve stratégique reposant uniquement sur la spéculation scientifique et technologique, nations milita-

risées qui se passent désormais d'armées (la force du minimum vital, du général Gallois).

Pour Clausewitz, l'Etat politique est déjà : « *un milieu non conducteur* qui empêche la *décharge complète* ». Dans une telle formule, la nature de l'ambition de la classe militaire est parfaitement révélée et la situation atomique, projetée... « Avec Bonaparte (général/chef d'Etat) la guerre était conduite *sans perdre une minute* et les contre-coups se suivaient presque sans rémission. N'est-il pas naturel et nécessaire que ce phénomène-là nous ait ramené *au concept originel de la guerre* avec toutes ses déductions rigoureuses ? » L'efficiencia dynamique est la qualité principale de la machine d'Etat et l'Etat nucléaire, ultime étape du progrès dromologique, assure la cohésion du concept grâce au calculateur stratégique. En face de cette ultime machine de guerre et arraisonné par elle se tient le dernier prolétaire-militaire, le corps désormais sans volonté du président de la République, chef suprême d'une armée disparue. Le corps du président ressemble à ceux des anciens réquisitionnaires pris entre deux feux, son dernier acte sera encore l'Assaut.

quatrième partie

l'état
d'urgence

La contraction des distances est devenue une réalité stratégique aux conséquences économiques et politiques incalculables puisqu'elle correspond à la négation de l'espace.

La manœuvre qui consistait hier à *céder du terrain pour gagner du Temps* perd tout sens ; actuellement, le gain de Temps est exclusivement affaire de vecteurs et le territoire a perdu ses significations au profit du projectile. *En fait, la valeur stratégique du non-lieu de la vitesse a définitivement supplanté celle du lieu* et la question de la possession du Temps a renouvelé celle de l'appropriation territoriale. Dans cette contraction géographique qui ressemble au mouvement tellurique décrit par Alfred Wegener¹, le binôme « feu-mouvement » prend une signification nouvelle : le *distinguo* entre *pouvoir de destruction* du feu et *pouvoir de pénétration* du mouvement,

1. « La genèse des continents et des océans. » Théorie des translations continentales, Alfred Wegener, Librairie Nizet et Bastard, 1937. (Traduction française d'après la cinquième édition allemande.)

du véhicule, tend à perdre sa « validité ». Avec le vecteur supersonique (avion, fusée, train d'ondes), la pénétration et la destruction se confondent, l'instantanéité de l'action à distance correspond à la défaite de l'adversaire surpris mais aussi et surtout à la défaite du monde comme champ, comme distance, comme matière.

La pénétration immédiate ou en voie de le devenir s'identifie à la destruction instantanée des conditions de milieu puisqu'après la *distance/espace* c'est la *distance/temps* qui vient à manquer dans l'accélération croissante des performances véhiculaires (précision, portée, vitesse).

Le binôme *feu-mouvement* ne subsiste plus dès lors que pour désigner un double mouvement d'implosion et d'explosion, le *pouvoir d'implosion* renouvelant l'ancien pouvoir de pénétration des véhicules subsoniques (moyens de transports, projectiles...) et le *pouvoir d'explosion* celui de la destruction des explosifs moléculaires classiques. Dans cet objet paradoxal, à la fois *explosif et implusif*, la nouvelle machine de guerre conjugue une double disparition : la *disparition de la matière dans la désintégration nucléaire* et la *disparition des lieux dans l'extermination véhiculaire*. Cependant, faut-il le remarquer, la désintégration de la matière est constamment différée dans l'équilibre dissuasif de la coexistence pacifique alors qu'il n'en va pas de même de l'extermination des distances. En moins d'un demi-siècle, les espaces géographiques n'ont cessé de rétrécir au gré des progrès de la célérité et si au début des années 40 il fallait encore compter *en nœuds*, la vitesse de la « force de frappe » maritime, puissance de destruction majeure à l'époque, au début des années 60, cette rapidité se mesure *en mach*, c'est-à-dire en milliers de kilomètres/heures et il est probable que les recherches actuelles sur les hautes énergies permettront d'avoisiner bientôt la vitesse de la lumière, avec l'arme laser.

Si, comme le prétendait Lénine, « la stratégie est le choix des points d'application des forces », nous sommes contraints de considérer que ces « points », aujourd'hui, ne sont plus *des points d'appui géostratégiques* puisqu'à partir d'un point quelconque on peut en atteindre désor-

mais un autre où qu'il soit, en un temps record et avec une précision de quelques mètres... Il nous faut bien le reconnaître, *la localisation géographique semble avoir définitivement perdu sa valeur stratégique* et, à l'inverse, cette même valeur est attribuée à *la délocalisation du vecteur*, d'un vecteur en mouvement permanent, que celui-ci soit aérien, spatial, sous-marin ou sous-terrain peu importe, seules comptent la vitesse du mobile et l'indéfectibilité de sa course.

De la guerre de mouvement des forces mécanisées, on aboutit à la *stratégie des mouvements browniens*, sorte de guerre chronologique et pendulaire qui renouvelle l'ancienne guerre populaire et géographique, par une homogénéisation géostratégique du globe annoncée d'ailleurs dès la fin du XIX^e siècle, notamment par l'Anglais Mackinder dans sa théorie du « World-Island » où l'Europe, l'Asie et l'Afrique composaient un seul continent au détriment des Amériques, théorie qui semble se poursuivre actuellement avec la disqualification des localisations. Mais il faut bien remarquer que l'indifférenciation des positions géo-stratégiques n'est pas non plus l'effet unique des performances vectorielles, car après l'homogénéisation recherchée et enfin acquise par l'impérialisme maritime et aérien, c'est désormais *la miniaturisation spatio-stratégique* qui est à l'ordre du jour.

En 1955, le général Chassin déclarait : « Le fait que la terre est ronde n'a pas été suffisamment étudié d'un point de vue militaire. » Depuis cette date, c'est chose faite... mais dans le progrès balistique des armes, la courbure de la terre n'a cessé de se résorber, ce ne sont plus les continents qui désormais s'agglomèrent mais l'ensemble planétaire qui se restreint au rythme des progrès de la « course » aux armements. La translation continentale que l'on retrouvait curieusement à la même époque chez le géophysicien Wegener avec la dérive des plaques et chez Mackinder avec l'amalgame géopolitique des terres, a laissé la place à un phénomène tellurique et technique de contraction du monde qui nous fait pénétrer aujourd'hui dans un univers topologique factice : *le face à face de toutes les surfaces du globe.*

L'antique duel de cité à cité, la guerre entre les nations, le conflit permanent entre les empires maritimes et les puissances continentales, tout cela disparaît soudainement pour laisser place à une opposition inouïe : *la mise en contact de toutes localités, de toute matière*, la masse planétaire n'étant plus qu'une « masse critique », un précipité résultant de l'extrême réduction du temps de relation, redoutable friction de lieux et d'éléments hier encore distincts et séparés par le tampon des distances devenu soudain anachronique. Dans un ouvrage publié en 1915, *La genèse des continents et des océans*, Alfred Wegener écrivait qu'à l'origine « *la terre ne peut avoir eu qu'une face* », ce qui semble probable, compte tenu des capacités d'interconnexion, c'est qu'à l'avenir la terre n'ait plus qu'une interface...

Si donc la vitesse apparaît bien comme la retombée essentielle des styles de conflits et de conflagrations, l'actuelle « course aux armements » n'est en fait que « *l'armement de la course* » vers la fin du monde comme écart, *c'est-à-dire comme champ d'action*.

Le terme de dissuasion signale l'ambiguïté de cette situation où l'arme remplace la protection de la cuirasse, où les possibilités de l'offense et de l'offensive assurent à elles seules la défense, toute la défensive contre la dimension « explosive » des armes stratégiques mais nullement contre la dimension « implosive » des performances des vecteurs, puisqu'à contrario la maintenance de la crédibilité d'une « force de frappe » exige de perfectionner sans cesse les prouesses des engins, autrement dit leur capacité à réduire à rien ou à presque rien l'espace géographique. En fait, sans la violence de la vitesse celle des armes ne serait pas si redoutable ; *désarmer aujourd'hui ce serait donc d'abord décélérer*, désarmer la course vers la fin. *Tout traité qui ne limiterait pas la vitesse de cette course* (la vitesse des moyens de communication de la destruction) *ne limiterait pas davantage les armements stratégiques*, puisque désormais l'essentiel de la stratégie consiste à maintenir le non-lieu d'une délocalisation générale des moyens qui, seule, permet encore de gagner des fractions de seconde, indispensables à la liberté d'action. Comme

l'écrivait le général Fuller : « Lorsque les combattants se lançaient des javelines, la vitesse initiale de cette arme était telle que l'on pouvait l'apercevoir sur sa trajectoire et en parer les effets à l'aide de son bouclier, mais lorsque la javeline fut remplacée par la balle, la vitesse était si grande que la parade devint impossible »... impossible par l'esquive du corps mais possible par le retrait au-delà de la portée de l'arme, possible aussi grâce à l'abri de terre au-delà de celui du bouclier, c'est-à-dire possible par l'espace et par la matière. Actuellement, la réduction du temps d'alerte qui résulte des vitesses supersoniques des moyens de l'assaut laissent si peu de délais à la détection, à l'identification et donc à la riposte qu'en cas d'attaque surprise il faudrait que l'autorité suprême ait pris le risque d'abandonner la suprématie de la décision en autorisant l'échelon le plus bas du système de défense à déclencher instantanément le tir des missiles anti-missiles. Les deux grandes puissances politiques ont préféré s'entendre pour y renoncer, renonçant du même coup à la défense anti-missile.

Faute d'avoir de l'espace, la défense active exige au moins d'avoir le temps matériel d'intervenir. Or, c'est ce « matériel de guerre » qui disparaît dans l'accélération des performances des moyens de communication de la destruction et il ne reste plus que la défense passive qui consiste moins à blinder ses forces contre les puissances mégatonniques du nucléaire qu'à les mobiliser dans des séries de mouvements perpétuels, imprévisibles, aberrants et donc stratégiquement efficaces... pour quelque temps encore, espère-t-on. En fait, la guerre repose maintenant tout entière sur cette dérégulation du temps et des lieux, c'est la raison pour laquelle la manœuvre *technique* qui consiste à sophistiquer le vecteur en améliorant constamment ses performances a désormais supplanté totalement la manœuvre *tactique* sur le terrain comme nous l'avons vu précédemment, et le général Ailleret le précise dans son *Histoire de l'armement* en déclarant : *La définition des programmes d'armements est devenue l'un des éléments essentiels de la stratégie*. Si dans l'ancienne guerre conventionnelle, on pouvait encore parler à propos des

armées de manœuvres en campagne, au stade actuel, si cette manœuvre subsiste, elle n'a plus besoin de « campagne », l'envahissement de l'instant succède à l'invasion du territoire, le compte-à-rebours devient le lieu de l'affrontement, la dernière frontière.

Les blocs antagonistes peuvent assez aisément proscrire la perspective des guerres bactériologique, géodésique ou météorologique. En réalité, ce qui est en cause actuellement avec les accords sur la limitation des armements stratégiques (S.A.L.T. 1) ce n'est plus l'explosif mais le vecteur, *le vecteur de délivrance nucléaire* ou plus exactement encore ses performances. La raison en est simple : là où les déflagrations de l'explosif (molléculaire ou nucléaire) contribuaient à rendre l'espace impropre à l'existence, ce sont soudain celles de l'implosif (véhicules vecteurs) qui réduisent à rien le temps d'agir et politiquement celui de décider. S'il y a plus de trente ans l'explosif nucléaire parachevait le cycle des *guerres de l'espace*, en cette fin de siècle l'implosif (au-delà des territoires envahis politiquement et économiquement) inaugure *la guerre du temps*. En pleine co-existence pacifique, sans déclaration d'hostilités et plus sûrement que par aucun type de conflit, la célérité nous délivre de ce monde. Il faut nous rendre à l'évidence, aujourd'hui, la vitesse c'est la guerre, la dernière guerre.

Mais revenons quinze années en arrière, en 1962, au moment capital de l'affaire de Cuba. A cette époque, le délai de préavis de guerre est encore de *15 minutes* pour les deux Super-grands. L'implantation de fusées russes dans l'île de Castro risquait de faire tomber ce délai à *30 secondes* pour les Américains, ce qui était inacceptable pour le président Kennedy quel que soit le risque de son catégorique refus. Nous connaissons la suite, l'installation de la *ligne directe* du téléphone rouge et l'interconnexion des chefs d'Etat !

Dix ans après, en 1972, alors que le délai d'alerte normal n'est plus que de quelques minutes, 10 pour les missiles balistiques, 2 seulement pour les armes satellisées, Nixon et Brejnev signent à Moscou un premier accord de limitation des armements stratégiques. En fait, cet accord

visé moins comme le prétendent les adversaires/partenaires à la limitation numérique des armes qu'à la conservation d'un pouvoir politique proprement « humain » puisque les progrès constants de la rapidité risquent un jour ou l'autre de ramener le délai du préavis de guerre nucléaire *en dessous de la minute fatidique* abolissant cette fois tout le pouvoir de réflexion et de décision du chef d'Etat au profit *d'une automation* pure et simple des systèmes de défense, la décision des hostilités n'appartenant plus qu'à quelques programmes d'ordinateurs stratégiques. *Après avoir été grâce à ses capacités de destruction l'équivalent d'une guerre totale* avec le sous-marin nucléaire lance-engins capable à lui seul de détruire 500 villes, la machine de guerre devient soudain, grâce aux réflexes du calculateur stratégique, la décision même de la guerre. Que resterait-il, alors, des raisons « politiques » de la dissuasion ? Rappelons qu'en 1962, parmi les motifs qui décidèrent le général de Gaulle à faire approuver par les populations la décision d'élire au suffrage universel le président de la République, il y avait la crédibilité de la dissuasion, la légitimité du référendum étant un élément fondamental de cette même dissuasion. Que subsistera-t-il de tout cela dans l'automation de la dissuasion ? dans l'automation de la décision ?

De l'état de siège des guerres de l'espace à *l'état d'urgence* de la guerre du temps, il n'aura fallu finalement attendre que quelques décennies pendant lesquelles l'ère politique de l'homme d'Etat aura disparu au profit de celle, apolitique, de l'appareil d'Etat. Devant l'avènement d'un tel régime, il convient de s'interroger sur ce qui est bien plus qu'un phénomène temporel. En cette fin de siècle, *le temps du monde fini s'achève* et nous vivons les prémices d'une paradoxale *miniaturisation de l'action* que d'autres préfèrent baptiser *automation*. Andrew Stratton l'écrit :

« On croit communément que l'automation supprime la possibilité de l'erreur humaine, en fait, elle transfère cette possibilité du stade de l'action au stade de la conception. Nous atteignons maintenant le point où les possibilités d'un accident pendant les minutes critiques de l'atter-

rissage d'un avion guidé automatiquement est moindre que lorsqu'un pilote est au contrôle. On peut se demander si l'on arrivera jamais à un contrôle automatique des armes nucléaires où la marge d'erreur serait moindre que celle de la décision humaine, mais les progrès possibles risquent de réduire à peu de choses, ou à rien, le temps laissé à la décision humaine pour intervenir dans le système. »

C'est lumineux. La contraction dans le temps, la disparition de l'espace territorial, après celle de la ville forte et de la cuirasse, aboutit à ce que les notions d'avant et d'arrière ne désignent plus finalement que l'avenir et le passé dans une forme de guerre où le « présent » tend à disparaître dans l'instantanéité de la décision.

Le dernier pouvoir serait donc moins celui de l'imagination que celui de l'anticipation au point que gouverner ne serait *plus que* prévoir, simuler, mémoriser les simulations ; au point que l'actuel « Institut de recherche » pourrait apparaître comme la maquette de ce dernier pouvoir, celui de l'utopie. La perte de l'espace matériel aboutit à ne gouverner que le temps, *le Ministère du Temps* esquissé dans chaque vecteur s'accomplirait enfin aux dimensions du plus grand véhicule qui soit, *le vecteur-Etat*, toute l'histoire géographique du partage des terres, des contrées, tout cela cesserait au profit du seul *remembrement du temps*, le pouvoir n'étant plus comparable qu'à quelque « météorologie », fiction précaire où la vitesse serait soudain devenue un destin, une forme du progrès, c'est-à-dire une « civilisation » où chaque vitesse serait un peu un « département » du temps.

Comme l'écrivait Mackinder : Les forces de poussée s'exercent toujours dans le même sens. Or, ce sens unique de la géopolitique c'est celui qui conduit à l'immédiate *commutation* des choses et des lieux. La guerre n'est pas comme le prétendait Foch s'illusionnant sur l'avenir des explosifs chimiques « un chantier de feu », la guerre est depuis toujours un chantier de mouvement, une fabrique de vitesse. *La percée technologique*, dernière forme de guerre de mouvement, aboutit avec la dissuasion à la dissolution de ce qui *séparait* mais aussi *distingue* et cette non-distinction correspond pour nous à un aveuglement

politique. On peut le vérifier avec l'ordonnance du 7 janvier 1959 du général de Gaulle supprimant la distinction entre temps de paix et temps de guerre. D'ailleurs, au cours de cette même période et malgré l'exception vietnamienne qui confirme la règle, la guerre a rétréci de quelques années à quelques jours voire à quelques heures ; avec les années soixante, une mutation s'opère : *le passage du temps de guerre à la guerre du temps de paix*, de cette *paix totale* que d'autres nomment encore « coexistence pacifique ». L'aveuglement de la vitesse des moyens de communication de la destruction n'est pas une libération de l'asservissement géopolitique mais l'extermination de l'espace comme champ de la liberté d'action politique. Il suffit simplement de nous référer aux contrôles et aux contraintes nécessaires des infrastructures ferroviaires, aériennes, autoroutières, pour constater le funeste entraînement : plus la rapidité croît, plus la liberté décroît, l'automobilité de l'appareil entraîne finalement l'auto-suffisance de l'automatisation. Ce qui se produit dans l'exemple du pilote de course, qui n'est plus que la vigie inquiète des probabilités catastrophiques de son mouvement, se reproduit au plan politique dès que les conditions exigent une action en temps réel ².

Prenons, par exemple, une situation de crise : « Dès le début de la guerre des Six Jours en 1967, le président Johnson était installé aux commandes de la Maison Blanche, une main guidant la Sixième Flotte, l'autre sur le téléphone rouge. La nécessité de la liaison entre les deux apparut clairement lorsqu'une attaque israélienne contre le navire de reconnaissance américain *Liberty* provoqua l'intervention des appareils d'un porte-avions de la Flotte. Moscou examinait chaque ombre sur les radars avec autant d'attention que Washington : les Russes allaient-ils interpréter le changement de cap des avions et leur convergence comme un acte d'agression ? C'est là qu'intervient le téléphone rouge : Washington expliqua immédiatement

2. En termes de contrôle, la signification de ce temps est fonction du champ temporel à l'intérieur duquel, perception, décision et action interviennent.

les raisons de cette opération et Moscou fut rassurée. » (Citation Harvey Weelher.)

Dans cet exemple d'action politico-stratégique en temps réel, le chef d'Etat est effectivement un « Grand Timonier », mais le caractère prestigieux du guide historique des peuples laisse place à celui plus prosaïque et somme toute banal du « pilote d'essai » tentant de manœuvrer sa machine avec une marge de liberté restreinte. Depuis cet « état de crise », dix années se sont écoulées et la course aux armements a encore accru la miniaturisation de cette marge de sécurité politique, nous rapprochant du seuil critique où les possibilités d'une action politique proprement humaine disparaîtront dans un « Etat d'urgence », où les communications téléphoniques auront cessé entre les hommes d'Etat au bénéfice probable d'une interconnexion des systèmes d'ordinateurs, modernes machines à calculer la stratégie et, partant, la politique. (Rappelons que la première tâche des ordinateurs a été de résoudre les équations complexes et simultanées, destinées à faire se rencontrer les trajectoires du projectile d'artillerie anti-aérienne et celle de l'avion.)

Le voilà bien, le redoutable télescopage des éléments né des « générations amphibies », cette proximité extrême des parties où *l'immédiateté de l'information crée la crise immédiatement*, cette fragilité du pouvoir de raisonner qui n'est que l'effet d'une miniaturisation de l'action résultant elle-même de celle de l'espace comme champ d'action.

Un geste imperceptible sur un clavier d'ordinateur ou encore celui d'un « pirate de l'air » exhibant une boîte de biscuits entourée de sparadrap peuvent aboutir à un enchaînement catastrophique hier impensable. Nous l'omettons trop volontiers, à côté du risque de prolifération lié aux possibilités nouvelles d'acquisition de l'explosif nucléaire par des irresponsables, il y a cette prolifération du risque qui résulte de vecteurs qui rendent effectivement irresponsables ceux qui les possèdent ou les empruntent.

Au début des années quarante, Paris était à six jours de marche des frontières, à trois heures de voiture et à une heure d'avion... Aujourd'hui, la capitale est à quelques minutes de n'importe où et n'importe où à quelques minutes de sa fin, au point que la tendance qui était encore il y a quelques années à *avancer* ses moyens de destruction à proximité du territoire adverse, comme dans l'affaire de Cuba, s'inverse ; l'actualité est au désengagement géographique, mouvement *de recul* qui n'est dû qu'aux progrès des vecteurs et au doublement de leur portée (voir le sous-marin américain *Trident* dont les nouveaux missiles ont une portée de 8 à 10 000 kilomètres au lieu des 4 à 5 000 des *Poséidon*).

Ainsi, les différentes forces nucléaires stratégiques (américaines et soviétiques) n'auront plus à patrouiller dans les parages des continents-cibles, elles pourront désormais se retirer à l'intérieur des limites de leurs eaux territoriales, c'est la confirmation de l'abandon d'une forme de conflit géostratégique, après le renoncement réciproque à la guerre géodésique, c'est l'abandon possible des bases avancées, jusqu'à cet extraordinaire abandon de la souveraineté américaine sur le canal de Panama... signe du temps, du temps de la guerre du temps.

Cependant, il faut le remarquer, ce mouvement stratégique de retrait n'a plus rien de commun avec la *retraite* des armées conventionnelles qui leur permettait de « gagner du temps en perdant de l'espace ». Dans le recul dû à l'accroissement de la portée des vecteurs balistiques, *on gagne effectivement du temps en perdant l'espace des bases avancées (fixes ou mobiles) mais ce temps est gagné sur ses propres forces*, sur les performances de ses propres engins et non sur l'ennemi puisque, symétriquement, ce dernier accompagne ce désengagement géostratégique. *Tout se passe soudain comme si leur propre arsenal devenait l'ennemi (intérieur) de chacun des protagonistes, en avançant trop vite*. Semblable au recul du tir de l'arme à feu, le mouvement d'implosion des performances balistiques tend à résorber le champ des forces stratégiques. En effet, si les adversaires/partenaires ne reculaient pas leurs moyens de communication

de la destruction en allongeant leur portée, la vitesse supérieure de ces moyens aurait réduit déjà à rien le délai de la décision d'emploi. De même que les partenaires de ce jeu ont abandonné en 1972, à Moscou, le projet d'une défense par missile anti-missile, de même ils gaspillent, cinq années plus tard, l'avantage de la promptitude au bénéfice tout à fait momentané d'une allonge supérieure de leurs missiles intercontinentaux. Tous deux semblent redouter, tout en le recherchant par ailleurs, l'effet multiplicateur de la vitesse, de cette *activité vitesse*, chère à toutes les armées depuis la révolution.

Devant la curieuse *régression* contemporaine des accords sur la limitation des armements stratégiques, il convient de revenir sur le principe même de la dissuasion. Le jet des armes anciennes ou le tir des nouvelles n'ont jamais eu pour objectif essentiel de tuer ou de détruire l'adversaire et ses moyens, mais de le dissuader, c'est-à-dire *de le contraindre à interrompre le mouvement en cours*, que ce mouvement physique soit celui qui permet à l'assailli de contenir l'assaillant ou qu'il soit celui de l'invasion, peu importe, « l'aptitude à la guerre c'est l'aptitude au mouvement », ce qu'un stratège chinois exprimait par ces mots : « Une armée est toujours assez forte quand elle peut aller et venir, s'étendre et se replier, comme elle veut et quand elle veut. » (SE.MA.)

Or, depuis quelques années, cette liberté de mouvement est entravée non plus par la capacité de résistance ou de réaction des adversaires mais par le perfectionnement même des vecteurs employés, la dissuasion semble être soudain passée du stade du feu, c'est-à-dire de l'explosif, à celui du mouvement des vecteurs, comme si un dernier degré de la dissuasion nucléaire apparaissait, encore mal maîtrisé par les acteurs du jeu stratégique mondial. En fait, là aussi, il faut revenir sur les réalités stratégiques et tactiques de l'armement pour tenter de saisir l'actualité logistique. Comme le disait Sun Tse : « les armes sont des outils de mauvais augure », elles sont d'abord redoutées et redoutables comme *menaces* et cela bien avant d'être employées. Leur caractère « dangereux » se scinde en trois composantes :

- la menace de leurs performances au moment de leur invention, de leur production,
- la menace de leur utilisation contre l'ennemi,
- l'effet de leur emploi mortel pour les personnes, destructif pour leurs biens.

Si ces deux dernières composantes de l'arme sont malheureusement connues, et expérimentées depuis longtemps, par contre, la première, *le mauvais augure (logistique) de l'invention de leurs performances* est moins généralement perçu et c'est à ce niveau que la question de la dissuasion se pose pourtant : *peut-on dissuader un adversaire d'inventer de nouvelles armes ou encore de perfectionner les performances ?* absolument pas.

Nous sommes donc devant ce dilemme :

• La menace d'emploi (deuxième composante) de l'arme nucléaire interdit la terreur de l'utilisation effective (troisième composante), mais pour que cette menace subsiste et permette la stratégie de la dissuasion, il faut développer le système de menace qui caractérise la première composante : *le mauvais augure de l'apparition de nouvelles performances pour les moyens de communication de la destruction*. En clair, c'est la sophistication perpétuelle des moyens de combat et le remplacement de la percée géostratégique par la percée technologique, les grandes manœuvres logistiques. Si les armes anciennes dissuadaient d'interrompre le mouvement en cours, il faut se rendre à l'évidence, *les armes nouvelles dissuadent d'interrompre la course aux armements*, plus, elles exigent dans leur logique technologique (dromologique), le développement exponentiel non plus *du nombre* des engins destructeurs puisque leur puissance s'est accrue (il suffit de comparer ici les millions de projectiles des deux grands conflits mondiaux et les quelques milliers de fusées des arsenaux actuels) mais de leurs *performances* globales. La puissance de destruction ayant atteint avec l'arme thermonucléaire, les limites possibles, c'est encore une fois vers la puissance de pénétration et la souplesse d'utili-

sation que s'orientent les « stratégies logistiques » des adversaires.

L'équilibre de la terreur n'est donc qu'un leurre au stade de l'industrie de la guerre où règne un déséquilibre constant, une surenchère accrue, capables d'inventer sans cesse de nouveaux moyens de destruction, nous nous montrons par contre bien incapables non seulement de détruire ceux que nous avons produit (les « déchets » de l'industrie militaire étant aussi difficilement recyclables que ceux du nucléaire) mais surtout incapables d'éviter la menace de leur apparition.

La guerre s'est ainsi normalement déplacée du stade de l'action au stade de la conception qui caractérise, nous l'avons vu, *l'automation*. Incapable de contrôler l'émergence des nouveaux moyens de destruction, la dissuasion équivaut finalement pour nous à la mise en place de séries d'automatismes, de procédures industrielles et scientifiques réactionnaires dont tout choix politique est absent. En devenant « stratégiques », c'est-à-dire en conjugant l'offense et la défense, ce sont les armes nouvelles qui dissuadent d'interrompre le mouvement de la course aux armements et la « stratégie logistique » de leur production devient une fatalité, la fatalité de la production des moyens de destruction comme facteur obligé de la non-guerre, cercle vicieux où la fatalité de la production remplace celle de la destruction. La machine de guerre n'est plus seulement toute la guerre, *elle devient l'ennemi principal des partenaires adversaires* en les privant de leur liberté de mouvement ³. Entraînés malgré eux dans la servitude sans grandeur de la dissuasion, les protagonistes pratiquent désormais la politique du pire ou plus exactement « l'apolitique du pire » qui mène fatalement à ce que la machine de guerre devienne un jour la décision même de la guerre accomplissant ainsi la perfection de son auto-suffisance, *l'automation de la dissuasion*.

3. Le sous-marin nucléaire lance-engins (S. N. L. E.) dispose à lui seul d'une puissance de destruction équivalente à celle de tous les explosifs utilisés au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Le rapprochement suggestif des termes de DISSUASION et d'AUTOMATION permet de mieux comprendre l'axe structurant les événements politico-militaires contemporains, comme le précise H. Weeler : « Technologiquement possible, la centralisation est devenue politiquement nécessaire », le raccourci rappelle celui de la fameuse formule de Saint-Just : « Quand les peuples peuvent être opprimés, ils le sont », à la différence près cependant que cette oppression techno-logistique ne concerne plus seulement les peuples mais aussi les « décideurs ». Si hier encore, la liberté de manœuvre (cette aptitude au mouvement qui s'identifie à l'aptitude à la guerre) exigeait parfois des délégations de pouvoir jusqu'à l'échelon subalterne, avec la réduction de cette marge de manœuvre due au progrès des moyens de communication de la destruction, nous assistons à une concentration extrême des responsabilités avec ce décideur solitaire qu'est devenu le chef de l'Etat. Cette contraction est pourtant loin d'être achevée, elle se poursuit au gré de la course aux armements, à la cadence des nouvelles capacités des vecteurs jusqu'à déposséder un jour ce dernier homme. En fait, le mouvement est le même qui restreint le nombre des projectiles et celui qui réduit à rien ou à presque rien la décision d'un individu privé de conseil, la manœuvre est la même qui conduit aujourd'hui à abandonner les territoires puis les bases avancées et celle qui mène à renoncer un jour à la décision humaine solitaire au profit de la miniaturisation absolue du champ politique qu'est *l'automation*.

Si au temps du grand Frédéric, *vaincre c'était avancer*, pour les tenants de la dissuasion, *c'est reculer*, laisser là les lieux, les peuples et l'individu au point que le progrès dromologique ressemble à s'y méprendre à la propulsion par réaction qui est due à l'éjection d'une certaine quantité de mouvement, produit d'une masse par une vitesse, *dans le sens opposé à celui qu'on veut imprimer*.

Dans cette *guerre de récession* entre l'Est et l'Ouest, contemporaine non de l'illusoire limitation des armements stratégiques mais bien de *la limitation de la stratégie* elle-même, la puissance de l'explosion thermonucléaire sert

d'horizon artificiel à la course qui accroît la puissance de l'implosion véhiculaire. L'impossibilité d'interrompre autrement que par *un acte de foi* en l'adversaire, le progrès de la puissance de pénétration aboutit à nier la stratégie en tant *que connaissance préalable*. Le caractère automatique non plus uniquement des armes, des moyens, mais aussi du commandement, équivaut à nier les capacités de raisonnement, *nicht raisonniren* ! La perfection de l'ordre de Frédéric II s'accomplit avec la dissuasion qui conduit à réduire non seulement la liberté d'action et de décision mais déjà celle de la conception, la logique des systèmes d'armes échappant de plus en plus aux cadres militaires pour se voir transférer à l'ingénieur responsable de la recherche et du développement en attendant évidemment l'auto-suffisance du système.

Il y a deux ans, Alexandre Sanguinetti écrivait : « Il devient de plus en plus inconcevable de construire des avions d'attaque coûtant avec leurs rechanges plusieurs milliards d'anciens francs l'unité pour transporter des bombes capables de détruire une gare de campagne, *le rapport coût efficacité n'est pas assuré*. » Cette logique de la guerre pratique où le coût des performances du vecteur (aérien) entraîne automatiquement l'extension de sa capacité de destruction par l'exigence de l'emport d'un armement nucléaire tactique n'est pas limitée à l'avion d'assaut, elle devient aussi celle de l'appareil d'Etat. Cette arriération est la conséquence logistique de la production des moyens de communication de la destruction : *le danger de l'armement nucléaire et du système d'armes qu'il suppose ce n'est donc pas tant qu'il explose mais bien qu'il existe et implose dans les mentalités*.

Résumons ce phénomène :

- Deux bombes interrompent la guerre dans le Pacifique et quelques dizaines de sous-marins nucléaires suffisent à assurer la coexistence pacifique...

C'est l'aspect *numérique*.

- Avec l'apparition des ogives thermonucléaires à têtes multiples et l'essor de l'armement nucléaire tactique, on assiste à la miniaturisation des charges explosives...

C'est l'aspect *volumétrique*.

- Après avoir dégagé la surface d'un équipement défensif encombrant, en reculant les armes stratégiques sous la terre et sous la mer, on abandonne l'étendue du monde en réduisant encore les points sensibles et les bases avancées...

C'est l'aspect *géographique*.

- Autrefois responsables des opérations, les anciens chefs de guerre, stratèges et autres généraux, se voient rétrogradés et confinés dans les diverses maintenances au profit du seul chef d'Etat...

C'est l'aspect *politique*.

Mais cette raréfaction quantitative et qualitative ne s'arrête pas, le Temps lui-même vient à manquer :

- Constamment accrues, les capacités déjà largement supersoniques des vecteurs se voient dépassées par les hautes énergies qui permettent d'avoisiner la vitesse de la lumière...

C'est l'aspect *spatio-temporel*.

Après le temps de la relativité politique de l'Etat milieu non conducteur, c'est l'absence de temps de la politique de la relativité. *La décharge complète*, appréhendée par Clausewitz, s'est produite avec l'Etat d'urgence, la violence de la vitesse est devenue à la fois le lieu et la loi, le destin et la destination du monde.

Septembre 1977.

table

PREMIÈRE PARTIE

LA REVOLUTION DROMOCRATIQUE...	11
1. Du droit à la rue au droit à l'Etat	13
2. Du droit à la route au droit à l'Etat	33

DEUXIÈME PARTIE

LE PROGRES DROMOLOGIQUE	43
1. Du droit à l'espace au droit à l'Etat	45
2. La guerre pratique	57

TROISIÈME PARTIE

LA SOCIETE DROMOCRATIQUE	65
1. Corps incapables	67
2. Arraisonnement des véhicules métaboliques ..	81
3. La fin du prolétariat	99
4. Une sécurité consommée	119

QUATRIÈME PARTIE

L'ETAT D'URGENCE.....	129
-----------------------	-----

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 28 OCTOBRE 1977
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CORBIÈRE
ET JUGAIN A ALENÇON (ORNE)

n° édition 91